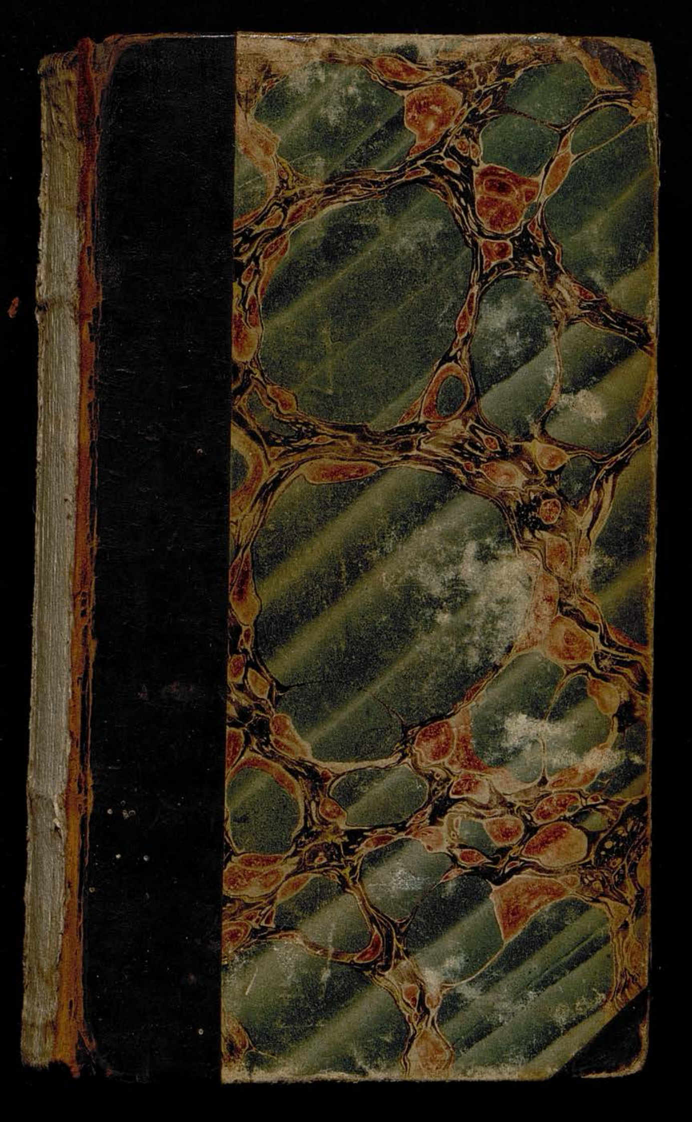
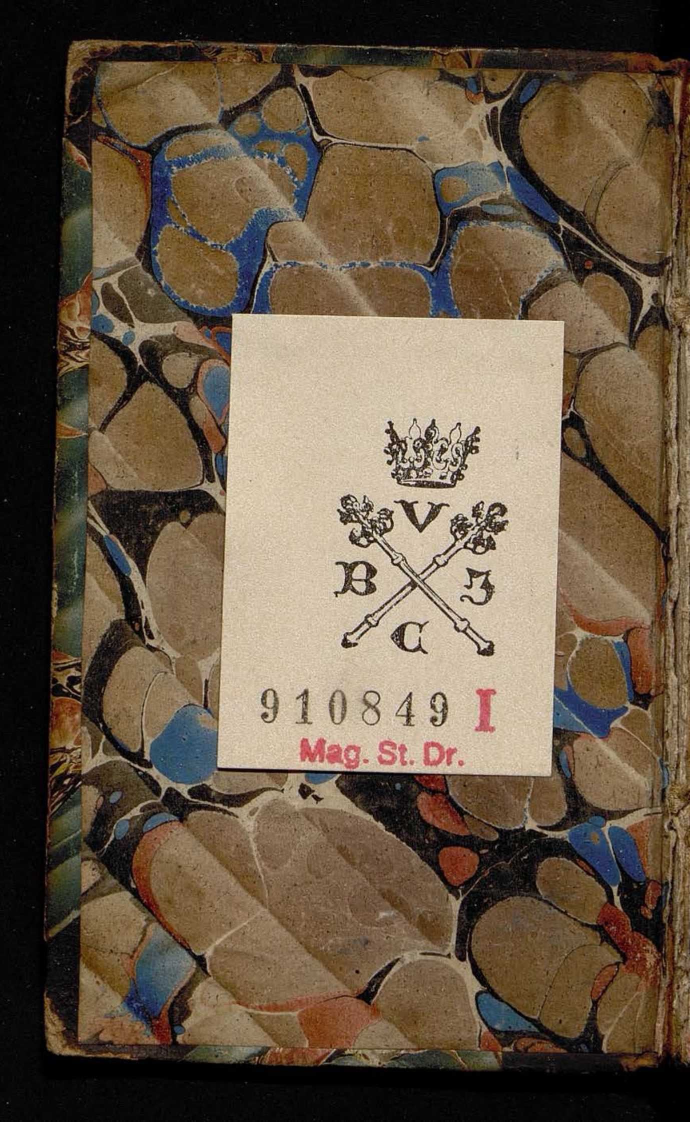
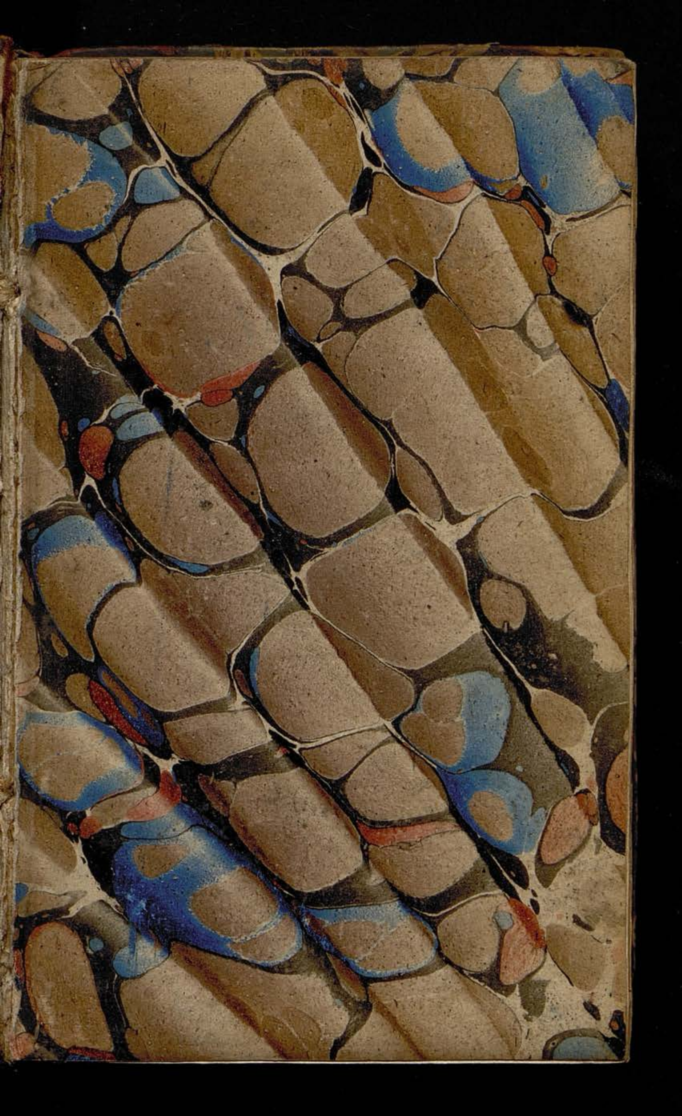




910849 I
Mag. St. Dr.



Fabien TERRAIL

Aimez-Moi Tel Que Je Suis




J. Punt delin. et fecit, 1749.

OEUVRES DE MOLIERE.

NOUVELLE EDITION.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTE'E & MERKUS*, 1750.

Avec Privilége de Sa Majesté le Roi de Pologne & Electeur de Saxe.

BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS

910849
I/1

Bibl. Jagiell.
St. Dr. 2018 K 140/6(121)



PIECES CONTENUES

dans ce Premier Tome.

PIECES CONTENUES.

L'ECOLE DES FEMMES.

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

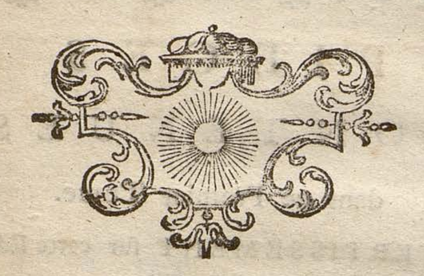


TABLE GENERALE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TABLE GENERALE.

TOME QUATRIEME.

Fin de la Table générale.

AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

NOus offrons au Public cette Edition des OEUVRES DE MOLIERE avec d'autant plus de confiance, que nous pouvons nous flater qu'elle méritera son approbation: ce qui est le principal but que nous nous proposons. Etant dans la nécessité de les réimprimer, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de suivre avec une scrupuleuse exactitude l'Edition qui fut faite à Paris en 1734 en 6 vol. in 4. & qui a été si bien reçue des connoisseurs. Elle plaît par sa beauté & sa magnificence, mais elle charme encore plus par le soin qu'on a apporté à nous donner les piéces de MOLIERE le plus exactement qu'il étoit possible, & dans le meilleur ordre, suivant le tems de leur composition. Nous avons eu soin de nous y conformer, sans avoir aucun égard aux Editions précédentes, où les Editeurs ont fait des changemens considérables. Cela paroît sur-tout dans l'Edition de 1730. dont on vantoit l'exactitude. Mais ceux qui ont travaillé ensuite, nous font voir qu'elle ne mérite pas ces éloges, & qu'on y a souvent altéré le Texte de MOLIERE. Pour le rétablir sûrement, on a eu recours aux Editions faites pendant la vie de l'Auteur & sous ses yeux, & c'est ce qu'on pouvoit faire

de mieux au défaut des Manuſcrits. Comme nous donnons ici l'Avertiſſement de la belle Edition de Paris, il eſt inutile de nous étendre ſur ſes avantages & le degré de perfection qu'on a tâché de lui donner. Bornons-nous à aſſurer que nous avons porté tous nos ſoins, pour que la nôtre en fût une fidelle copie, ce que nous pouvions faire de mieux, pour l'utilité du Public. Nous avons eu en particulier cette attention pour l'ortographe & la correction que nous avons voulu rendre conformes à celles de Paris, ſans permettre qu'on s'en écartât en quoi que ce fût.

Nous eſpérons qu'on ſera content du papier & des caractéres que nous avons employés; nous n'avons épargné aucune dépenſe pour bien faire, & donner à notre Edition toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible. Les figures de l'Edition de Paris ont été copiées par les plus habiles Maîtres du Pays, & ne leur ſont point inférieures en beauté.

AVER-



AVERTISSEMENT

De l'Edition de Paris de 1734. en six Volumes in quarto.

C'Est une espéce d'hommage qu'on rend aux Hommes illustres dans la République des Lettres, que d'imprimer leurs Ouvrages avec magnificence. Entre les Auteurs que la France a produits dans le dernier siécle, il en est peu qui méritent cette distinction à plus juste titre que Moliere. Aussi les Libraires de Paris n'ont-ils rien épargné pour embellir cette Edition de tous les ornemens dont elle a pû être susceptible. *

Indépendamment du choix des caractéres & du papier, chaque Comédie est précédée d'une Estampe qui en représente l'action principale, ou du moins une de celles qui y ont le

* *Les Sieurs Oppenor, Boucher, & Blondel ont donné les desseins, & les Sieurs Cars & Joullain les ont gravés.*

le plus de rapport. Les Prologues de la *Princeſſe d'Elide*, d'*Amphitrion*, & de *Pſiché* en ont auſſi une particuliére. Chaque commencement d'Acte eſt orné d'une Vignette, & d'une Lettre griſe. On a mis des culs de lampe à chaque fin d'Acte, quand la place l'a permis, ainſi qu'à la fin des Préfaces, & en d'autres endroits. Il ſeroit peut-être à déſirer que chacune des Vignettes, Lettres griſes, &c. eût pû avoir un rapport plus immédiat aux endroits où elles ſont placées; mais cette exactitude eſt impraticable dans un recueil de Comédies. Quoiqu'elles ſoient toutes différentes les unes des autres par leurs ſituations, & par leur but particulier, elles ont pourtant entre elles un caractére d'uniformité par leur objet principal, qui eſt de corriger les hommes. Les Vices & les Ridicules ſont, à la vérité, un fonds inépuiſable de critique ; mais c'eſt moins par leur nombre, que par les différentes faces ſous leſquelles on peut les préſenter. La jalouſie de Sganarelle, *Cocu imaginaire*, ne produit pas les mêmes effets que celle de Sganarelle, *Tuteur d'Iſabelle*, dans *l'Ecole des Maris*; cependant l'une

& l'autre tombent dans le caractére général du Jaloux. Il a donc fallu se contenter de choisir des ornemens convenables au genre comique, ou du moins qui n'y fûssent point étrangers.

Ce n'étoit pas assez pour la gloire de Moliere, qu'on songeât à orner l'Edition de ses Ouvrages, il falloit encore la rendre exacte. L'Edition de 1730, en huit volumes *in-12*, est annoncée dans l'Avertissement qui la précéde, comme la plus parfaite de celles qui avoient paru jusqu'alors; on s'en est servi, mais avec les précautions nécessaires pour ne point laisser les fautes qui auroient pû s'y glisser.

Un seul exemple suffira pour prouver qu'elle n'est pas aussi exacte qu'on veut le persuader dans l'Avertissement. La Princesse d'Elide ouvre le second Acte de la Comédie qui porte ce titre; elle est dans une Forêt, & dit à ses deux Parentes qui sont avec elle,

Oui, j'aime à demeurer dans ces aimables lieux.
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux;
Et de tous nos plaisirs la savante structure
Céde aux simples beautés qu'y forme la Nature.

Il eſt aiſé de ſentir qu'il faut lire *Palais*, au-lieu de *plaiſirs*. Une faute ſi groſſiére ne ſe trouve que dans l'Edition de 1730.

Il s'y en trouve beaucoup d'autres qui lui ſont communes avec l'Edition de 1682, ſur laquelle elle a été faite.

Pour rendre celle-ci plus exacte, on a conſulté les Comédies imprimées du vivant de l'Auteur. De pareilles Editions doivent, en quelque ſorte, tenir lieu des Manuſcrits qui manquent. Auſſi les a-t-on comparées ſoigneuſement avec celles de 1682, & de 1730; & cette attention a donné lieu de réformer pluſieurs altérations qui s'étoient gliſſées dans le texte, & dont nous ne ferons qu'indiquer un petit nombre. *

Dans le troiſiéme Acte de *l'Avare*, par exemple, Harpagon demande ce qu'il faudra pour un ſouper qu'il veut donner à ſa Maîtreſſe; voici ce qu'on fait répondre à Maître Jaques.

M. J A-

* *L'Editeur, pour ſa juſtification ſur la différence qu'on pourra trouver, tant dans les vers que dans la proſe de Moliere, entre cette Edition, & celles qui l'ont précédée, a remis à la Bibliothéque du Roi ſept volumes in-12, contenant les vingt-trois Comédies qui ont été imprimées du vivant de l'Auteur.*

M. JAQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages *bien garnis*, & cinq affiettes *d'entrées*. Potages, *Bisque, potage de perdrix aux choux verds, potage de fanté, potage de canards aux navets.* Entrées, *fricaffée de poulets, tourte de pigeonnaux, ris de veau, boudin blanc, & morilles.*

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter toute une ville.

M. JAQUES.

Rôt, *dans un grandiffime baffin en pyramide. Une grande longe de veau de Riviere, trois faifans, trois poulardes graffes, douze pigeons de voliere, douze poulets de grain, fix lapreaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans.* *

HARPAGON.

Ah! Traître, tu manges tout mon bien.

Peut-on croire qu'Harpagon entende tranquillement le détail de tout ce que Maître Jaques veut fervir? Moliere fait parler & agir l'Avare d'une maniére plus conforme à fon caractére. Harpagon interrompt Maître Jaques dès qu'il parle d'*entrées*, & au feul mot de *rôt*, il veut plutôt l'étrangler que l'écouter.

Des perfonnes d'efprit & de goût ont paru fâchées de ce retranchement, fur le prétexte que ce détail aura

* *Tout ce qui eft en caractére Italique, a été ajouté, & n'eft point dans la premiére Edition de 1669, à laquelle on s'eft conformé.*

aura pû être ajouté par Moliere depuis la premiere impreſſion de ſon Ouvrage, pour donner plus de jeu à ſes Acteurs, & pour rendre la Scéne plus vive & plus comique. Cette conjecture, qui n'eſt nullement prouvée, ne nous a pas permis de nous écarter de l'obligation où eſt tout Editeur de rétablir le texte d'un Auteur, tel qu'il a été donné au Public par lui-même. Peut-être pourrions-nous ajouter qu'Harpagon, qui ne peut être qu'impatienté par le diſcours de Maître Jaques, doit naturellement impoſer ſilence à ſon valet; &, ſi quelquefois les Auteurs ont fait céder la vraiſemblance d'un caractére à la tentation de faire rire les Spectateurs par un jeu ſouvent outré, avouons que, dans les Piéces ſérieuſes, Moliere avoit, moins qu'un autre, beſoin de ce ſecours.

Dans la quatriéme Scéne du cinquiéme Acte de *Tartuffe*, Damis doit dire,

> Cette audace eſt étrange,
> J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

au-lieu de ces vers qu'on y avoit ſubſtitués mal-à-propos,

> Cette audace eſt trop forte,
> J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je ſorte.

Les

Les Comédiens avoient fait ce changement, parce que ſouvent ils étoient dans la néceſſité de faire jouer deux perſonnages à un même Acteur, & qu'en faiſant ainſi ſortir Damis du Théatre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'Exemt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'Acte. Cette raiſon de convenance pour les Comédiens, peut-elle autoriſer à changer le texte d'un Auteur? L'Editeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des Acteurs dans l'avant-derniére Scéne le même Damis qui eſt cenſé ſorti du Théatre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les Comédiens font dire par Dorine,

Comme du Ciel l'infame impudemment ſe joue!

On a auſſi rétabli une bonne partie de la ſixiéme Scéne du premier Acte des *Fourberies de Scapin*, qui avoit été ſupprimée.

L'addition dans *l'Avare*, le changement dans *Tartuffe*, & l'omiſſion dans *Scapin*, ſe trouvent dans l'Edition de 1682, & dans toutes celles qui ont été faites depuis. Si l'on défigure ainſi un Auteur qui n'étoit mort que depuis neuf ans, que devons-nous penſer de la fidélité avec la-

laquelle les Ouvrages des Grecs & des Latins nous ont été tranſmis ?

Il eſt vrai que nous n'avons pas eu la reſſource des premieres Editions, pour toutes les Piéces qui compoſent ce recueil. Moliere n'en a fait imprimer que vingt-trois; les autres, ſavoir, *Dom Garcie de Navarre*, *l'Impromptu de Verſailles*, *le Feſtin de Pierre*, *Mélicerte*, *les Amans Magnifiques*, *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, & *le Malade Imaginaire*, ne parurent qu'en 1682. Denis Thierry en obtint le Privilége le 26 Août de cette année, ſous le nom d'Oeuvres Poſthumes. On trouve pourtant dans le Regître de la Chambre Syndicale des Libraires de Paris, la date de deux Priviléges accordés à Moliere, l'un du 31 Mai 1660 pour l'impreſſion de *Dom Garcie*, & l'autre du 11 Mars 1665 pour celle du *Feſtin de Pierre*. Ni l'un ni l'autre de ces Priviléges n'ont eu lieu; du moins on n'a pû découvrir que ces Comédies eûſſent été imprimées avant 1682.

Il faut encore convenir que ſi les premieres Editions ont ſervi à rétablir le vrai texte de l'Auteur, on ne s'eſt pas tellement aſſujetti à ces Edi-

ditions, qu'on n'ait pris quelquefois la liberté de changer, d'augmenter, & de diminuer, ſans croire mériter aucuns reproches, puiſque ç'a été ſans toucher au texte, & ſeulement dans les choſes qui ne ſont que rélatives aux Comédies, comme on va le faire voir.

Les Piéces qui ſont avec des Ballets, ou des Intermédes, ont paru devoir être miſes dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient *. On a ajouté aux noms des Acteurs de la Comédie, ceux des autres perſonnages, au-lieu de les laiſſer au commencement de chaque divertiſſement; &, par-là, tous les perſonnages de chaque Piéce ſont raſſemblés ſous un même point de vûë. On a auſſi diſtribué en Scénes tous les Prologues, & tous les Intermédes, ſuivant les régles établies par rapport à tout Ouvrage Dramatique; & on a débrouillé, par ce moyen, ce qui ne pouvoit être que très confus ſans ce nouvel arrangement. Enfin on a changé, & même retranché pluſieurs explications diffuſes & inuti-

* *Conſultez ſur-tout, à ce ſujet, l'Avertiſſement qui précéde la* Princeſſe d'Elide.

tiles, dont quelques-unes ne faisoient que rendre en prose ce qui étoit exprimé par les vers qui suivoient. Quelques-unes de ces Comédies étoient composées pour servir de liaison à des Spectacles, & à des Fêtes magnifiques que Louis XIV. encore jeune donnoit à sa Cour; on en imprimoit les Ballets & les Intermédes séparément, avec les noms de ceux qui y étoient employés pour le chant & pour la danse. On y joignoit quelquefois un argument de la Comédie, Acte par Acte, ou Scéne par Scéne, pour donner une idée de l'Action, & pour montrer la liaison qu'il pouvoit y avoir entre cette Action, & les Intermédes qui y étoient joints. Ces explications & ces argumens sont devenus totalement inutiles quand on a imprimé ces Piéces en leur entier; & les Editeurs y ont inséré mal-à-propos ce qui ne servoit qu'à suppléer au texte qui manquoit alors.

Il falloit encore porter son attention plus loin; & ceci regarde en général toutes les Comédies contenues dans ce recueil.

L'objet principal, dans l'impression des Piéces de Théatre, doit être

tre de mettre ſous les yeux du Lecteur tout ce qui ſe paſſe dans la repréſentation. Un regard, un geſte d'un Acteur, rend quelquefois ſenſible, ce que l'Auteur n'a peut-être qu'imparfaitement exprimé dans ſon Dialogue. On a donc crû devoir diſtinguer juſqu'aux moindres mouvemens, & développer avec ſoin tout ce qui pouvoit contribuer à rendre plus parfaite l'imitation que la Comédie ſe propoſe: car comment reconnoître cette imitation, ſi toutes les actions ne ſont pas fidélement indiquées, puiſqu'elle dépend du concours de toutes ces actions. On a ſuivi, dans cette vûë, les repréſentations des Piéces de Moliere qui ſe jouent actuellement ſur notre Théatre; on a encore conſulté les Comédiens ſur ce qui auroit pû échaper.

Si ce travail eſt inutile pour ceux qui fréquentent les Spectacles, il ne l'eſt pas pour les Etrangers, ni pour ceux qui ſe contentent de lire ces ſortes d'Ouvrages; il pourra même être utile pour les ſiécles à venir. Il ſeroit à ſouhaiter que les Comédies de Plaute, & de Térence, nous euſſent été tranſmiſes avec le même

soin : il y auroit sans doute moins d'obscurité en beaucoup d'endroits ; & nous y découvririons des beautés que nous ne connoissons pas *.

Par le même principe, on a marqué avec précaution & exactitude, l'instant où les Acteurs entrent sur le Théatre, & celui où ils en sortent : le nombre des Scénes a été considérablement augmenté dans plusieurs Comédies ; disons mieux, on n'en a point augmenté le nombre, on n'a fait que distinguer celles qui y étoient.

Peut-être dira-t-on qu'il y a de la témérité à vouloir, en cela, mieux faire que Moliere lui-même n'a fait. On pourroit, par la même raison, désapprouver aussi les indications qui ont été ajoutées, puisque l'Auteur les avoit omises dans les Editions qui ont été faites, pour ainsi dire, sous ses yeux. Il ne seroit pas difficile de prouver, par ces Editions mêmes, que Moliere ne se donnoit pas le soin de les revoir ; mais ce détail méneroit trop loin ; contentons-nous de dire que le tems que deman-

* *Ces réflexions sont autorisées par celles du grand Corneille dans son troisiéme Discours sur la Tragédie.*

mandoit la compoſition de ſes Piéces, le ſoin de former, & de ſoutenir une Troupe dont il étoit l'Ame & le Chef, la néceſſité où il étoit de jouer la Comédie, les fréquens voyages à Verſailles, à Saint Germain, & en d'autres endroits où ſa Troupe avoit l'honneur de contribuer aux divertiſſemens de la Cour, mille autres occupations inſéparables de ſon état, ne pouvoient guére lui laiſſer le loiſir de veiller à l'impreſſion de ſes Ouvrages. On a donc fait ce qu'il auroit fait probablement lui-même, s'il en eût donné une Edition revûë & corrigée. Il ſemble l'annoncer dans la Préface de *l'Ecole des Femmes*; il devoit y joindre des examens, à l'exemple du grand Corneille; une mort prématurée nous en a privés. Quelle ſource de regrets pour nous! Quelle Poëtique, en effet, peut être plus inſtructive, que celle qui joint l'exemple aux préceptes; & qui, en établiſſant la régle qu'il faut ſuivre, en fait en même tems l'application! Il n'a point aſſez vécu pour notre inſtruction; il avoit aſſez vécu pour ſa gloire.

Si l'on ne trouve pas dans cette

Edition la Vie de Moliere * qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le tems, & la réponſe à cette critique, on y a ſuppléé par des *Mémoires ſur ſa Vie & ſur ſes Ouvrages.* L'Auteur de ces Mémoires, ſans rien omettre des faits les plus conſtans concernant la vie privée de Moliere, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu ſûrs, peu importans, ou même étrangers au Sujet. Il ne s'eſt pas borné ſeulement à nous peindre le Comédien & le Chef de Troupe; il a crû que ſon Ouvrage ſeroit encore plus intéreſſant, ſi quelques courtes réflexions, tant hiſtoriques que critiques, mettoient les Lecteurs en état de connoître, dans chacune des Comédies de Moliere, le mérite particulier qui les diſtingue, & dans celui qui les a compoſées, le reſtaurateur de la Comédie Françoiſe.

On a auſſi ſuprimé la *Lettre écrite à une perſonne de qualité, ſur le ſujet du Miſantrope*, par le Sieur de Viſé : le *jugement ſur l'Amphitrion, Extrait du Dictionnaire Hiſtorique & Cri-*

* *Compoſée par Jean-Léonor le Gallois, Sieur de Grimareſt, & imprimée* in-12, *à Paris, par Jaques le Fébvre* en 1705.

Critique de Mr. Bayle ; l'Ombre de Moliere, Comédie en un Acte en prose, par le Sieur Brécourt; les *Extraits de divers Auteurs, contenant plusieurs particularités de la Vie de Mr.* * *de Moliere, & des jugemens sur quelques-unes de ses Piéces*, non plus que le *Recueil des Epigrammes, Epitaphes, ou autres Piéces en vers tant Latines que Françoises, faites par divers Auteurs sur Mr. de Moliere, & sur sa mort.* Qui voudroit recueillir toutes les Critiques ou Apologies, tant en vers qu'en prose, & même en forme de Comédie, faites pour & contre lui, & y joindre tout ce qui a été dit à son sujet par différens Ecrivains, auroit de quoi remplir plus d'un volume *in*-4°. Mais ce sont les Oeuvres de Moliere qu'on donne au Public, & non des Oeuvres diverses concernant Moliere.

Ce seroit ici le lieu de rendre compte des additions qui caractérisent cette Edition ; mais, pour ne point répéter les mêmes choses, on prie les Lecteurs de consulter les Avertissemens imprimés à la suite du *Ma-*

* *C'est mal-à-propos qu'on a écrit* de Moliere, *puisque lui-même dans* l'Impromptu de Versailles, *appelle sa femme* Mademoiselle Moliere.

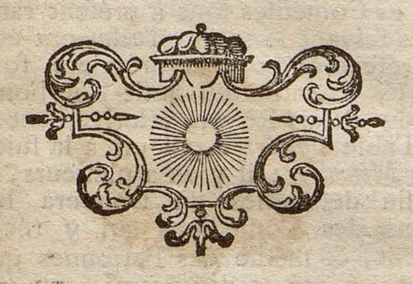
Mariage forcé, de *Méliçerte*, de *George Dandin*, & de *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*. Preſque toutes ces additions font partie des Oeuvres de Moliere, & d'ailleurs elles ſont d'un genre qu'il a en quelque ſorte créé, puiſqu'il a imaginé le premier de lier le chant & la danſe à un ſujet, & de ne *faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie. C'eſt*, dit-il dans la Préface des Fâcheux, *un mêlange qui eſt nouveau pour nos Théatres, dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'Antiquité ; & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes qui pourroient être méditées avec plus de loiſir*. Il faut convenir que les Ballets inſérés dans les Piéces de Moliere, ſe reſſentent quelquefois de la précipitation avec laquelle il étoit obligé de les compoſer, pour obéir aux ordres du Roi ; mais on ne peut du moins lui diſputer la gloire d'avoir enrichi le Théatre François d'un genre de Comédie, qui depuis y a été ſouvent employé avec ſuccès.

Quelques perſonnes ſouhaitoient qu'on ſuivît l'Ortographe qui étoit en uſage du tems de Moliere ; comme

me elle a varié, même de ſon vivant, on n'a pû s'y aſſujettir entiérement: on n'a point auſſi adopté la nouvelle. A l'égard de l'uniformité dans la maniére d'écrire les mêmes mots, on la crûë indiſpenſable.

Les Comédies ſont à préſent rangées ſuivant le tems qu'elles ont été repréſentées pour la premiere fois ſur les Théatres du petit Bourbon, & du Palais Royal, rélativement à la Table générale qui eſt à la ſuite des *Mémoires*: il y en a pluſieurs, à la fin deſquelles on trouvera les noms des Comédiens qui y récitoient, & même des Perſonnes qui y ont chanté & danſé; mais on n'a mis que ceux dont on a pû être ſûr. De ſimples traditions, en pareil cas, ſont trop incertaines, & l'on ne doit pas s'y fier. La ſeule Comédie de *la Princeſſe d'Elide* avoit cet avantage dans les Editions précédentes; on a eu recours, pour les autres, aux Imprimés *in*-4°, qui ſe diſtribuoient à la Cour dans le tems des premieres repréſentations. Comme Louis XIV lui-même, ne dédaignoit pas d'y danſer, & que les Princes, les Princeſſes, & les Seigneurs de ſa Cour, à ſon exemple, s'en faiſoient

ſoient un amuſement, on a crû que, du moins par ce côté, ce détail pourroit exciter la curioſité du Public, & lui paroître intéreſſant.



MEMOIRES
SUR
LA VIE
ET LES OUVRAGES
DE MOLIERE.

BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS



MOLIERE

Né à Paris en 1620, Mort à Paris le Vendredy 17 Fevrier 1673.

J. Punt delin. et fecit 1740.



MEMOIRES SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE MOLIERE.

JEAN-BAPTISTE POCQUELIN, si célébre sous le nom de MOLIERE, nâquit à Paris en 1620 Il étoit fils & petit-fils de Valets de chambre-tapissiers du Roi; sa mere, fille aussi de tapissiers (*a*), s'apelloit N... Boutet. Il passa quatorze années dans la maison (*b*) paternelle, où l'on ne songea qu'à lui donner une éducation conforme à son état. Sa famille qui le destinoit à la charge de son pere, en obtint pour lui la survivance; mais la complaisance qu'avoit eue son grand-pere, de le mener souvent à l'Hôtel de Bourgogne, ayant déjà commencé à développer en lui le goût naturel

(*a*) Ces deux familles étoient établies sous les piliers des Halles.

(*b*) On prétend que la maison où naquit Moliere, est la troisieme en entrant par la ruë Saint Honoré.

rel qu'il avoit pour les Spectacles, il conçut un dessein fort opposé aux vûës de ses parens ; il demanda instamment, & on lui accorda avec peine, la permission d'aller faire ses études au Collége de Clermont.

Il remplit cette carriére dans l'espace de cinq ans, pendant lesquels il contracta une étroite liaison avec Chapelle, Bernier, & Cyrano. Chapelle, aux études de qui l'on avoit associé Bernier, avoit pour Précepteur le célébre Gassendi, qui voulut bien admettre Pocquelin à ses leçons, comme dans la suite il y admit Cyrano.

Les Belles-Lettres avoient orné l'esprit du jeune Pocquelin ; les préceptes du Philosophe lui apprirent à raisonner. C'est dans ses leçons qu'il puisa ces principes de justesse qui lui ont servi de guides dans la plûpart de ses Ouvrages.

Le voyage de Louis XIII. à Narbonne en 1641, interrompit des occupations d'autant plus agréables pour lui, qu'elles étoient de son choix. Son pere, devenu infirme, ne pouvant suivre la Cour, il y alla remplir les fonctions de sa charge, qu'il a depuis exercées jusqu'à sa mort ; mais, à son retour à Paris, cette passion pour le Théatre, qui l'avoit porté à faire ses études, se réveilla plus vivement que jamais. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait étudié en Droit, & qu'il ait été re-

reçû (c) Avocat, il céda bientôt à son étoile, qui le destinoit à être parmi nous le restaurateur de la Comédie.

Le goût pour les Spectacles étoit presque général en France, depuis que le Cardinal de Richelieu avoit accordé une protection distinguée aux Poëtes Dramatiques. Plusieurs Sociétés particuliéres se faisoient un divertissement domestique de jouer la Comédie. Pocquelin entra dans une de ces Sociétés, qui fut connuë sous le nom de *l'illustre Théatre* (d). Ce fut alors

(c) Voici ce qu'en dit Grimarest, Vie de Moliere, page 312. Paris *in*-12. 1705. *On s'étonnera peut-être que je n'aye point fait Mr. de Moliere Avocat; mais ce fait m'avoit absolument été contesté par des personnes que je devois supposer en savoir mieux la vérité que le Public...... Cependant sa famille m'a si fortement assuré du contraire, que je me crois obligé de dire que Moliere fit son Droit avec un de ses camarades d'études; que dans le tems qu'il se fit recevoir Avocat, ce camarade se fit Comédien; que l'un & l'autre eurent du succès, chacun dans sa profession; & qu'enfin, lorsqu'il prit fantaisie à Moliere de quitter le Barreau pour monter sur le Théatre, son camarade, de Comédien, se fit Avocat.*

(d) Elle parut d'abord sur les fossés de Nesle, & ensuite au quartier Saint Paul. Ces nouveaux Comédiens, qui jusques-là avoient joué pour leur plaisir, flatés par quelque succès, voulurent tirer de l'argent de leurs représentations, & s'établirent dans le Jeu de paûme de la croix blanche au fauxbourg Saint Germain; mais leur projet ne réussit pas. *Artaxerxe*, Tragédie de *Magnon*, imprimée pour la premiere fois le 20 Juillet 1645, fut représentée par *l'illustre Théatre.*

alors qu'il changea de nom pour prendre celui de Moliere. Peut-être crut-il devoir cet égard à ſes parens, qui ne pouvoient que déſapprouver la profeſſion qu'il embraſſoit; peut-être auſſi ne fit-il que ſuivre l'exemple des premiers Acteurs (e) de l'Hôtel de Bourgogne, qui avoient au Théatre des noms particuliers, tant pour les rôles ſérieux, que pour les rôles de bas comique.

On le perd ici de vûë pendant quelques années; cet intervalle fut le tems des Guerres Civiles qui agitérent Paris & tout le Royaume, depuis 1648 juſqu'en 1652. Moliere l'employa vraiſemblablement à compoſer ſes premiers Ouvrages. La Béjart, Comédienne de campagne, attendoit ainſi que lui, pour exercer ſon talent, un tems plus favorable; il lui rendit des ſoins, & bientôt, liés par les mêmes ſentimens, leurs intérêts furent communs. Ils formérent de concert une Troupe, & partirent pour Lyon en 1653.

On y repréſenta *l'Etourdi* †, Piéce en cinq Actes, qui enleva preſque tous les Spec-

(e) Hen. le Grand s'apelloit *Belleville* comme Comédien, & *Turlupin* comme Farceur. Hugues Guéru étoit connu dans les Piéces ſérieuſes ſous le nom de *Fléchelles*, & dans la Farce ſous celui de *Gautier Garguille*. C'eſt ainſi que Robert Guérin prit le nom de *la Fleur*, & de *Gros Guillaume*.

Spectateurs au Théatre d'une autre troupe de Comédiens établis dans cette ville. Quelques-uns d'entre eux prirent parti avec Moliere & le ſuivirent en Languedoc, où il offrit ſes ſervices à Monſieur le Prince de Conti, qui tenoit à Béziers les Etats de la Province. Armand de Bourbon le reçut avec bonté, & fit donner des appointemens à ſa troupe. Ce Prince avoit connu Moliere au Collége, & s'étoit amuſé à Paris des repréſentations de *l'illuſtre Théatre*, qu'il avoit pluſieurs fois mandé chez lui. Non content de confier à Moliere la conduite des fêtes qu'il donnoit, on croit qu'il lui offrit (*f*) une place de Sécretaire auprès de ſa perſonne: le ſort de la Scéne Françoiſe en décida autrement.

L'Etourdi reparut à Béziers avec un nouveau ſuccès, *le Dépit amoureux* & *les Précieuſes ridicules* y entraînérent tous les ſuffrages; on donna même des applaudiſſemens à quelques farces qui, par leur conſtitution irréguliére, méritoient à peine le nom de Comédie, telles que *le Docteur amoureux*, *les trois Docteurs rivaux*, & *le Maître d'école*, dont il ne nous reſte que les tîtres. On a penſé juſqu'ici que dans ces ſortes de piéces chaque Acteur de la troupe de Moliere, en ſuivant un plan général, tiroit le Dialogue de ſon propre fonds.

(*f*) *Voyez* Grimareſt page 24....

fonds, (g) à la maniére des Comédiens Italiens; mais, si on en juge par deux piéces du même genre, qui sont parvenuës manuscrites jusqu'à nous, (h) elles étoient écrites & dialoguées en entier. L'Auteur les a probablement supprimées dans la suite, parce qu'il sentit qu'elles ne pourroient lui acquérir le degré de réputation auquel il aspiroit.

Sur la fin de l'année 1657, Moliere avec sa troupe partit pour Grenoble; il y resta pendant le Carnaval de 1658. Il vint passer l'été à Rouen; &, dans les frequens voyages qu'il fit à Paris, où il avoit dessein de se fixer, il eut accès auprès de Monsieur, qui le présenta au Roi & à la Reine mere. Dès le 24 Octobre de la même année, sa troupe représenta la Tragédie de Nicoméde devant toute la cour, sur un Théatre élevé dans la sale des gardes du vieux Louvre. A la fin de la piéce, Moliere ayant fait au Roi un remerciement, dans lequel il sçut adroitement louer les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne qui étoient présens, il demanda la per-

(g) Ibidem page 29.

(h) Ces deux piéces se trouvent dans le cabinet de quelques curieux. L'une est intitulée *le Médecin volant*, l'autre *la Jalousie de Barbouillé*. Il y a quelques phrases & quelques incidens qui ont trouvé leur place dans *le Médecin malgré lui*; & l'on voit dans *la Jalousie de Barbouillé* un canevas, quoi qu'informe, du troisiéme Acte de *George Dandin*.

permiſſion de donner un de ces divertiſſemens qu'il avoit joués dans les Provinces, il l'obtint; *le Docteur amoureux* fut repréſenté & applaudi. Le ſuccès de cet eſſai rétablit l'uſage des piéces en un Acte qui avoit ceſſé à l'Hôtel de Bourgogne, depuis la mort des premiers farceurs.

La cour avoit tellement goûté le jeu de ces nouveaux Acteurs, que le Roi leur permit de s'établir à Paris, ſous le titre de troupe (*i*) de Monſieur, & de jouer alternativement avec les Comédiens Italiens ſur le Théatre (*k*) du petit Bourbon.

* *L'Etourdi* y fut repréſenté au commencement du mois de Décembre 1658. On ne connoiſſoit guéres alors que des pié-

(*i*) *Voyez* Muſe hiſtorique de Loret, lettre 48 du 6 Novembre 1659.

Cette troupe de Comédiens
Que Monſieur avouë être ſiens.

Il y a apparence qu'ils obtinrent ce titre dès 1658, avec la permiſſion de s'établir à Paris.

(*k*) La ſale du petit Bourbon ayant été démolie au mois d'Octobre 1660, pour conſtruire la façade du Louvre qui eſt du côté de Saint Germain l'Auxérrois, le Roi accorda à Moliere & aux Comédiens Italiens la ſale que le Cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans ſon Palais. Elle ſert aujourd'hui au ſpectacle de l'Opera; Lulli l'obtint en 1673, après la mort de Moliere.

* L'ETOURDI, *ou* LES CONTRETEMS, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

piéces chargées d'intrigue; l'art d'expofer fur la Scéne comique des caractéres & des mœurs, étoit réfervé à Moliere. Quoiqu'il n'ait fait que l'ébaucher dans la Comédie de *l'Etourdi*, elle n'eft point indigne de fon Auteur. Elle eft partie à l'antique, puifque c'eft un valet qui met la Scéne en mouvement, & partie dans le goût Efpagnol, par la multiplicité des incidens qui naiffent l'un après l'autre, fans que l'un naiffe de l'autre néceffairement; on y trouve des Perfonnages froids, des Scénes peu liées entre elles, des expreffions peu correctes; le caractére de Lélie n'eft pas même trop vraifemblable, & le dénouement n'eft pas heureux; le nombre des Actes n'eft déterminé à cinq, que pour fuivre l'ufage, qui fixe à ce nombre les piéces qui ont le plus d'étenduë; mais ces défauts font couverts par une variété & par une vivacité qui tiennent le Spectateur en haleine, & l'empêchent de trop réfléchir fur ce qui pourroit le bleffer.

Les incidens du * *Dépit amoureux* font arrangés avec plus d'art, quoique toujours dans le goût Efpagnol. Trop de complication dans le nœud, & peu de vraifemblance dans le dénouement. Cependant on y reconnoît dans le jeu des Perfonnages,

* LE DEPIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes en vers, repréfentée à Paris fur le Théatre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658.

ges, une ſource de vrai comique; peres, amans, maîtreſſes, valets, tous ignorent mutuellement les vûës particuliéres qui les font agir, ils ſe jettent tour à tour dans un labyrinthe d'erreurs qu'ils ne peuvent démêler. La converſation de Valere avec Aſcagne déguiſée en homme, celle des deux vieillards qui ſe demandent réciproquement pardon, ſans oſer s'éclaircir du ſujet de leur inquiétude, la ſituation de Lucile accuſée en préſence de ſon pere, & le ſtratagême d'Eraſte pour tirer la vérité de ſon valet, font des traits également ingénieux & plaiſans. Mais l'éclairciſſement du même Eraſte & de Lucile, qui a donné à la piéce le titre de *Dépit amoureux*, leur brouillerie & leur réconciliation, font le morceau de cet Ouvrage le plus juſtement admiré.

Quoique la Comédie des * *Précieuſes ridicules* ne ſoit pas une des meilleures du côté de l'intrigue, quoiqu'elle ne ſoit pas une des plus nobles, elle doit tenir un rang conſidérable parmi les chef-d'œuvres de Moliere. Il oſa, dans cette piéce, abandonner la route connuë des intrigues compliquées, pour nous conduire dans une carriére de comique ignorée juſqu'à lui. Une Critique fine & délicate des mœurs

* LES PRECIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, le 18 Novembre 1659.

mœurs & des ridicules qui étoient particuliers à ſon ſiécle, lui parut être l'objet eſſentiel de la bonne Comédie.

La paſſion du bel eſprit, ou plûtôt l'abus qu'on en fait, eſpéce de maladie contagieuſe, étoit alors à la mode; le ſtile empoulé & guindé des Romans, que les femmes admiroient par les mêmes côtés, qui depuis ont décrédité ces Ouvrages, avoit paſſé dans les converſations; enfin le vice d'affectation répandu dans le langage, & même dans les penſées, s'étendoit juſques dans la parure, & dans le commerce de la vie ordinaire. Ce fut dans ces conjonctures que parut la Comédie des *Précieuſes ridicules*; jamais ſuccès ne fut plus marqué (*l*). Il produiſit une réforme générale; on rit, on ſe reconnut, on applaudit en ſe corrigeant. Ménage qui aſſiſtoit à la premiere repréſentation, dit à Chapelain, *nous approuvions vous & moi toutes les ſottiſes qui viennent d'être critiquées ſi finement & avec tant de bon ſens; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé*. Cet aveu n'eſt autre choſe que le ſentiment réfléchi d'un ſavant détrompé; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par inſtinct, *Courage*,

(*l*) L'affluence des Spectateurs obligea les Comédiens à faire payer, dès la ſeconde repréſentation, le double du prix ordinaire. La piéce ſe ſoutint pendant quatre mois de ſuite.

rage, *Moliere*, *voilà la bonne Comédie*, eſt la pure expreſſion de la nature, qui montre l'empire de la vérité ſur l'eſprit humain.

On remarqua dans * *le Cocu imaginaire*, que l'Auteur depuis ſon établiſſement à Paris, avoit perfectionné ſon ſtile. Cet Ouvrage eſt plus correctement écrit que ſes deux premieres Comédies. Mais ſi l'on y retrouve Moliere en quelques endroits, ce n'eſt pas le Moliere des *Précieuſes ridicules*. Le tître de la piéce, le caractére du premier Perſonnage, la nature de l'intrigue, & le genre de comique qui y régne, ſemblent annoncer qu'elle eſt moins faite pour amuſer des gens délicats, que pour faire rire la multitude; cependant on ne peut s'empêcher d'y découvrir en même tems un but très-moral; c'eſt de faire ſentir combien il eſt dangereux de juger avec trop de précipitation, ſur tout dans les circonſtances où la paſſion peut groſſir ou diminuer les objets. Cette vérité, ſoutenuë par un fonds de plaiſanterie gaye, & d'une ſorte d'intérêt né du ſujet, attira un grand nombre de Spectateurs (*m*) pendant quarante repréſentations,

* SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

(*m*) *Voyez* l'avis au Lecteur qui précéde *la cocuë imaginaire*, ou *les amours d'Alcippe & de Céphiſe*, Comédie en trois Actes en vers, par *Fr. Donéau*, Paris *in*-12, 1660.

tions, quoique ce fût en été, & que le mariage du Roi retînt la cour hors de Paris. Quelques Auteurs voulurent critiquer, mais à peine furent-ils écoutés.

Ils se déchaînérent avec plus de raison contre * *Dom Garcie de Navarre.* Le choix du sujet, tiré ou imité des Espagnols, dans lequel les incidens appartiennent plus à la Comédie qu'au genre héroïque, & dont le fonds même est vicieux, put contribuer au peu de succès de cet Ouvrage; Moliere qui jouoit le rôle de Dom Garcie, ne réussit pas mieux comme Acteur. Il n'appella point du jugement du public; il ne fit pas même imprimer sa piéce, quoiqu'il y eût des traits qu'il jugeât dignes d'être insérés depuis dans d'autres Comédies, & sur tout dans *le Misantrope* (*n*).

† *L'Ecole des maris* effaça l'impression désavantageuse que *Dom Garcie* avoit laissée. Il est peu de piéces, sur tout en trois Actes, aussi simples, aussi claires, aussi fécondes que celle-ci. Chaque Scéne produit un incident nouveau, & ces incidens déve-

* DOM GARCIE DE NAVARRE *ou* LE PRINCE JALOUX, Comédie héroïque en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théatre du Palais Royal le 4 Février 1661.

(*n*) *Voyez* la Scéne VIII. de l'Acte IV. de *Dom Garcie;* & la Scéne III. de l'Acte IV. du *Misantrope.*

† L'ECOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le Théatre du Palais Royal le 24 Juin 1661.

développés avec art, aménent insensiblement un des plus beaux dénouemens qu'on ait vûs sur le Théatre François. *Les Adelphes* de Térence n'ont fourni que l'idée de *l'Ecole des maris* : dans *les Adelphes*, deux vieillards d'humeurs opposées, un pere & un oncle, donnent une éducation très-différente, l'un à son fils, l'autre à son neveu ; dans *l'Ecole des maris*, ce sont deux tuteurs chargés d'élever chacun une fille qui leur a été confiée; l'un sévere, l'autre indulgent : le Poëte François a enchéri sur le Poëte Latin, en donnant à ces deux Personnages, non seulement l'intérêt de peres, mais encore celui d'amans; intérêt si fin, si vif, qu'il forme une piéce toute nouvelle, sur l'idée simple de l'ancienne.

Le Théatre retentissoit encore des justes applaudissemens qu'on avoit donnés à *l'Ecole des maris*, lorsque *les Fâcheux* * furent représentés à Vaux chez Monsieur Fouquet, Surintendant des Finances, en présence du Roi & de la cour; Paul Pelisson, moins célébre par la délicatesse de son esprit, que par son attachement inviolable à la personne de Monsieur Fouquet, jusques dans ses malheurs, en avoit

* LES FACHEUX, Comédie-Ballet en trois Actes en vers, représentée à Vaux au Mois d'Août 1661, & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

voit composé le prologue à la louange du Roi; la Scéne du chasseur dont le Roi (o) avoit donné l'idée à Moliere, fut depuis ajoûtée dans la représentation de saint Germain. Cette espéce de Comédie est presque sans nœud, les Scénes n'ont point entre elles de liaison nécessaire, on peut en changer l'ordre, en supprimer quelques-unes, en substituer d'autres, sans faire tort à l'Ouvrage : mais le point essentiel étoit de soutenir l'attention du Spectateur, par la variété des caractéres, par la vérité des portraits, & par l'élégance continuë du stile. C'est l'assemblage de ces beautés exquises, c'est cette image, ou plûtôt la réalité même des embarras & des importuns de la cour, qui firent le succès des *Fâcheux*. On vit pour la premiére fois *le chant & la danse unis à un sujet*, (p) *pour ne faire qu'une seule chose du Ballet & de la Comédie*. Quoique les intermédes ne soient pas naturellement liés au sujet, ce mélange plut par sa nouveauté; on eut peut-être de l'indulgence pour un Ouvrage conçû, fait, appris, & représenté en quinze jours (q).

Le Théatre de Moliere, si l'on en croit l'Auteur de sa Vie (r), essuya pendant l'année 1662, un de ces revers que le bon goût éprouve quelquefois de la part des

(o) *Voyez* Epître dédicatoire des *Fâcheux*.
(p) *Voyez* Préface des *Fâcheux*. (q) Ibidem.
(r) *Voyez* Grimarest, page 125.

des goûts de mode. Il l'attribuë au retour de Scaramouche en France; mais cet admirable Pantomime, parti de Paris (s) au moins de Juin 1662, n'y revint qu'au (t) mois de Novembre de la même année, & *l'Ecole des Femmes* * qui parut au mois de Décembre ſuivant, attira tout Paris au Théatre de Moliere (u). Cette affluence de Spectateurs ne le garantit point des Critiques ſans nombre qui ſe répandirent dans le public contre ſon Ouvrage, mais elle ſervit à l'en conſoler. Soit malignité, ſoit cabale, on inſiſta ſur de légers défauts, on releva juſqu'aux moindres négligences; le défaut le plus eſſentiel ne fut pas remarqué: il eſt des images dangereuſes, qu'on ne doit jamais expoſer ſur la Scéne. Mais, ſi l'on ne conſidére que l'art qui régne dans cette piéce, on ſera forcé de convenir que *l'Ecole des femmes* eſt une des plus excellentes productions de l'eſprit humain. Les reſſorts en ſont

(s) *Voyez* muſe hiſtorique de Loret, lettre 21 du 10 Juin 1662.

(t) ibid. lettre 45 du 18 Novembre 1662.

* L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 26 Décembre 1662.

(u) ibid. lettre 2. du 30 Janvier 1663, où il dit, en parlant de *l'Ecole des femmes*,

Piéce qu'en pluſieurs lieux on fronde;
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais ſujet important,
Pour le voir, n'en attira tant.

ſont cachés, & la machine en produit un mouvement plus brillant. La confidence réitérée que fait Horace au jaloux Arnolphe, toujours la duppe, malgre ſes précautions,

„ *D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé*,

le caractére inimitable d'Agnès, le jeu des perſonnages ſubalternes, tous formés pour elle, le paſſage promt & naturel de ſurpriſe en ſurpriſe, ſont autant de coups de maître. Ce qui diſtingue encore plus particuliérement *l'Ecole des femmes*, & dont l'antiquité ni les Théatres modernes n'ont donné aucun modéle, c'eſt que tout paroît récit & tout eſt en action; chaque récit, par ſa proximité avec l'incident qui y a donné lieu, le retrace ſi vivement, que le Spectateur croit en être le témoin; & par un avantage ſingulier que le récit a ſur l'action dans cette piéce, en apprenant le fait, on jouit en même tems de l'effet qu'il produit, parce que la perſonne qui a intérêt d'être inſtruite, apprend tout de celle qui a le plus d'intérêt à le lui cacher. La reſſemblance que l'on pourroit trouver entre *l'Ecole des maris* & *l'Ecole des femmes*, ſur ce qu'Arnolphe & Sganarelle ſont tous deux trompés par les meſures qu'ils prennent pour aſſûrer leur tranquillité, ne peut tourner qu'à la gloire de Moliere, qui

qui a trouvé le ſecret de varier ce qui paroît uniforme. Les traits naïfs d'Agnès ingénuë & ſpirituelle, qui ne pêche contre les bienſéances, que parce qu'Arnolphe les lui a laiſſé ignorer, ne ſont pas les mêmes que ceux d'Iſabelle fine & déliée, qui n'ont d'autre principe que la contrainte où la tient ſon tuteur.

Moliere n'oppoſa pendant longtems que les repréſentations toujours ſuivies de ſa piéce, aux Critiques que l'on en faiſoit, & ne ſongea à les détruire, du moins en partie, qu'au mois de Juin 1663, qu'il donna au public ſa Comédie intitulée * *la Critique de l'Ecole des femmes*. Le fonds en devoit être une diſſertation, & n'admettoit par conſéquent ni intrigue ni dénouement; mais Moliere ne s'écarte jamais de l'objet que doit avoir un Auteur comique, quelque genre qu'il mette ſur la Scéne. Il ſçut, par le tableau de ce qui ſe paſſa dans les cercles de Paris, tandis que *l'Ecole des femmes* en faiſoit l'entretien, tracer une image fidéle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractére des converſations ordinaires des perſonnes du monde. Par le choix des perſonnages ridicules qu'il introduit, il paroît n'avoir pas eu moins en

* LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 1 Juin 1663.

en vûë de faire la ſatyre de ſes cenſeurs, que l'apologie de ſa piéce; ſéduit peut-être par le panchant de la malignité humaine, qui croit ne pouvoir pas mieux ſe défendre qu'en attaquant. Bourſault ne laiſſa pas de faire jouer à l'Hôtel de Bourgogne *la contre-critique*, ou *le portrait du peintre*; il ſuivit l'idée & le plan de *la critique*, mais il alla trop loin, en ſuppoſant une cléf connuë de *l'Ecole des femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature.

Moliere pénétré des bontés du Roi, dont il venoit d'éprouver de nouvelles marques (*x*), crut devoir en ſa préſence & aux yeux de toute la cour, détruire un ſoupçon dont les impreſſions lui pouvoient être déſavantageuſes; & fit paroître * *l'Impromptu de Verſailles*. Bourſault n'y eſt pas épargné, il y eſt nommé avec le dernier mépris; mais ce mépris ne tombe que ſur l'eſprit & ſur les talens: il avoit attaqué Moliere par un endroit plus ſenſible.

Ce qui regarde, dans *l'Impromptu de Ver-*

(*x*) Il fut compris dans l'état des gens de lettres qui eurent part aux libéralités du Roi en 1663, par les ſoins de M. Colbert. On trouve à la fin du Tome VI de cette Edition le remerciement que Moliere fit au Roi à ce ſujet.

* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES Comédie en un Acte en proſe, repréſentée Verſailles le 14 Octobre 1663, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 4 Novembre de même année.

Verſailles, les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, peut avoir été dicté par l'esprit de vengeance; mais, du moins, le bon goût l'a-t-il réglé, & l'utilité publique en pouvoit être l'objet, puiſque dans l'imitation chargée du jeu de ces Acteurs, on découvroit le ton faux & outré de leur déclamation chantante.

Si les écrits de Moliere étoient tout-à-fait anciens pour nous, on ſe feroit un mérite de rencontrer dans cette piéce la datte de ſon mariage avec la fille de la Comédienne Béjart (y).

En 1664, le Roi donna aux Reines une fête auſſi ſuperbe que galante. Elle commença le 7 Mai, & dura pluſieurs jours. Le détail en eſt imprimé à la ſuite de la * *Princeſſe d'Elide*, *Comédie-ballet*, qui en faiſoit partie. Cette piéce réuſſit, & la cour ne traita point avec ſévérité un Ouvrage fait à la hâte pour la divertir. Moliere n'avoit eu le tems d'écrire en vers

(y) Impromptu de Verſailles, Scéne I.

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiſelle MOLIERE.

Grand merci, Monſieur mon mari, voilà ce que c'eſt ; le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

* LA PRINCESSE D'ELIDE, Comédie-Ballet, (le premier Acte & la première Scéne du ſecond en vers, le reſte en proſe,) repréſentée à Verſailles le 8 Mai 1664, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 9 Novembre de la même année.

vers que le premier Acte, & la premiére Scéne du second. L'applaudiſſement du Prince, récompenſe auſſi juſte que flateuſe pour Moliere, les alluſions vrayes ou fauſſes qui pouvoient avoir quelque choſe de myſtérieux, les agrémens de la muſique & de la danſe; & plus encore l'eſpéce d'yvreſſe que produiſent le mouvement & l'enchaînement des plaiſirs, contribuérent au ſuccès de *la Princeſſe d'Elide*. Paris en jugea moins favorablement; il la vit ſéparée des ornemens qui l'avoient embellie à la cour; &, comme le Spectateur n'étoit ni au même point de vûë, ni dans la ſituation vive & agréable où s'étoient trouvés ceux pour qui elle étoit deſtinée, on ne tint compte à l'Auteur que de la fineſſe avec laquelle il développe quelques ſentimens du cœur, & de l'art qu'il employe pour peindre l'amour propre & la vanité des femmes.

* *Le Mariage forcé, ballet du Roi*, ainſi intitulé parce que le Roi y avoit danſé une entrée dans la repréſentation qui en fut faite au Louvre le 29 Janvier 1664, parut ſous le même tître le 13 Mai, ſeptiéme jour de la fête donnée aux Reines. On veut qu'une avanture réelle, qui avoit

* LE MARIAGE FORCE', Comédie-Ballet en un Acte en proſe, repréſentée au Louvre le 29 Janvier 1664, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, avec quelques changemens, le 15 Novembre de la même année.

avoit un rapport éloigné à l'intrigue, ait alors donné à cette piéce un ſel qu'elle n'a plus. Elle parut à Paris ſous le tître de Comédie, avec des changemens. Le plus conſidérable eſt l'addition de la Scéne de Dorimène & de Lycaſte, dont Sganarelle eſt témoin; elle ſupplée au magicien chantant, qui détournoit Sganarelle de ſon mariage.

Ce ne fut point par ſon propre choix que Moliere traita le ſujet de * *Dom Juan, ou le feſtin de Pierre.* Les Italiens qui l'avoient emprunté des (z) Eſpagnols, le firent connoître en France ſur leur Théatre, où il eut un extrême ſuccès. Un ſcélerat odieux par ſes noirceurs & par ſon hypocriſie, le prodige inſenſé d'une ſtatuë qui parle & qui ſe meut, le ſpectacle extravagant de l'enfer, ne révoltérent point la multitude, toujours avide du merveilleux. Séduite par le jeu des Acteurs, frappée d'une nouvelle eſpéce de tragi-

* DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 15 Février 1665.

(z) Tirſo de Molina en eſt l'Auteur. Le titre Eſpagnol eſt *El combidado de piedra*, qui ſignifie, *le convié de pierre*, ou *la ſtatuë de pierre conviée à un repas*, ce qui a été mal rendu en François par l'expreſſion de *feſtin de Pierre.* Dom Pedre, nom du Commandeur que la ſtatuë repréſente, peut avoir donné lieu à cette mépriſe.

tragi-comique, elle fit grace à un mélange monstrueux de religion & d'impiété, de morale & de bouffonneries. *Ce sujet fit tant de bruit chez les Italiens*, dit Rosimond, (*a*) *que toutes les troupes en voulurent régaler le public.*

En 1660, Villiers Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, le fit représenter en vers. Moliere le donna en prose en 1665. Ses camarades qui l'avoient engagé à ce travail, furent punis d'un si mauvais choix, par la médiocrité du succès; soit que le préjugé qui régnoit alors contre les Comédies en cinq Actes écrites en prose, fût plus fort que l'esprit de vertige qui avoit attiré le public en foule aux Italiens & à l'Hôtel de Bourgogne, soit que l'on y fût blessé de quelques traits hazardés que (*b*) l'Auteur supprima à la seconde représentation.

En 1669, Dorimond, Comédien de Mademoiselle, & en 1670, Rosimond, Comédien du Marais, traitérent en vers le même

(*a*) *Voyez* l'avis au Lecteur du *nouveau festin de Pierre*, ou de l'*Athée foudroyé*, Comédie en cinq Actes en vers, par *Rosimond*, Paris *in*-12, 1670.

(*b*) Dom Juan dans une Scéne avec un pauvre qui lui demandoit l'Aumône, ayant appris de lui qu'il passoit sa vie à prier Dieu, & qu'il n'avoit pas souvent de quoi manger, ajoutoit: *Tu passes ta vie à prier Dieu, il te laisse mourir de faim, prens cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

même ſujet pour leur Théatre. Enfin la troupe formée, en 1673, des débris de celle du Marais & de celle du Palais Royal, repréſenta à l'Hôtel de Guénégaud, en 1677, *le feſtin de Pierre* de Moliere, que Thomas Corneille avoit écrit en vers. Il attira ſous cette forme un concours prodigieux, (*c*) & c'eſt le ſeul que l'on repréſente aujourd'hui.

* *L'Amour Médecin*, eſt encore un de ces Ouvrages précipités, que l'on ne doit point juger avec rigueur (*d*). Moliere lui-même ne *conſeille de lire cette Comédie qu'aux perſonnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu de Théatre.* La brouillerie entre la femme de Moliere, & celle d'un Médecin chez qui elle logeoit, quand elle feroit bien avérée, paroît un motif trop peu important pour avoir, comme on l'a dit (*e*), déterminé Moliere à mettre depuis les Médecins ſi ſouvent ſur la Scéne. Choqué du maintien grave, des déhors étudiés, & du vain étalage

(*c*) *Voyez* Mercure galant, Janvier 1677, page 33.

* L'AMOUR MEDECIN, Comédie en trois Actes en proſe, avec un prologue, repréſentée à Verſailles le 15 Septembre 1665, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 22 du même Mois.

(*d*) Il fut propoſé, fait, appris, & repréſenté en cinq jours. *Voyez* avis au Lecteur de *l'Amour médecin.*

(*e*) *Voyez* Grimareſt, page 76.

étalage de mots ſcientifiques que les Médecins de ſon tems affectoient, pour en impoſer au public, il a crû pouvoir tirer de leur ridicule un fonds de comique plus amuſant, à la vérité, qu'inſtructif. Auſſi les Médecins, & les Marquis, qu'il a peints pluſieurs fois dans des attitudes diverſes, ne ſont-ils jamais la principale figure du tableau. Lorſqu'il avoit en vûë de corriger un ridicule plus eſſentiel, ou un vice contraire à la Société, il réſervoit la premiére place pour un de ces caractéres ſinguliers qui méritent par eux-mêmes de fixer toute l'attention.

Tel eſt celui du * *Miſantrope*, qui ſera toujours regardé chez les Nations polies, comme l'Ouvrage le plus parfait de la Comédie Françoiſe. Si l'on en conſidére l'objet, c'eſt la Critique univerſelle du genre humain; ſi l'on examine l'ordonnance, tout ſe rapporte au miſantrope, on ne le perd jamais de vûë, il eſt le centre d'où part le rayon de lumiére qui ſe répand ſur les autres perſonnages, & qui les éclaire. L'indulgent Philinte qui, ſans aimer ni cenſurer les hommes, ſouffre leurs défauts, uniquement par la néceſſité de vivre avec eux, & par l'impoſſibilité de les rendre meilleurs, forme un contraſte heureux avec le ſévére Alceſte, qui,

* LE MISANTROPE, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 4 Juin 1666.

qui, ne voulant point ſe prêter à la foibleſſe de ces mêmes hommes, les hait & les cenſure parce qu'ils ſont vicieux. L'intrigue n'eſt pas vive, mais il ne falloit que réunir avec vraiſemblance quelques perſonnages, qui, par leurs caractéres oppoſés ou comparés à celui d'Alceste, pûſſent mettre en jeu, d'une façon plus ou moins étenduë, la médiſance, la coquéterie, la vanité, la jalouſie, & preſque tous les ridicules des hommes. Il ſemble que la miſantropie ſoit incompatible avec l'amour; mais un miſantrope amoureux d'une coquette, fournit à l'Auteur des reſſources nouvelles pour déveloper plus parfaitement ce caractére. Ce ſont là de ces traits où l'art ſeul ne peut rien, ſi l'on n'eſt inſpiré par le génie, & guidé par le bon goût. Le mot du Duc de Montauſier, *je voudrois reſſembler au Miſantrope de Moliere*, a pû donner lieu au reproche que l'on a fait à l'Auteur, d'avoir voulu préſenter ſous une face déſavantageuſe, un caractére dont tout homme vertueux pourroit ſe faire honneur; mais ce mot eſt plûtôt l'expreſſion vive du cas que l'on doit faire de la vertu, quand même elle ſeroit pouſſée trop loin, qu'une Critique ſolide de la piéce. Moliere, en expoſant l'humeur bizarre d'Alceſte, n'a point eu deſſein de décréditer ce qui en étoit la ſource & le principe; c'eſt ſur la rudeſſe de la vertu peu ſocia-

ble

ble & peu compatiſſante aux foibleſſes humaines, qu'il fait tomber le ridicule du défaut dont il a voulu corriger ſon ſiécle.

Les nuances étoient trop fines pour frapper des Spectateurs accoûtumés à des couleurs plus fortes. On n'étoit pas dans l'habitude de porter au Spectacle de la Comédie, ce degré d'attention néceſſaire pour ſaiſir les détails & les rapports délicats que l'on a depuis admirés dans cette piéce; le comique noble qui y régne ne fut point ſenti; enfin, malgré la pureté & l'élégance du ſtile, elle fut reçûë froidement.

On rapporte un fait ſingulier qui peut y avoir contribué. A la premiére repréſentation, après la lecture du ſonnet d'Oronte, le parterre applaudit; Alceſte démontre dans la ſuite de la Scéne, que les penſées & les vers de ce ſonnet étoient

„ *De ces colifichets dont le bon ſens murmure.*

Le public confus d'avoir pris le change, s'indiſpoſa contre la piéce.

Moliere ne ſe rebuta point. Il crut devoir rappeller les Spectateurs par quelque Ouvrage moins bon, mais plus amuſant, dans l'eſpérance que le public ſe laiſſeroit inſenſiblement éclairer ſur le bon; & parviendroit, peut-être, à en connoître tout le prix. Il joignit au Miſantrope *le Méde-*

cin

cin malgré lui *, & Alcefte paffa à la faveur de Sganarelle. Il fupprima la derniére Piéce, quand il crut que le mérite de la premiére avoit été reconnu; fans cette adreffe, *le Mifantrope* devenoit la victime de l'injuftice ou de l'ignorance. Le fuccès qu'il eut alors, n'a fait aucun tort au *Médecin malgré lui*; on diftingua les genres, & la petite piéce fe voit encore avec plaifir.

Moliere fit paroître dans la même année *Mélicerte* †, Paftorale Héroïque en vers, dont il n'avoit compofé que les deux premiers Actes; elle fut repréfentée en cet état à Saint Germain. La Scéne du fecond Acte entre Mirtil & Mélicerte, eft remarquable par la délicateffe des fentimens, & par la fimplicité de l'expreffion; en général, tout ce que difent les deux Amans eft du même ton. Guérin le fils (*f*) qui, en 1699, acheva cette Piéce, y joignit des intermédes, & chan-

* LE MEDECIN MALGRE' LUI, Comédie en trois Actes en Profe, repréfentée à Paris fur le Théatre du Palais Royal, le 6 Août 1666.

† MELICERTE, Paftorale Héroïque en vers, repréfentée à Saint Germain en Laye au mois de Décembre 1666. dans le Ballet des Mufes.

(*f*) Il étoit né du mariage de la Veuve de Moliere avec Euftache-François Détriché, Comédien, connu fous le nom de Guérin, & mort le 28 Janvier 1718, dans la 92 année de fon âge.

changea la verſification des deux premiers Actes, qu'il mit en vers libres & irréguliers; la comparaiſon n'eſt pas à ſon avantage. Il a auſſi ſubſtitué un bouquet de fleurs au préſent du Moineau que Mirtil donnoit à ſa Maîtreſſe.

Le *Fragment d'une Paſtorale Comique* * du même Auteur, qu'on a ajoûté dans cette édition, ne peut donner lieu à aucun détail; cette Paſtorale étoit mêlée d'entrées de Ballet, de Scénes en muſique, & de Scénes récitées. Le peu qui nous en reſte, ſuffit pour nous faire admirer la fécondité & l'étenduë du génie de Moliere, qui ſçavoit ſe plier en tant de maniéres, & ſe prêter à tous les genres.

Le Sicilien, ou *l'Amour peintre* †, ſuivit de près les repréſentations de ces deux Paſtorales. C'eſt une Comédie d'intrigue, dont le dénouement a quelque reſſemblance avec celui de *l'Ecole des Maris*, du moins par rapport au voile qui trompe Dom Pédre dans *le Sicilien*, comme

* FRAGMENT D'UNE PASTORALE Comique repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le Ballet des Muſes, à la ſuite de Mélicerte.

† LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, Comédie Ballet en un Acte en Proſe, repréſentée dans le Ballet des Muſes, à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1667. & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 10 Juin de la même année.

me il trompe Sganarelle dans l'*Ecole des Maris.* La fineſſe du dialogue, & la peinture vive de l'amour dans un Amant Italien & dans un Amant François, font le principal mérite de cette Piéce, qui étoit ornée de muſique & de danſes.

Les trois premiers Actes de *Tartuffe* * avoient été repréſentés à la ſuite des *Fêtes de Verſailles*, (g) le 12 May 1664, en préſence du Roi & des Reines. Le Roi *défendit* (h) *dès lors cette Comédie pour le public, juſqu'à ce qu'elle fût achevée & examinée par des gens capables d'en faire un juſte diſcernement, & ajoûta* (i), *qu'il ne trouvoit rien à dire à cette Comédie.* Les faux dévots profitérent de cette défenſe, pour ſoulever Paris & la Cour contre la Piéce & contre l'Auteur. Moliere ne fut pas ſeulement en butte aux Tartuffes, il avoit encore pour ennemis beaucoup d'Orgons, gens ſimples & faciles à ſéduire; les vrays dévots étoient même alarmés, quoique l'Ouvrage ne fût guéres connu (k) ni des uns ni des

* TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 5 Aouſt 1667, & depuis ſans interruption le 5 Février 1669.

(g) Fêtes de Verſailles en 1664. ſixiéme journée. (h) ibidem.

(i) Premier placet ſur *Tartuffe.*

(k) Les trois premiers Actes repréſentés à Verſailles le 12 Mai 1664, le furent encore à Villers-côterez chez Monſieur en préſence du Roi

des autres. Un Curé de... (*l*) dans un Livre présenté au Roi, décida que l'Auteur étoit digne du feu, & le *damnoit* de sa propre autorité. Enfin Moliere eut à essuyer tout ce que la vengeance & le zéle peu éclairé ont de plus dangereux. Des Prélats, & (*m*) le Légat, après avoir entendu la lecture de cet Ouvrage, en jugérent plus favorablement; & le Roi (*n*) permit verbalement à Moliere de faire représenter sa Piéce. Il y fit *plusieurs adoucissemens*, (*o*) que l'on avoit apparemment exigés. *Il la produisit sous le titre de* l'Imposteur, *& déguisa le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde, en lui donnant un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit*; & crut pouvoir hazarder *Tartuffe* en cet état, le (*p*) 5 Aoust 1667. L'ordre qui lui fut envoyé (*q*) le (*r*) lendemain, d'en suspendre la représentation, le rendit moins sensible aux applaudissemens qu'il avoit

Roi & des Reines le 24. Septembre suivant. La piéce entiére fut jouée au Rainci chez M. le Prince le 29 Novembre de la même année, & au même lieu, le 9 Novembre 1665.

(*l*) Premier placet sur *Tartuffe*. (*m*) *ibid.*

(*n*) Second placet.

(*o*) ibid. Il changea entre autres ce vers,

O Ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne.

(*p*) *Voyez* Grimarest, page 176.

(*q*) Par Mr. le premier Président du Parlement de Paris. (*r*) Second placet.

avoit reçûs. Il envoya ſur le champ les Sieurs la Thorilliere & la Grange, au Camp devant Lille, où étoit le Roi, pour lui préſenter le (s) Mémoire qui eſt imprimé à la tête des différentes Editions de *Tartuffe*. Ce ne fut néanmoins qu'en 1669, que le Roi donna une permiſſion autentique de remettre cette Comédie ſur le Théatre. Elle reparut à Paris le (t) 5 Février de cette année. Dès qu'elle eut été connue, les vrays dévots furent déſabuſés, les Hypocrites confondus, & le Poëte juſtifié; on trouva dans le caractére & dans les diſcours du vertueux Cléante, des armes pour combattre les raiſonnemens faux & ſpécieux de l'hypocriſie *.

Ce n'eſt pas ſeulement par la ſingularité & la hardieſſe du ſujet, ni par la ſageſſe avec laquelle il eſt traité, que cette Piéce mérite des éloges. La premiére Scéne eſt auſſi heureuſe que neuve, auſſi ſimple que vive; au-lieu de ces confidences que l'on y employe ſi ordinairement, une vieille grand'mere ſcandaliſée de ce qu'elle a pû voir de peu ſéant chez ſa

(s) Il eſt ſous le tître de *ſecond placet*.
(t) Troiſiéme placet.
* Les camarades de Moliere voulurent abſolument qu'il eût double part, ſa vie durant, toutes les fois qu'on joueroit *Tartuffe*; ce qui a toujours été depuis réguliérement exécuté. *Voyez* Grimareſt, page 196.

ſa belle-fille, ſort en donnant à ceux qui compoſent cette maiſon, des leçons aigres qui les caractériſent tous; car on distingue le vray juſques dans le langage de la prévention. Dès ce moment, tout eſt en mouvement, & l'agitation théatrale augmente par degrés juſqu'à la fin. La raillerie fine de Dorine, dans la Scéne avec ſon maître, nous découvre Orgon tout entier, & nous prépare à reconnoître Tartuffe dans le portrait de l'Hypocrite, que Cléante oppoſe à celui du vray dévôt. Tartuffe annoncé pendant deux Actes, paroît au troiſiéme. L'intrigue alors, plus animée, tire également ſa vivacité & des nouveaux reſſorts qu'on employe contre ce ſcélérat, & de l'adreſſe avec laquelle il ſçait tourner à ſon avantage tout ce qu'on entreprend contre lui. L'entêtement d'Orgon, qui s'accroît à meſure qu'on cherche à le détruire, donne lieu à cette Scéne ſi ſinguliére & ſi admirable du quatriéme Acte, que la néceſſité de démaſquer un vice auſſi abominable que l'hypocriſie, rendoit indiſpenſable. L'éloge de Louis XIV, placé à la fin de la Piéce, dans la bouche de l'Exemt, ne peut juſtifier, aux yeux des Critiques, le vice du dénouement.

Si ce fut ſans fondement qu'on accuſa Moliere d'avoir attaqué la religion dans *Tartuffe*, on eût pû lui reprocher, à plus juſte tître, d'avoir choqué la bienſéance

dans *Amphitrion* *. Mais, ſoit par reſpect pour l'Antiquité (*u*), ſoit par une ſuite de l'uſage où l'on eſt d'adopter ſans ſcrupule les rêveries les plus indécentes de la Mythologie, ſoit que l'on fût déja familiariſé avec ce ſujet, par *les Soſies* de Rotrou (*x*), on n'y fit pas même attention. On ſe contenta d'admirer également & l'art avec lequel Moliere avoit mis en œuvre ce qu'il avoit emprunté de Plaute, & la juſteſſe de ſon goût dans les changemens, & dans les additions qu'il avoit crû devoir faire. Madame Dacier, qui étale toutes les beautés de la Piéce Latine, n'auroit pas réuſſi à faire pancher la balance en faveur de Plaute; le paralléle des deux Comédies n'auroit ſervi qu'à montrer la ſupériorité de l'Auteur moderne ſur l'ancien. Theſſala dans Plaute, Céphalie dans Rotrou, ne ſont que de ſimples confidentes d'Alcméne ; Moliere a fait de Cléanthis, qui tient leur place, un perſonnage plus intéreſſant par lui-même. La Scéne de Soſie avec elle, n'eſt

* AMPHITRION, Comédie en trois Actes en vers, avec un prologue, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 13 Juin 1668.

(*u*) Euripide & Archippus avoient traité pour les Grecs ce ſujet, que Plaute a fait connoître aux Romains.

(*x*) Les *Soſies*, Comédie en cinq Actes en vers, par Rotrou, achevée d'imprimer le 25 Juin 1638, Paris *in*-4.

n'eſt point une répétition vicieuſe de celle d'Amphitrion avec Alcméne, quoique le maître & le valet ayent également pour objet de s'éclaircir ſur la fidélité de leurs femmes. Les deux Scénes ne produiſent pas le même effet, par la différence que l'Auteur a miſe entre la conduite de Jupiter avec Alcméne, & celle de Mercure avec Cléanthis. Plaute, qui finit ſa Comédie par le ſérieux d'un Dieu en machine, auroit ſçû gré à Moliere d'avoir interrompu, par le caprice de Soſie, les complimens importuns des amis d'Amphitrion, ſur un ſujet auſſi délicat.

Mais, enfin, coupons aux diſcours,
Et que chacun, chez ſoi, doucement ſe retire;
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur eſt de ne rien dire.

A n'enviſager cette réfléxion, qui achéve le dénouement, que du côté de la plaiſanterie, l'on avouera qu'il étoit difficile de terminer plus finement ſur le Théatre François une intrigue auſſi galante. *L'on rit*, dit Horace (y), *& le Poëte eſt tiré d'affaire.*

Le ſuccès des vers libres à rimes croiſées, que Moliere a employés dans Amphitrion, a pû faire penſer que ce genre de Poëſie étoit le plus propre à la Comédie,

(y) *Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis. Satyra prima, lib. 2. v. 86.*

die, parce qu'en s'éloignant du ton ſoutenu des vers Alexandrins, il approche davantage du ſtile aiſé de la converſation; cependant l'ancien uſage a prévalu ſur le Théatre. Soit habitude, ſoit difficulté de réuſſir autrement, on continua d'écrire en vers Alexandrins.

Moliere avoit été moins heureux, lorsqu'il avoit voulu introduire une autre nouveauté dans le ſtile de la Scéne comique. C'étoit alors une ſingularité, un défaut même pour une Comédie en cinq Actes, que d'être écrite en proſe. On étoit moins difficile ſur les Piéces qui n'avoient qu'un ou trois Actes.

Le mérite de *l'Avare* * céda pour quelque tems à la prévention générale; l'Auteur qui avoit été obligé de le retirer (z) à la ſeptiéme repréſentation, le fit reparoître ſur la Scéne en 1668. On fut forcé de convenir qu'une proſe élégante pouvoit peindre vivement les actions des hommes dans la vie civile; & que la contrainte de la verſification, qui ajoûte quelquefois aux idées, par les tours heureux qu'elle donne occaſion d'employer, pouvoit quelquefois auſſi faire perdre une partie de cette chaleur & de cette vie, qui

* L'AVARE, Comédie en cinq Actes en proſe, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

(z) On ne ſçait pas préciſément en quel tems *l'Avare* parut pour la premiére fois.

qui naît de la liberté du ſtile ordinaire. Il eſt, en effet, des tours uniques, dictés par la nature, que le moindre changement dans les mots altére & affoiblit.

Dès que le préjugé eut ceſſé, on rendit juſtice à l'Auteur. La propoſition faite à l'Avare d'épouſer ſa fille ſans dot, l'enlévement de la caſſette, le déſeſpoir du vieillard volé, ſa mépriſe à l'égard de l'Amant de ſa fille qu'il croit être le voleur de ſon tréſor, l'équivoque de la caſſette, ſont les traits principaux que Moliere a puiſés dans Plaute. Mais Plaute ne peut corriger que les hommes qui ne profiteroient point des reſſources que le hazard leur donne contre la pauvreté: Euclion, né pauvre, veut encore paſſer pour tel, quoiqu'il ait trouvé une marmite pleine d'or; il n'eſt occupé que du ſoin de cacher ce tréſor, dont ſon avarice l'empêche de faire uſage. Le Poëte François embraſſe un objet plus étendu & plus utile. Il repréſente l'Avare ſous différentes faces; Harpagon ne veut paroître ni avare ni riche, quoiqu'il ſoit l'un & l'autre. Le déſir de conſerver ſon bien, en dépenſant le moins qu'il peut, eſt égal au déſir inſatiable d'en amaſſer davantage; cette avidité le rend uſurier, il le devient envers ſon fils même; il eſt amant par avarice, & c'eſt par avarice qu'il ceſſe de l'être.

Quoique, dans tous les tems, l'expérien-

rience ait montré que la diſproportion des conditions & des fortunes, la différence d'humeur & d'éducation, ſont des ſources intariſſables de diſcorde entre deux perſonnes que l'intérêt d'une part &, de l'autre la vanité, engagent à s'épouſer, cet abus n'en eſt pas moins commun dans la ſociété: Moliere entreprit de le corriger. Les naïvetés groſſiéres des valets qui trompent George Dandin *, le caractére chargé d'un Gentilhomme de campagne & de ſa femme, ſont des moyens mis heureuſement en œuvre pour rendre cette vérité ſenſible; mais on voudroit en vain excuſer le caractére d'Angelique, qui ſans combattre ſon panchant pour Clitandre, laiſſe trop paroître ſon averſion pour ſon mari, juſqu'à ſe prêter à tout ce qu'on lui ſuggére pour le tromper, ou du moins pour l'inquiéter. Ses démarches, qui ne peuvent être entiérement innocentes, quand on ne les accuſeroit que de légéreté & d'imprudence, tournent toujours à ſon avantage, par les expédiens qu'elle trouve pour ſe tirer d'embarras; de ſorte que l'on eſt peut-être plus tenté d'imiter la conduite de la femme, tou-

* GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes en proſe, repréſentée avec des intermédes à Verſailles le 15 Juillet 1668, & à Paris, ſans intermédes, ſur le Théatre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

toujours heureuſe, quoique toujours coupable, que déſabuſé des mariages peu ſortables, par l'exemple de l'infortune du mari. Auſſi cette Piéce eut-elle des Cenſeurs, & peu de Critiques; elle parut devant le Roi avec des intermédes, qui n'ont encore été imprimés dans aucune des Editions de Moliere, & que l'on trouvera dans celle-ci, avec la relation de la Fête où *George Dandin* fut repréſenté.

La Comédie de *Mr. de Pourceaugnac* *, embellie auſſi de chants & de danſes, eſt d'un comique plus propre à divertir qu'à inſtruire. Le ridicule outré d'un Provincial donne lieu à un intrigant de profeſſion, qui eſt dans les intérêts d'Eraſte, d'imaginer divers moyens pour détourner également, & Oronte de donner ſa fille à Monſieur de Pourceaugnac, & Monſieur de Pourceaugnac de finir le mariage qui l'avoit attiré à Paris. Les piéges dans leſquels Sbrigani fait tomber l'Avocat de Limoges, paroîtront plus vrayſemblables, ſi l'on ſe rappelle que cet adroit Napolitain, pour régler les meſures qu'il avoit à prendre, eſt allé, à la deſcente du coche, étudier le caractére &

* MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet, en trois Actes en proſe, repréſentée à Chambord, au Mois d'Octobre 1669, & à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année.

& l'esprit de l'homme qu'il vouloit jouer. Les intermédes se ressentent du ton peu noble de toute la Piéce.

Le Roi donna le sujet des *Amans magnifiques* *. Deux Princes rivaux s'y disputent, par des fêtes galantes, le cœur d'une Princesse. Suivant cette idée générale, Moliere réunit à la hâte dans différens intermédes, tout ce que le Théatre (a) lui pût fournir de divertissemens propres à flater le goût de la Cour. Le personnage de Sostrate est un caractére d'Amant qu'il n'avoit pas encore exposé sur la Scéne; Clitidas, plaisant de Cour, est plus fin que n'est Moron dans la *Princesse d'Elide*. Un Astrologue, dont l'artifice démasqué sert à détromper les grands d'une foiblesse qui fait peu d'honneur à leurs lumiéres, dédommage en partie de la singularité peu vraisemblable d'un dénouement machinal. L'Auteur, qui, par de solides réfléxions, & par sa propre expérience, avoit appris à distinguer ce qui convenoit aux différens Théatres pour lesquels il travailloit, ne crut pas devoir hazarder cette Comédie sur le Théatre de Paris. Il ne la fit pas

* LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet, en cinq Actes en prose, représentée à Saint Germain en Laye, au Mois de Février 1670, sous le titre de *Divertissement Royal.*

(a) *Voyez* avant-propos.

pas même imprimer, quoiqu'elle ne ſoit pas ſans beautés pour ceux qui ſçavent ſe tranſporter aux lieux, aux tems, & aux circonſtances dont ces ſortes de divertiſſemens tirent leur plus grand prix.

La Cour fut moins favorable au *Bourgeois Gentilhomme* *. Elle confondit cette Piéce avec celles qui n'ont d'autre mérite que de faire rire. Louis XIV en jugea mieux, & raſſûra l'Auteur allarmé du peu de ſuccès de la premiére repréſentation. Paris fut frappé de la vérité du tableau qu'on lui préſentoit; la foule impoſa ſilence aux Critiques. On reconnut dans Monſieur Jourdain un ridicule commun à tous les hommes dans tous les états; c'eſt la vanité de vouloir paroître plus qu'ils ne ſont. Ce ridicule n'eût pas été ſenſible dans un rang trop élevé, il n'eût pas eu de graces dans un rang trop bas: pour faire effet ſur la Scéne comique, il falloit que, dans le choix du perſonnage, il y eût aſſez de diſtance entre l'état dont il veut ſortir, & celui auquel il aſpire, pour que le ſeul contraſte des maniéres propres à ces deux états, peignît ſenſiblement, dans un ſeul point & dans un même ſujet, l'excès du ridicule général qu'on vou-

* LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comédie-Ballet, en cinq Actes en proſe, repréſentée à Chambord, au Mois d'Octobre 1670, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

vouloit corriger. *Le Bourgeois Gentilhomme* remplit cet objet. On voit en même tems l'homme & le perſonnage, le masque & le viſage, tellement mis en oppoſition d'ombres & de lumiéres, qu'on démêle toujours ce qu'il eſt, & ce qu'il veut paroître. Le ſens droit de Madame Jourdain, la complaiſance intéreſſée de Dorante, la gayeté ingénuë de Nicole, le bon eſprit de Lucile, la noble franchiſe de Cléonte, la ſubtilité féconde de Covielle, & la burleſque vanité des différens Maîtres d'arts & de ſciences, jettent encore un nouveau jour ſur le caractére de Monſieur Jourdain; il reçoit de tout ce qui l'environne, une nouvelle eſpéce de ridicule, qui rejaillit ſur lui, &, de lui ſur tous les états de la vie. La cérémonie Turque, à laquelle Cléonte ne devoit pas ſe prêter, a pû paſſer à la faveur de la beauté de la muſique, & de la ſingularité du ſpectacle.

Si l'on faiſoit grace au ſac ridicule que l'on a ſi ſouvent critiqué après Deſpréaux, on trouveroit dans *les Fourberies de Scapin* *, des richeſſes antiques qui n'ont pas déplû aux modernes. Plaute n'auroit pas rejetté le jeu même du ſac, ni la Scéne de la galére, rectifiée d'après Cyrano, & ſe

* LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

ſe ſeroit reconnu dans la vivacité qui anime l'intrigue. Térence ne déſavoueroit pas (*b*) l'ouverture ſimple & adroite de la Piéce; Octave y fait redire à ſon valet, ou plûtôt répéte lui-même une nouvelle dont il eſt affligé, pendant que le valet, comme un écho, la confirme par des monoſyllabes. Térence ſe retrouveroit encore dans la Scéne, où Argante raiſonne tout haut, tandis que Scapin répond, ſans être vu ni entendu d'Argante, pour inſtruire le Spectateur de la fourberie qu'il médite. Enfin, quoique les valets, qui, comme les eſclaves dans Plaute & dans Térence, font l'ame de la Piéce, ne produiſent pas un comique auſſi élégant que celui dont Moliere a le premier donné l'exemple à ſon ſiécle, on ne peut s'empêcher d'applaudir à ce comique d'un ordre inférieur.

Dans *Pſiché* *, Tragédie-Ballet en vers libres, Moliere crut devoir ſacrifier la régularité de la conduite à des ornemens acceſſoires. Preſſé par les ordres du Roi, qui ne lui donnérent pas le tems d'écrire ſa Piéce en entier, il eut recours au grand Corneille, qui voulut bien s'aſſujet-

(*b*) *Voyez* la premiére Scéne de *l'Andrienne.*

* PSICHE', Tragédie-Ballet en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris au Palais des Tuileries pendant le Carnaval 1670, & ſur le Théatre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

ſujettir au plan de Moliere (*c*) : les grands hommes ne ſçauroient être jaloux. Quinault compoſa les paroles Françoiſes, qui furent miſes en muſique par Lulli. La magnificence Royale que l'on étala dans la repréſentation, & le concours des Auteurs illuſtres dont les talens s'étoient réunis pour exécuter plus promtement les ordres de Louis XIV, ajoutérent un nouveau luſtre à cette Piéce, qui ſera toujours célébre par un grand nombre de traits ; &, ſur-tout, par le tour neuf & délicat de la déclaration de l'Amour à Pſiché.

Moliere travailla plus à loiſir la Comédie des *Femmes Sçavantes* *. Il a voulu y peindre le ridicule du faux bel-eſprit & de l'érudition pédanteſque. Un ſujet pareil ne fournit rien en apparence qui puiſſe être intéreſſant ſur le Théatre ; préjugé qui nuiſit d'abord au ſuccès de la Piéce, mais qui ne dura pas. On ſentit bientôt avec quel art l'Auteur avoit ſçu tirer cinq Actes entiers d'un ſujet aride en lui-même, ſans y rien mêler d'étranger ; & on lui ſçut gré d'avoir préſenté ſous une face comique, ce qui n'en paroiſſoit pas ſuſceptible.

Des

(*c*) Moliere n'a fait que le prologue, le premier Acte, & les deux premiéres Scénes du ſecond & du troiſiéme Acte.

* LES FEMMES SÇAVANTES, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 11 Mars 1672,

Des notions auſſi confuſes que ſuperficielles ſur les ſciences, des termes d'art jettés ſans choix, une affectation mal placée de pureté grammaticale, compoſent, quoiqu'avec des nuances différentes, le fonds du caractére de Philaminte, d'Armande & de Béliſe. La ſeule Henriette ſe ſauve de la contagion, & en devient plus chére à ſon pere, qui voit le mal avec peine, ſans avoir la force d'y remédier. L'entêtement de Philaminte, & la haute idée qu'elle a conçûë des talens & de l'eſprit de Triſſotin, font le nœud de la Piéce ; un ſonnet & un madrigal, que ce prétendu bel-eſprit récite avec emphaſe, dans la Scéne ſeconde du troiſiéme Acte, la confirment dans la réſolution qu'elle avoit déja priſe, de marier au plûtôt Henriette avec l'homme du monde qu'elle eſtime le plus. Il feroit à ſouhaiter que Philaminte fût déſabuſée par un incident mieux combiné & plus raiſonnable que n'eſt celui des deux lettres ſuppoſées qu'Ariſte apporte au cinquiéme Acte; la générosité réciproque de Clitandre & d'Henriette fait en quelque ſorte oublier ce défaut. On prétend que la querelle de Triſſotin & de Vadius eſt copiée d'après ce qui ſe paſſa au Palais de Luxembourg, chez Mademoiſelle, entre deux (*d*) Auteurs du tems.

La

(*d*) *Voyez* Menagiana, Tom. 3. p. 23. Paris, *in*-12, 1715.

La Comtesse d'Escarbagnas * n'est qu'une peinture simple des ridicules qui étoient alors répandus dans la Province, d'où ils ont été bannis, à mesure que le goût & la politesse s'y sont introduits. Les rôles de la Comtesse, de Monsieur Tibaudier, & de Monsieur Harpin, sont le germe de trois caractéres que les Auteurs comiques ont depuis si souvent traités & développés sur le Théatre. Cette Comédie, suivie d'une *Pastorale comique* †, dont il ne nous est resté que les noms des personnages, parut dans une fête que le Roi donna à Madame, à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1671. Les deux Piéces, divisées en sept Actes, sans qu'on en connoisse la véritable distribution, y étoient accompagnées d'intermédes tirés de plusieurs divertissemens qui avoient déjà été représentés devant le Roi.

Le Malade imaginaire ‡ fut la derniére pro-

* LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet, en plusieurs Actes en prose représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1672, & à Paris, en un Acte, sans intermédes, sur le Théatre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.

† PASTORALE Comique.

‡ LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet, en trois Actes en prose, avec un Pro-

production de Moliere. On retrouva, dans le rôle de Béline, un caractére malheureusement trop ordinaire dans la vie civile; & l'on vit, avec plaisir, la sensible Angélique oublier les intérêts de sa passion, pour ne voir, dans son pere mort, que l'objet de sa douleur & de ses regrets. Les Médecins ne sont point épargnés dans cette Piéce; Moliere ne s'y borne pas à les plaisanter, il attaque le fond (*e*) de leur art, par le rôle de Béralde, comme, dans celui du Malade imaginaire; il jouë la foiblesse la plus universelle de l'homme, l'amour inquiet de la vie, & les soins trop multipliés pour la conserver. Il jouë même la Faculté en corps dans le troisiéme intermède, qui, quoique mieux lié au sujet que les deux premiers, n'en est pas plus vraisemblable.

Le jour qu'il devoit représenter *le Malade Imaginaire* pour la troisiéme fois, il se

Prologue, représentée à Paris sur le Théatre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

(*e*) Tout le monde sçait la réponse que Moliere fit à Louis XIV, qui, le voyant un jour à son dîné avec un Médecin nommé Mauvillain, lui dit, *Vous avez un Médecin, que vous fait-il? Sire*, répondit Moliere, *nous raisonnons ensemble: il m'ordonne des remédes, je ne les fais point, & je guéris.* Mauvillain étoit ami de Moliere, & lui fournissoit les termes d'art dont il avoit besoin. Son fils, qui vit encore aujourd'hui, obtint, à la sollicitation de Moliere, un Canonicat de Vincennes. Voyez troisiéme placet sur *Tartuffe*.

ſe ſentit plus incommodé qu'à l'ordinaire du mal de poitrine auquel il étoit ſujet, & qui, depuis longtems, l'aſſujettiſſoit à un grand régime, & à un uſage fréquent du lait. Ce mal avoit dégénéré en fluxion, ou plûtôt en toux habituelle (*f*). Il éxigea, ce jour-là, de ſes camarades que l'on commençât la repréſentation à quatre heures préciſes. Sa femme & Baron le preſſérent de prendre du repos, & de ne point jouër. *Hé, que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers! Je me reprocherois d'avoir négligé un ſeul jour de leur donner du pain.* Les efforts qu'il fit pour achever ſon rôle, augmentérent ſon oppreſſion; & l'on s'apperçut qu'en prononçant le mot *juro*, dans le divertiſſement du troiſiéme Acte, il lui prit une convulſion, qu'il tâcha en vain de déguiſer aux Spectateurs par un ris forcé. On le porta chez lui, dans ſa maiſon, ruë de Richelieu*, où ſa toux augmenta conſidérablement, & fut ſuivie d'un vomiſſement de ſang qui le ſuffoqua. Il mourut le vendredi 17 de Février 1673, âgé de cinquante-trois ans, entre les bras de deux

(*f*) Froſine y fait alluſion dans *l'Avare*, Acte II, Scéne VI, en diſant à Harpagon, que Moliere repréſentoit, *Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.*

* Vis-à-vis la Fontaine, du côté qui donne ſur le Jardin du Palais Royal.

deux de ces ſœurs Religieuſes, qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il avoit retirées chez lui.

Le Roi, touché de la perte d'un ſi grand homme, & voulant lui donner, même après ſa mort, une nouvelle marque de ſa protection, engagea l'Archevêque (*g*) de Paris, à ne lui pas refuſer la ſépulture dans un lieu ſaint. Ce Prélat, après des informations exactes ſur la religion & ſur la probité de Moliere, permit qu'il fût enterré à ſaint Joſeph, qui eſt une aide de la paroiſſe de ſaint Euſtache.

La foule qui s'étoit attroupée devant la porte du mort, le jour qu'on le porta en terre, détermina la veuve à faire jetter de l'argent; & cette populace, qui auroit peut-être inſulté au corps de Moliere, l'accompagna avec reſpect. Le convoi ſe fit tranquillement le mardi 21 de Février, à la clarté de plus de cent flambeaux portés par ſes amis.

Il n'a laiſſé qu'une fille; & ſa veuve épouſa dans la ſuite le Comédien Détriché, connu ſous le nom de *Guérin*.

La (*h*) femme de l'un des meilleurs Comiques que nous ayons eu, nous a donné

(*g*) *Voyez* Note 19, ſur l'Epître 7 de Deſpreaux, Amſt. *in-folio*, 1718, Tome premier, p. 218.

(*h*) Mademoiſelle Poiſſon fille de *du Croiſy*, Comédien de la Troupe de Moliere : elle a joué le rôle d'une des Graces dans *Pſiché* en 1671.

né ce portrait de Moliere. *Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lévres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit lui rendoient la phisionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractére, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer; &, quand il lisoit ses Piéces aux Comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels.*

A considérer le nombre des Ouvrages (*i*) que Moliere a composés dans l'espace d'environ vingt années, au milieu de tant d'occupations différentes qui faisoient partie de ses devoirs, on croira plûtôt, avec Despreaux, (*k*) que *la rime venoit le cher-*

(*i*) Outre les Ouvrages qu'on a rassemblés dans cette Edition, & plusieurs Piéces qu'il avoit composées pour la Province, il avoit laissé quelques fragmens de Comédies qu'il devoit achever, & même quelques-unes entiéres. La veuve de Moliere les avoit remises au Comédien la Grange: on ne sçait ce qu'elles sont devenuës. [*Voyez* Grimarest page 310.] Il avoit aussi traduit presque tout Lucrece. *Voyez* le même page 311, & remarques sur la Satyre 2 de Despreaux, *in-folio*, Amsterdam, page 20, Tome premier, 1718.

(*k*) *Voyez* Ep. II de Despréaux.

chercher, qu'on n'ajoutera foi à ce qu'avance un Auteur (*l*), que Moliere travailloit difficilement: & l'on y admirera ce génie vaſte, dont la fécondité cultivée & enrichie par une étude continuelle de la nature, a enfanté tant de chef-d'œuvres.

Semblable au Peintre habile, qui, toujours attentif à remarquer, dans les expreſſions extérieures des paſſions, les mouvemens & les attitudes qui les caractériſent, rapporte à ſon art toutes ſes obſervations; Moliere, pour nous donner ſur la Scéne un Tableau fidéle de la vie civile, dont le Théatre eſt l'image, étudioit avec ſoin le geſte, le ton, le langage de tous les ſentimens dont l'homme eſt ſuſceptible dans toutes les conditions. C'eſt à cet eſprit de réfléxion, prêt à s'exercer ſur tout ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux, c'eſt à l'attention extrême qu'il apportoit à examiner les hommes, & au diſcernement exquis avec lequel il ſçavoit démêler les principes de leurs actions, que ce grand homme a dû la connoiſſance parfaite du cœur humain.

Si on lui a reproché de s'être répété quelquefois, comme dans la Scéne (*m*) des deux Marquis du *Miſantrope*, imitée en partie de celle (*n*) de Valere & d'Eraſte

(*l*) *Voyez* Vie de Moliere, par Grimareſt, page 48.

(*m*) Acte III, Scéne I.

(*n*) Acte I, Scéne III.

rafte dans *le Dépit amoureux;* fi Clitandre, dans *l'Amour Médecin* (o), produit à peu près le même incident qu'Adrafte dans *le Sicilien*, (p) on peut du moins, dans la comparaifon de ces Scénes, remarquer le progrès du génie & des talens de Moliere. Ce progrès ne fe fait jamais mieux fentir, que par le paralléle des idées femblables, qu'un même Auteur a exprimées en différens tems. Mais il ne faut point confondre les deux Scénes de *l'Amour Médecin* & du *Sicilien*, que nous venons de citer, avec d'autres qui y ont quelque rapport. Clitandre & Adrafte, à la faveur de leur déguifement, trouvent le moyen d'entretenir leurs maîtreffes en particulier, quoique Sganarelle & Dom Pédre foient fur la Scéne: (q) dans *l'Etourdi*, (r) dans *l'Ecole des maris*, (s) dans *le Malade imaginaire*, des amans, qui ne peuvent s'expliquer autrement, déclarent tout haut leur paffion à l'objet aimé, en préfence même des perfonnes à qui ils ont intérêt de cacher leurs fentimens. Ces derniéres Scénes, plus fines & plus piquantes que les premiéres, fe reffemblent encore moins entre elles par le tour. Moliere arrive au même but, mais par diverfes routes, plus ingénieufes

(o) Acte III, Scéne V. (p) Scéne XII.
(q) Acte I, Scéne IV.
(r) Acte II, Scéne XIV.
(s) Acte II, Scéne VI.

ſes & plus comiques l'une que l'autre. Quelle étenduë & quelles reſſources dans l'eſprit ne faut-il pas avoir, pour varier avec art les mêmes fonds, & pour les reproduire ſous d'autres points de vûë, avec des couleurs différentes & toujours agréables ?

La fécondité de Moliere eſt encore plus ſenſible dans les ſujets qu'il a tirés des Auteurs anciens & modernes, ou dans les traits qu'il a empruntés d'eux. Toujours ſupérieur à ſes modéles, & en cette partie, égal à lui-même, il donnoit une nouvelle vie à ce qu'il avoit copié. Les modéles diſparoiſſoient, il devenoit original. C'eſt ainſi que Plaute & Térence avoient imité les Grecs. Mais les deux Poëtes Latins, plus uniformes dans le choix des caractéres & dans la maniére de les peindre, n'ont repréſenté qu'une partie des mœurs générales de Rome. Le Poëte François a non ſeulement expoſé ſur la Scéne les vices & les ridicules communs à tous les âges & à tous les pays, il les a peints encore avec des traits tellement propres à ſa Nation, que ſes Comédies peuvent être regardées comme l'Hiſtoire des mœurs, des modes, & du goût de ſon ſiécle; avantage qui diſtinguera toujours Moliere de tous les Auteurs Comiques.

Comme ſes Ouvrages ne ſont pas tous du même genre, il ne faut pas, pour en ju-

juger ſainement, partir des mêmes principes. Dans ſes premiéres Comédies d'intrigue, il ſe conforma à l'uſage qui étoit alors établi ſur le Théatre François, & crut devoir ménager le goût du public, accoutumé à voir réunis dans un même ſujet, les incidens les moins vrayſemblables; c'eſt plutôt un vice du tems, qu'un défaut de l'Auteur. Dans les Piéces qu'il préparoit à la hâte pour des fêtes ordonnées par Louis XIV, il a quelquefois ſacrifié une partie de ſa gloire à la magnificence, à la variété du ſpectacle, & aux ornemens que la muſique & la danſe y devoient ajoûter. Uniquement rempli du déſir d'exécuter promtement les ordres du Roi, il ne ſongeoit qu'à répondre, du moins par ſon zéle, à la confiance que lui témoignoit ce Prince, en le chargeant du ſoin de l'amuſer. Il n'a pas même crû avilir ſon talent, en ſe prêtant au peu de délicateſſe de la multitude, dans ces Piéces, dont les caractéres chargés plaiſent toujours au plus grand nombre, & où les gens de goût, ſans en approuver le genre, remarquoient des traits que l'uſage a conſacrés, & a fait paſſer en proverbes. D'ailleurs, une critique trop ſévére ne s'accordoit guéres avec l'intérêt d'une troupe que la gloire ſeule ne conduiſoit pas, & qui ne jugeoit du mérite d'une Comédie, que par

le nombre des repréſentations, & par l'affluence des Spectateurs. Ce ſont apparemment ces eſpéces de farces, qu'il liſoit à ſa ſervante, pour juger, par l'impreſſion qu'elle en recevoit, de l'effet que la repréſentation produiroit ſur le Théatre. Il eſt peu vrayſemblable qu'il l'ait conſultée ſur *le Miſantrope* ou ſur *les Femmes ſçavantes.*

Ces deux Piéces, dont le genre même étoit inconnu à l'Antiquité, ſont celles que le public a reçûes avec le moins d'empreſſement, & cependant celles dont il attendoit l'immortalité, & qui, ainſi que l'*Ecole des Femmes* & *Tartuffe*, la lui aſſûrent. L'art caché ſous des graces ſimples & naïves, n'y employe que des expreſſions claires & élégantes, des penſées juſtes & peu recherchées, une plaiſanterie noble & ingénieuſe pour peindre & pour développer les replis les plus ſecrets du cœur humain. C'eſt enfin par elles, que Moliere a rendu en France la Scéne comique ſupérieure à celle des Grecs & des Romains.

La nature, qui lui avoit été ſi favorable du côté des talens de l'eſprit, lui avoit refuſé ces dons extérieurs, ſi néceſſaires au Théatre, ſur tout pour les rôles tragiques. Une voix ſourde, des infléxions dures, une volubilité de Langue qui précipitoit trop ſa déclamation, le rendoient, de ce côté, fort inférieur aux Acteurs

teurs de l'Hôtel de Bourgogne. Il ſe fit juſtice, & ſe renferma dans un genre où ces défauts étoient plus ſupportables. Il eut même des difficultés à ſurmonter pour y réuſſir; & ne ſe corrigea de cette volubilité, ſi contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels, qui lui causerent un hoquet qu'il a conſervé jusqu'à la mort, & dont il ſçavoit tirer parti en certaines occaſions. Pour varier ſes infléxions, il mit le premier en uſage certains tons inuſités, qui le firent d'abord accuſer d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non ſeulement il plaiſoit dans les rôles de Maſcarille, de Sganarelle, d'Hali, &c; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'eſt alors que, par la vérité des ſentimens, par l'intelligence des expreſſions, & par toutes les fineſſes de l'art, il ſéduiſoit les Spectateurs, au point qu'ils ne diſtinguoient plus le perſonnage repréſenté, d'avec le Comédien qui le repréſentoit; auſſi ſe chargeoit-il toujours des rôles les plus longs & les plus difficiles. Il s'étoit encore réſervé l'emploi d'Orateur (*t*) de ſa troupe.

Le

(*t*) Chaque Troupe avoit, dans ce tems-là, un Acteur, qui ſeul faiſoit l'annonce des Pièces, & qui haranguoit le Public dans l'occaſion. Moliere, quelques années avant ſa mort, avoit cédé cet emploi au Comédien *la Grange*.

Le ſoin avec lequel il avoit travaillé à corriger & à perfectionner ſon jeu, s'étendoit juſques ſur ſes camarades. *L'Impromptu de Verſailles*, dont le ſujet eſt la répétition d'une Comédie qui devoit ſe jouër devant le Roi, eſt l'image de ce que Moliere faiſoit probablement dans les répétitions ordinaires des Piéces qu'il donnoit au Public. Rien de ce qui pouvoit rendre l'imitation plus vraye & plus ſenſible, n'échappoit à ſon attention. Il obligea ſa femme, qui étoit extrêmement parée, à changer d'habit, parce que la parure ne convenoit pas au rôle d'Elmire convaleſcente, qu'elle devoit repréſenter dans *Tartuffe*. Mais il ne ſe bornoit pas ſeulement à former ſes Acteurs; il entroit dans toutes leurs affaires, ſoit générales, ſoit particuliéres; il étoit leur maître & leur camarade, leur ami & leur (*u*) protecteur; auſſi attentif à compoſer pour eux (*x*) des rôles qui fiſſent valoir leurs ta-

(*u*) Non ſeulement, en 1665, il obtint pour ſa troupe le titre de *troupe du Roi*, avec ſept mille livres de penſion; mais, ſur les inſtances réitérées de ſes camarades, il demanda, & obtint un ordre du Roi, pour qu'aucunes perſonnes de ſa maiſon n'entraſſent à la Comédie ſans payer. *Voyez* Grimareſt, page 131.

(*x*) Il avoit *du Croiſy* en vûë, lorſqu'il compoſa le rôle de Tartuffe; comme, dans la ſuite, profitant de la taille & des graces de *Baron* encore jeune, il lui deſtina le rôle de l'Amour dans *Pſiché*.

talens, que ſoigneux d'attirer dans ſa troupe des ſujets qui pûſſent la rendre plus célébre. On ſçait que le bruit des heureuſes diſpoſitions du jeune Baron, alors âgé d'environ onze ans, avoit déterminé Moliere à demander au Roi un ordre pour faire paſſer cet enfant, de la troupe de la Raiſin (y), dans la ſienne. Baron, élevé & inſtruit par Moliere, qui lui tint lieu de pere (z), eſt devenu le Roſcius de ſon ſiécle. La Beauval quitta la Province pour venir briller ſur le Théatre du Palais Royal.

Moliere, qui s'égayoit, ſur le Théatre, aux dépens des foibleſſes humaines, ne put ſe garantir de ſa propre foibleſſe. Séduit par un panchant qu'il n'eut ni la ſageſſe de prévenir, ni la force de vaincre,

(y) La Raiſin, veuve d'un Organiſte de Troyes, avoit formé une troupe de jeunes enfans, ſous le nom de *troupe Dauphine;* elle pria Moliere, en 1664, de lui prêter ſon Théatre pour trois repréſentations: Moliere, informé du ſuccès qu'avoit eu le jeune Baron les deux premiers jours, réſolut, quoique malade, de ſe faire porter au Palais Royal à la troiſiéme repréſentation, & obtint le lendemain un ordre du Roi, pour faire entrer Baron dans ſa troupe. *Voyez* Grimareſt, page 95 & 101.

(z) Baron étoit fils d'un Comédien & d'une Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne. Son pere étoit mort au mois d'Octobre 1655; & ſa mere, au mois de Septembre 1662. *Voyez* Muſe Hiſtorique de Loret, Lettre 40, de l'année 1655, & Lettre 35, de l'année 1662.

cre, il envifagea la fociété d'une femme aimable, comme un délaffement néceffaire à fes travaux; ce ne fut pour lui qu'une fource de chagrins. Les perfonnes qui attirent les yeux du public, font plus expofées que les autres à fa malignité & à fes plaifanteries. Le mariage qu'il contracta avec la fille de la Comédienne Béjart, lui fit d'abord éprouver ce que la calomnie (*a*) a de plus noir. Le peu de rapport entre l'humeur d'un Philofophe amoureux, & les caprices d'une femme légére & coquette, répandit, dans la fuite, fur fes jours bien des nuages, dont on abufa pour jetter fur lui le ridicule qu'il avoit fi fouvent joué dans les autres. Il perdit enfin fon repos, & la douceur de fa vie; mais fans perdre aucun des agrémens de fon efprit.

Plus heureux dans le commerce de fes amis, il les raffembloit à Auteuil, dès que fes occupations lui permettoient de quitter Paris, ou ne l'appelloient pas à la Cour. Eftimé des hommes les plus illuftres de fon fiécle, il n'étoit pas moins chéri & careffé des grands. Le Maréchal Duc

(*a*) On difoit que Moliere, qui avoit été amoureux de la Béjart, avoit époufé fa propre fille, mais elle étoit née en Languedoc avant qu'il eût fait connoiffance avec la mere; d'ailleurs, Grimareft affûre qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé Modéne. *Voyez page* 21.

Duc de Vivonne vivoit avec lui dans cette familiarité, qui égale le mérite à la naissance. Le grand Condé éxigeoit de Moliere de fréquentes visites, & avouoit que sa conversation lui apprenoit toujours quelque chose de nouveau.

Des distinctions si flateuses n'avoient gâté ni son esprit ni son cœur. Baron lui annonça un jour à Auteuil un homme, que l'extrême misére empêchoit de paroître; *il se nomme Mondorge* (b), ajouta-t-il. *Je le connois*, dit Moliere, *il a été mon camarade en Languedoc, c'est un honnête homme; que jugez-vous qu'il faille lui donner? Quatre pistoles*, dit Baron, après avoir hésité quelque tems. *Hé bien*, reprit Moliere, *Je vais les lui donner pour moi, donnez-lui ces vingt autres que voilà.* Mondorge parut, Moliere l'embrassa, le consola, & joignit au présent qu'il lui faisoit, un magnifique habit de Théatre, pour jouër dans les rôles tragiques. C'est par des exemples pareils, plus sensibles que de simples discours, qu'il s'appliquoit à former les mœurs de celui qu'il regardoit comme son fils.

On n'a point inséré dans ces Mémoires les traditions populaires, toujours incertaines & souvent fausses, ni les faits étrangers ou peu intéressans, que l'Auteur de la vie de Moliere a rassemblés. Celui dont

(b) Son nom de famille étoit Mignot.

dont Charpentier, fameux Compositeur de musique a été témoin, & qu'il a raconté à des personnes dignes de foi, est peu connu, & mérite d'être rapporté. Moliere revenoit d'Auteuil avec ce Musicien. Il donna l'aumône à un pauvre, qui, un instant après, fit arrêter le carrosse, & lui dit, *Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une piéce d'or. Où la vertu va-t-elle se nicher!* s'écria Moliere, après un moment de réfléxion, *tien, mon ami, en voilà une autre.*

On ne peut mieux finir ces Mémoires, que par ces vers de Despréaux (*c*).

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priére,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits, à nos yeux, rebutés.
L'ignorance & l'erreur, à ses naissantes piéces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son Chef-d'œuvre nouveau;
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scéne plus exacte,
Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais si-tôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
En vain, d'un coup si rude, espéra revenir,
Et, sur ses brodequins, ne put plus se tenir.

(*c*) Epître VII, à Monsieur Racine.

F I N.

L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMEDIE.

ACTEURS.

PANDOLFE, pere de Lélie.
ANSELME, pere d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieilland.
CE'LIE, esclave de Trufaldin.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
LE'LIE, fils de Pandolfe.
LE'ANDRE, fils de famille.
ANDRE'S, crû Egyptien.
MASCARILLE, valet de Lélie.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURIER.
DEUX TROUPES de masques.

La Scène est à Messine dans une place publique.



L'ETOURDI.

J. Punt delin. et fecit, 1738.

L'ETOURDI, OU LES CONTRE-TEMS, *COMÆDIE.*

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIE.

HE bien, Léandre, hé bien, il faudra contester,
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos ſoins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de ſon rival portera plus d'obſtacle
Préparez vos efforts, & vous défendez bien,
Sûr que de mon côté, je n'épargnerai rien.

****

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! Maſcarille

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Voici bien des affaires,
J'ai dans ma paſſion toutes choſes contraires;

Léandre aime Célie, & par un trait fatal,
Malgré mon changement, eſt encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie!

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé! oui, tant pis, c'eſt là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me déſeſpérer,
Puiſque j'ai ton ſecours, je dois me raſſûrer.
Je ſçai que ton eſprit en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile,
Qu'on te peut appeller le Roi des ſerviteurs,
Et qu'en toute la terre.....

MASCARILLE.

Hé! tréve de douceurs.
Quand nous faiſons beſoin, nous autres miſérables,
Nous ſommes les chéris & les incomparables;
Et dans un autre tems, dès le moindre courroux,
Nous ſommes les coquins qu'il faut rouër de coups.

LELIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective;
Mais enfin, diſcourons de l'aimable captive,
Dis ſi les plus cruels & plus durs ſentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits ſi charmans:
Pour moi, dans ſes diſcours, comme dans ſon viſage,
Je voi pour ſa naiſſance un noble témoignage,
Et je croi que le Ciel dedans un rang ſi bas,
Cache ſon origine, & ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romaneſque avecque vos chiméres.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'eſt

C'eſt Monſieur votre pere, au moins à ce qu'il dit ;
Vous ſçavez que ſa bile aſſez ſouvent s'aigrit,
Qu'il peſte contre vous d'une belle maniére,
Quand vos déportemens lui bleſſent la viſiére ;
Il eſt avec Anſelme en parole pour vous
Que de ſon Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'eſt dans le ſeul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire ſage ;
Et s'il vient à ſçavoir que, rebutant ſon choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puiſſance
Vous ſouſtrait au devoir de votre obéïſſance,
Dieu ſçait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux ſermons on vous régalera.

LELIE.

Ah! tréve, je vous prie, à votre rhétorique.

MASCARILLE.

Mais vous, tréve plûtôt à votre politique,
Elle n'eſt pas fort bonne, & vous devriez tâcher....

LELIE.

Sçais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de triſtes ſalaires,
Qu'un valet conſeiller y fait mal ſes affaires ?

[*à part.*] MASCARILLE.

Il ſe met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire, & vous ſonder l'eſprit.
D'un cenſeur de plaiſirs ai-je fort l'encolure,
Et Maſcarille eſt-il ennemi de nature ?
Vous ſçavez le contraire, & qu'il eſt très-certain,
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des ſermons d'un vieux barbon de pere ;
Pouſſez votre bidet, vous dis-je, & laiſſez faire.
Ma foi, j'en ſuis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et vertueux par force, eſpérent par envie
Oter aux jeunes gens les plaiſirs de la vie.

Vous ſçavez mon talent, je m'offre à vous ſervir.

LELIE.

Ah ! c'eſt par ces diſcours que tu peux me ravir.
Au reſte, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vû des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre à l'inſtant vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il ſe va préparer:
C'eſt pourquoi dépêchons, & cherche dans ta tête
Les moyens les plus promts d'en faire ma conquête.
Trouve ruſes, détours, fourbes, inventions,
Pour fruſtrer mon rival de ſes prétentions.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi quelque tems rêver à cette affaire.

[*à part.*]

Que pourrois-je inventer pour ce coup néceſſaire ?

LELIE.

Hé bien, le ſtratagême ?

MASCARILLE.

Ah ! comme vous courez !
Ma cervelle toujours marche à pas meſurés.
J'ai trouvé votre fait: il faut.... Non, je m'abuſe.
Mais ſi vous alliez....

LELIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'eſt une foible ruſe.
J'en ſongeois une....

LELIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas....

LELIE.

Quoi ?

MAS-

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anſelme.

LELIE.

Et que lui puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il eſt vrai ; c'eſt tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne ſçai.

LELIE.

C'en eſt trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monſieur, ſi vous aviez en main force piſtoles,
Nous n'aurions pas beſoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions par un promt achat de cette eſclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne & vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin qui la garde, eſt en quelque ſouci,
Et trouvant ſon argent qu'ils lui font trop attendre,
Je ſçai bien qu'il ſeroit très-ravi de la vendre :
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il ſe feroit feſſer pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent eſt le Dieu que ſur-tout il révere,
Mais le mal, c'eſt....

LELIE.

Quoi, c'eſt ?

MASCARILLE.

Que Monſieur votre pere
Eſt un autre vilain, qui ne vous laiſſe pas,

Com-

Comme vous voudriez, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort, qui pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse:
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour sçavoir là-dessus quel est son sentiment;
Sa fenêtre est ici.

LELIE.

Mais Trufaldin pour elle,
Fait de jour & de nuit exacte sentinelle;
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur! la voilà qui sort tout-à-propos.

****

SCENE III.

CELIE, LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma vûë
Les célestes attraits dont vous êtes pourvûë!
Et, quelque mal cuisant que m'ayent causé vos yeux,
Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux!

CELIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne;
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assûrer que c'est sans mon congé.

LELIE.

Ah! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure,
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,
Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut;
Ce

Ce ſtile maintenant n'eſt pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du tems, & ſçachons vîte d'elle
Ce que...

TRUFALDIN *dans ſa maiſon.*

Célie !

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien ?

LELIE.

O rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler ?

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je ſçaurai lui parler.

****

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, LELIE retiré dans un coin. MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

QUe faites-vous dehors ? & quel ſoin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à perſonne.

CELIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun ſoupçon.

MASCARILLE.

Eſt-ce là le Seigneur Trufaldin ?

CELIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monſieur, je ſuis tout vôtre, & ma joye eſt extrême
De pouvoir ſaluer en toute humilité
Un homme dont le nom eſt par tout ſi vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble ſerviteur.

MAS-

MASCARILLE.

J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vûë ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour ſçavoir l'avenir,
Je voulois ſur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi ? te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CELIE.

Non, tout ce que je ſçai n'eſt que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'eſt. Le maître que je ſers
Languit pour un objet qui le tient dans ſes fers ;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;
Mais un dragon veillant ſur ce rare tréſor,
N'a pû, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor ;
Et, ce qui plus le gêne & le rend miſérable ;
Il vient de découvrir un rival redoutable ;
Si bien que, pour ſçavoir ſi ſes ſoins amoureux
Ont ſujet d'eſpérer quelque ſuccès heureux,
Je viens vous conſulter, ſûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le ſecret qui nous touche

CELIE.

Sous quel aſtre ton maître a-t-il reçû le jour ?

MASCARILLE.

Sous un aſtre à jamais ne changer ſon amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui ſon cœur ſoupire,
La ſcience que j'ai m'en peut aſſez inſtruire.
Cette fille a du cœur, & dans l'adverſité
Elle ſçait conſerver une noble fierté ;
Elle n'eſt pas d'humeur à trop faire connoître
Les ſecrets ſentimens qu'en ſon cœur on fait naître :

Mais

Mais je les sçai comme elle, & d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

CELIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain;
Il a lieu d'espérer, & le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, & voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CELIE.

C'est-là tout le malheur.

MASCARILLE *à part regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire.

CELIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LELIE *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter,
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidelle,
Vous offrir mon service, & vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté;
Pourvû qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE *à part.*

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Ho! ho! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé;
Ne le sçavez-vous pas?

TRU-

TRUFALDIN.

Je ſçai ce que je ſçai.
J'ai crainte ici-deſſous de quelque manigance.
[*à Célie.*]
Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouër vos flûtes mieux d'accord.

****

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Eſt bien fait. Je voudrois qu'encor ſans flaterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon ſe montrer, & comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di ?

LELIE.

Je penſois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi ! cette action ne doit point me ſurprendre.
Vous êtes ſi fertile en pareils contre-tems,
Que vos écarts d'eſprit n'étonnent plus les gens.

LELIE.

Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal eſt-il ſi grand, qu'il ſoit irréparable ?
Enfin, ſi tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les deſſeins ;
Qu'il ne puiſſe acheter avant moi cette belle.
De peur que ma préſence encor ſoit criminelle,
Je te laiſſe.

MASCARILLE *ſeul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit

Seroit dans notre affaire un sûr & fort agent:
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

****

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

PAr mon chef, c'est un siécle étrange que le nôtre,
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on employe,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement:
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lorsque les douleurs commencent à nous prendre.
Baste! ce n'est pas peu que deux mille francs dûs,
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu! la belle proye
A tirer en volant! Chut, il faut que je voye
Si je pourrois un peu de près le caresser.
Je sçai bien les discours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anselme....

ANSELME.

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flâme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'eſt grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure;
Anſelme mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand eſt-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME.

Mais pourquoi juſqu'ici me les avoir celées?
Les filles, par ma foi, ſont bien diſſimulées!
Maſcarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
J'ai de la mine encore aſſez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui vraiment, ce viſage eſt encor fort mettable,
S'il n'eſt pas des plus beaux, il eſt des-agréable.

ANSELME.

Si bien donc....

MASCARILLE *veut prendre la bourſe.*

Si bien donc qu'elle eſt ſotte de vous,
Ne vous regarde plus....

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoiqu'il tienne,
Pren-

Prendre la bourſe.

ANSELME.

La ?

MASCARILLE *prend la bourſe & la laiſſe tomber.*

La bouche avec la ſienne.

ANSELME.

Ah ! je t'entends. Vien-ça, lorſque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduiſe.

ANSELME *revenant.*

Ah ! vraiment je faiſois une étrange ſottiſe,
Et tu pouvois pour toi m'accuſer de froideur.
Je t'engage à ſervir mon amoureuſe ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre préſent récompenſer ton zéle !
Tien, tu te ſouviendras....

MASCARILLE.

Ah ! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laiſſe-moi....

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis ſans intérêt.

ANSELME.

Je le ſçai ; mais pourtant....

MASCARILLE.

Non, Anſelme, vous dis-je.
Je ſuis homme d'honneur, cela me deſoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Maſcarille.

MASCARILLE *à part.*

O long diſcours !

ANSELME *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux,
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laiſſez votre argent.
Sans vous mettre en ſouci, je ferai le préſent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, ſi cela l'accommode.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi; mais ſur-tout fai ſi bien,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir ſien.

SCENE VII.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE, *ramaſſant la bourſe.*

A qui la bourſe ?

ANSELME.

Ah Dieux ! elle m'étoit tombée,
Et j'aurois après crû qu'on me l'eût dérobée.
Je vous ſuis bien tenu de ce ſoin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent;
Je vais m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

****

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Eſt être officieux, & très-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma foi, ſans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare & d'un bonheur extrême.
Nous avancerons fort, continuez de même.

LELIE.

Qu'eſt-ce donc? qu'ai-je fait?

MASCARILLE.

Le ſot en bon françois,
Puiſque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.
Il ſçait bien l'impuiſſance où ſon pere le laiſſe,
Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous preſſe;
Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout ſeul la honte & le danger....

LELIE.

Quoi? c'étoit...

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre ſoin nous prive.

LELIE.

S'il eſt ainſi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien rafiné.

LELIE.

Tu me devois par ſigne avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laiſſez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos.
Un autre après cela quitteroit tout peut-être;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout préſentement je veux voir les effets;
A la charge que ſi....

LELIE.

Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc; votre vûë excite ma colére.

LELIE.

Mais ſur-tout hâte-toi, de peur qu'en ce deſ-
ſein....

MASCARILLE.

Allez, encore un coup, j'y vais mettre la main.

[*Lélie ſort.*]

Menons bien ce projet; la fourbe ſera fine,
S'il faut qu'elle ſuccéde ainſi que j'imagine.
Allons voir.... Bon, voici mon homme juſ-
tement.

****

SCENE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

MAſcarille.

MASCARILLE.

Monſieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je ſuis mal ſatisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître?
Vous n'étes pas le ſeul qui ſe plaigne de l'être,
Sa mauvaiſe conduite inſupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant aſſez d'intelligence
Enſemble.

MASCARILLE.

Moi? Monſieur, perdez cette croyance.
Toujours de ſon devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit ſans ceſſe avoir maille à partir;
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte où je le voi rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenſer le reſpect paternel.

PANDOLFE.

Querelle?

MASCARILLE.

Oui querelle, & bien avant pouſſée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien; car j'avois la penſée
Qu'à tout ce qu'il faiſoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? voyez ce que c'eſt que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence eſt toujours opprimée.
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je ſuis auprès de lui gagé pour ſerviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur:
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis, pour le faire être ſage.
Monſieur, au nom de Dieu, lui fais-je aſſez ſouvent,

Ceſſez de vous laiſſer conduire au premier vent;
Réglez-vous ; regardez l'honnête homme de pere
Que vous avez du Ciel ; comme on le conſidére ;
Ceſſez de lui vouloir donner la mort au cœur ,
Et comme lui, vivez en perſonne d'honneur.

PANDOLFE.

C'eſt parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre ? des chanſons , dont il me vient confondre.
Ce n'eſt pas qu'en effet, dans le fond de ſon cœur,
Il ne tienne de vous des ſemences d'honneur;
Mais ſa raiſon n'eſt pas maintenant ſa maîtreſſe.
Si je pouvois parler avecque hardieſſe,
Vous le verriez dans peu ſoumis ſans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'eſt un ſecret, qui m'importeroit fort,
S'il étoit découvert : mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute aſſûrance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux ſont trahis
Par l'amour qu'une eſclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez ſi je ſuis le ſecret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je ſuis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant

A ſon devoir, ſans bruit, déſirez-vous le rendre ?
Il faut.... J'ai toujours peur qu'on nous vienne ſurprendre ;
Ce ſeroit fait de moi, s'il ſçavoit ce diſcours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute choſe cours,
Acheter ſourdement l'eſclave idolâtrée,
Et la faire paſſer en une autre contrée.
Anſelme a grand accès auprès de Trufaldin,
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin;
Après, ſi vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, & puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, ſi l'on veut qu'à l'hymen il ſe range,
A cet amour naiſſant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il ſeroit réſolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet pouvant réveiller ſon caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'eſt très-bien raiſonner; ce conſeil me plaît fort.
Je vois Anſelme; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promtement cette eſclave funeſte,
Et la mettre en tes mains pour achever le reſte.

MASCARILLE *ſeul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie & les fourbes auſſi.

****

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

OUi, traître, c'eſt ainſi que tu me rends ſervice ?
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;

R. Ad. 76.

A moins que de cela, l'euſſai-je ſoupçonné ?
Tu payes d'impoſture, & tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre
Q'on te verroit ſervir mes ardeurs pour Léandre,
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adreſſe & tes ſoins ſçauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere;
Et cependant ici tu fais tout le contraire;
Mais tu t'abuſeras; je ſçais un ſûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pouſſes ſi bien,
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah! que vous êtes promte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
Et, ſans conſidérer s'il a raiſon ou non,
Votre eſprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, & je devrois, ſans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puiſqu'ainſi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illuſion penſes-tu m'éblouïr?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE.

Non: mais il faut ſçavoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre ſervice;
Que ce conſeil adroit, qui ſemble être ſans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard;
Que mon ſoin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à deſſein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et faire, que l'effet de cette invention,
Dans le dernier excès portant ſa paſſion,
Anſelme rebuté de ſon prétendu gendre,
Puiſſe tourner ſon choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi! tout ce grand projet, qui m'a miſe en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Maſcarille?

MAS-

MASCARILLE.

Oüi, pour vous.
Mais puiſqu'on reconnoît ſi mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la ſorte eſſuyer vos caprices,
Et que, pour récompenſe, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'impoſteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commiſe,
Et dès ce même pas, rompre mon entrepriſe.

HIPPOLYTE *l'arrêtant.*

Hé! ne me traite pas ſi rigoureuſement,
Et pardonne aux tranſports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laiſſez-moi faire; il eſt en ma puiſſance
De détourner le coup qui ſi fort vous offenſe.
Vous ne vous plaindrez point de mes ſoins déſormais;
Oui, vous aurez mon maître, & je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé! mon pauvre garçon, que ta colére ceſſe.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confeſſe.

[*Tirant ſa bourſe.*]

Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te réſoudre à me quitter ainſi?

MASCARILLE.

Non, je ne le ſçaurois, quelque effort que je faſſe:
Mais votre promtitude eſt de mauvaiſe grace.
Apprenez qu'il n'eſt rien qui bleſſe un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il eſt vrai, je t'ai dit de trop groſſes injures:

Mais que ces deux louïs guériſſent tes bleſſures.

MASCARILLE.

Hé! tout cela n'eſt rien; je ſuis tendre à ces coups;
Mais déja je commence à perdre mon courroux:
Il faut de ſes amis endurer quelque choſe.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propoſe,
Et crois-tu que l'effet de tes deſſeins hardis,
Produiſe à mon amour le ſuccès que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'eſprit ſur des épines.
J'ai des reſſorts tout prêts pour diverſes machines,
Et, quand ce ſtratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Croi qu'Hippolyte au moins ne ſera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'eſpérance du gain n'eſt pas ce qui me flate.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait ſigne, & veut parler à toi:
Je te quitte: mais ſonge à bien agir pour moi.

****

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Que diable fais-tu là? Tu me promets merveille:
Mais ta lenteur d'agir eſt pour moi ſans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a pouſſé,
Déja tout mon bonheur eût été renverſé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joye,

D'un regret éternel je devenois la proye;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, & j'en étois frustré;
Il l'emmenoit chez lui : mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, & tant fait, que par
crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenuë.

MASCARILLE.

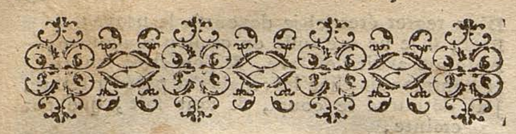
Et trois :
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable!
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable;
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer:
Et puis pour votre amour je m'employrois
encore?
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que Monsieur Sathan vous vint tordre le cou.

LELIE.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A Vos désirs enfin il a fallu se rendre,
Malgré tous mes sermens, je n'ai pû m'en défendre;
Et, pour vos intérêts que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile, & si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
Toutefois, n'allez pas sur cette sûreté
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévûë: & rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons;
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu vous dis, mes soins, pour l'espoir qui vous flate.

LELIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien:
Tu verras seulement....

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.
J'ai commencé pour vous un hardi stratagême.
Votre pere fait voir une paresse extrême
A rendre par sa mort tous vos désirs contens;
Je viens de le tuër (de parole, j'entends;)
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie,

Le bon-homme ſurpris, a quitté cette vie:
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers ſa grange il a porté ſes pas;
On eſt venu lui dire, & par mon artifice,
Que les ouvriers qui ſont après ſon édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hazard rencontre d'un tréſor;
Il a volé d'abord, & comme à la campagne
Tout ſon monde à préſent, hors nous deux l'accompagne,
Dans l'eſprit d'un chacun je le tuë aujourd'hui,
Et produis un fantôme enſéveli pour lui:
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage.
Jouëz bien votre rôle, & pour mon perſonnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites abſolument que je ne ſuis qu'un ſot.

****

SCENE II.

LELIE *ſeul.*

SOn eſprit, il eſt vrai, trouve une étrange voye
Pour adreſſer mes vœux au comble de leur joye;
Mais quand d'un bel objet on eſt bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour eſt au crime une aſſez belle excuſe,
Il en peut bien ſervir à la petite ruſe
Que ſa flâme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juſte Ciel! qu'ils ſont promts! Je les vois en parole.
Allons nous préparer à jouër notre rôle.

****

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

LA nouvelle a ſujet de vous ſurprendre fort.

ANSELME.

Etre mort de la ſorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort:
Je lui ſçai mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas ſeulement le tems d'être malade!

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut ſi hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie?

MASCARILLE.

Il ſe bat, & ne peut rien ſouffrir;
Il s'eſt fait en maints lieux contuſion & boſſe,
Et veut accompagner ſon papa dans la foſſe:
Enfin, pour achever, l'excès de ſon tranſport
M'a fait en grande hâte enſévelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât ſemondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre juſqu'au ſoir;
Outre, qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt enſévelit, bien ſouvent aſſaſſine,
Et tel eſt crû défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépaſſé comme il faut.
Au reſte, pour venir au diſcours de tantôt,
Lélie, & l'action lui ſera ſalutaire,
D'un bel enterrement veut régaler ſon pere,
Et conſoler un peu ce défunt de ſon ſort,
Par le plaiſir de voir faire honneur à ſa mort;
Il hérite beaucoup; mais comme en ſes affaires,
Il ſe trouve aſſez neuf, & ne voit encor guéres;
Que ſon bien la plûpart n'eſt point en ces quartiers,
Ou, que ce qu'il y tient conſiſte en des papiers,
Il voudroit vous prier, enſuite de l'inſtance,

D'ex-

D'excuſer de tantôt ſon trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir....

ANSELME.

Tù me l'as déjà dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *ſeul.*

Juſques-ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reſte réponde,
Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduiſons le vaiſſeau de la main & de l'œil.

SCENE IV.

ANSELME, LELIE, MASCARILLE.

ANSELME.

SOrtons; je ne ſçaurois qu'avec douleur très-forte,
Le voir empaqueté de cette étrange ſorte.
Las! en ſi peu de tems! il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems par fois on fait bien du chemin.

LELIE *pleurant.*

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de diſpenſe de Rome.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire garre, elle abbat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais deſſeins.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos priéres,
N'en perdroit pas un coup de ses dents meurtriéres;
Tout le monde y passe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévére,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modére.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste; sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obséques d'un pere.

LELIE.

Ah! Ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sçai que vous verrez aux papiers du bonhomme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme:
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, & le ferai paroître.

LELIE *s'en allant.*

Ah!

MAS-

MASCARILLE.

Le grand déplaiſir que ſent Monſieur mon maître !

ANSELME.

Maſcarille, je croi qu'il ſeroit à propos
Qu'il me fît de ſa main un reçû de deux mots.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Des événemens l'incertitude eſt grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faiſons-lui ſigner le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las ! en l'état qu'il eſt comment vous contenter ?
Donnez-lui le loiſir de ſe déſattriſter ;
Et, quand ſes déplaiſirs prendront quelque allégeance,
J'aurai ſoin d'en tirer d'abord votre aſſûrance.
Adieu, je ſens mon cœur qui ſe gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon ſaoul pleurer avecque lui.
Hi !

ANSELME *ſeul.*

Le monde eſt rempli de beaucoup de traverſes ;
Chaque homme tous les jours en reſſent de diverſes ;
Et jamais ici-bas....

****

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah ! bons Dieux, je frémi,
Pandolfe qui revient ! Fût-il bien endormi !

Com-

Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous améne.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, & véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre ame est en peine & cherche des priéres,
Las! je vous en promets, & ne m'effrayez guéres.
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous, que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie,
Et que le Ciel par sa bonté,
Comble de joye & de santé
Votre défunte Seigneurie.

PANDOLFE *riant*.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépassé vous étes bien gaillard!

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME.

Hélas! vous étes mort, & je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi? j'aurois trépassé sans m'en appercevoir?

ANSELME.

Si-tôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous? étes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

AN-

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le vôtre;
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage:
Mais avec cette mort un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a desabusé,
Fomentent dans mon ame un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, & fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joüé piéce, & fait supercherie?
Ah! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie!
Touchons un peu pour voir: en effet c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui!
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte;
On en feroit jouër quelque farce à ma honte:
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous? ah! voilà l'enclouûre,
C'est là le nœud secret de toute l'avanture;
A votre dam. Pour moi, sans me mettre en souci,
Je vais faire informer de cetre affaire-ci
Contre ce Mascarille; & si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME *seul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde & sens & bien?
Il me siéd bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si promt à faire une sottise;
D'examiner si peu sur un premier rapport.,..
Mais je voi...

****

SCENE VI.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

MAintenant avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LELIE.

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chérement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas, vous dire avec franchise,
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise;
Que parmi ces louïs, quoiqu'ils paroissent beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon:
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

LELIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre:
Mais je n'en ai point vû de faux, comme je croi.

AN-

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi,
Eſt-ce tout?

LELIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous racroche,
Mon argent bien-aimé, rentrez dedans ma poche:
Et vous, mon brave eſcroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui ſe portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait ſur moi chetif beau-pere?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle maniére,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort diſcret:
Allez, allez mourir de honte & de regret.

LELIE *ſeul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle ſurpriſe extrême!
D'où peut-il avoir ſçû ſi-tôt le ſtratagême?

****

SCENE VII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi? vous étiez ſorti? Je vous cherchois par tout.
Hé bien? en ſommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en ſix coups au fourbe le plus brave.
Çà donnez-moi que j'aille acheter notre eſclave;
Votre rival après ſera bien étonné.

LELIE.

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné.
Pourrois-tu de mon ſort deviner l'injuſtice?

MASCARILLE.

Quoi? que ſeroit-ce?

LE-

LELIE.

Anſelme inſtruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être ?

LELIE.

Il eſt trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon ?

LELIE.

Tout de bon ; j'en ſuis inconſolable.
Tu te vas emporter d'un courroux ſans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monſieur ? Quelque ſot, la colére fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, ſoit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achette ou qu'elle reſte là,
Pour moi, je m'en ſoucie autant que de cela.

LELIE.

Ah ! n'aye point pour moi ſi grande indifférence,
Et ſois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avois fait merveille, & qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil ſi vrai-ſemblable,
Que les plus clair-voyans l'auroient crû véritable ?

MASCARILLE.

Vous avez en effet ſujet de vous louër.

LELIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & je veux l'avouër ;
Mais, ſi jamais mon bien te fut conſidérable,
Répare ce malheur, & me ſois ſecourable.

MASCARILLE.

Je vous baiſe les mains ; je n'ai pas le loiſir.

LELIE.

Maſcarille, mon fils.

MAS-

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fai-moi ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuër.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LELIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LELIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monsieur Lélie.

LELIE.

Quoi...?

MASCARILLE.

Tuëz-vous donc vîte : ah ! que de longs devis ?

LELIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, & que je me tuasse.

MASCARILLE.

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace ;
Et, quoique ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si promt à se tuer.

****

SCENE VIII.

TRUFALDIN, LEANDRE, LELIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du Théatre.

LELIE.

Que vois-je ? mon rival & Trufaldin ensemble ?
Il achette Célie ; ah ! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LELIE.

Que dois-je faire ? dis, veuilles me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sçai.

LELIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il ?

LELIE.

Que veux-tu que je faſſe
Pour empêcher ce coup ?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace :
Je jette encore un œil pitoyable ſur vous.
Laiſſez-moi l'obſerver ; par des moyens plus doux
Je vais, comme je croi, ſçavoir ce qu'il projette.

[*Lélie ſort.*]

TRUFALDIN *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'eſt une affaire faite.

[*Trufaldin ſort.*]

MASCARILLE *à part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, & que de ſes deſſeins
Je ſois le confident, pour mieux les rendre vains.

LEANDRE *ſeul.*

Graces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,
J'ai ſçû me l'aſſûrer, & je n'ai plus de crainte.
Quoi que déſormais puiſſe entreprendre un rival,
Il n'eſt plus en pouvoir de me faire du mal.

****

SCENE IX.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maiſon, & entre.*

AHi, ahi, à l'aide, au meurtre, au ſecours, on m'aſſomme !
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traître ! ô bourreau d'homme !

LEANDRE.

D'où procéde cela ? Qu'eſt-ce ? que te fait-on ?

MAS.

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cent coups de bâton.

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LEANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chasse & me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouër le monde,
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules:
Je te le dis encor, je sçaurai m'en venger:
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, & je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enléve, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Ecoute, Mascarille, & quitte ce transport.
Tu m'as plû de tout tems, & je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi plein d'esprit & fidéle,
A mon service un jour pût attacher son zéle:
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice

M'offre

M'offre à me bien venger, en vous rendant
 ſervice,
Et, que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens:
De Célie, en un mot, par mon adreſſe extrê-
 me....

LEANDRE.

Mon amour s'eſt rendu cet office lui-même,
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi, Célie eſt à vous?

LEANDRE.

 Tu la verrois paroître
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maitre;
Mais quoi! mon pere l'eſt, comme il a volonté,
Ainſi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je ſors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague eſt la marque choiſie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je ſonge auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promtement un endroit favorable
Où puiſſe être en ſecret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raiſon
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maiſon;
Là vous pourrez la mettre avec toute aſſûrance,
Et de cette action nul n'aura connoiſſance.

LEANDRE.

Oui? ma foi, tu me fais un plaiſir ſouhaité.
Tien donc, & va pour moi prendre cette beauté;
Dès que par Trufaldin ma bague ſera vûë,
Auſſi-tôt en tes mains elle ſera renduë,
Et dans cette maiſon tu me la conduiras
Quand.... Mais chut, Hippolyte eſt ici ſur nos pas.

SCENE X.

HIPPOLYTE, LEANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre soudain,
Il faudroit la sçavoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au Temple; en marchant, je pourrai vous l'apprendre.

LEANDRE *à Mascarille.*

Va, va-t'en me servir sans davantage attendre

SCENE XI.

MASCARILLE *seul.*

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon!
O! que dans un moment Lélie aura de joye!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voye,
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival.
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en Héros un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Mascarillus fourbum Imperator.

SCENE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Hola!

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connuë
Vous dira le ſujet qui cauſe ma venuë.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'eſclave, arrêtez un peu là.

****

SCENE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

UN COURIER *à Trufaldin.*

SEigneur, obligez-moi de m'enſeigner un homme....

TRUFALDIN.

Et qui?

UN COURIER.

Je croi que c'eſt Trufaldin qu'il ſe nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? vous le voyez ici.

UN COURIER.

Lui rendre ſeulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

Le Ciel dont la bonté prend ſouci de ma vie,
Vient de me faire ouïr par un bruit aſſez doux,
Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie eſt eſclave chez vous.

Si vous ſçûtes jamais ce que c'eſt qu'être pere,
Et vous trouvez ſenſible aux tendreſſes du ſang,
Conſervez-moi chez vous cette fille ſi chére,
Comme ſi de la vôtre elle tenoit le rang.

Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos ſoins récompenſer ſi bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous cauſez le mien.

De Madrid. DOM PEDRO DE GUSMAN
Marquis de MONTALCANE.

[*Il continuë.*]

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi ſoit dûë,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont venduë,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas ſujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute eſpérance.

[*au Courier.*]

Un ſeul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'inſtant cette fille en ſes mains;
Mais ſuffit; j'en aurai tout le ſoin qu'on déſire.

[*Le Courier ſort.*]

[*à Maſcarille.*]

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui ſçaurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer ſon argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites....

TRUFALDIN.

Va, ſans cauſer davantage.

MASCARILLE *ſeul.*

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le ſort a bien donné la baye à mon eſpoir;
Et, bien à la malheure eſt-il venu d'Eſpagne
Ce Courier que la foudre & la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en ſi peu de tems plus triſte événement.

****

SCENE XIV.

LELIE riant, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUel beau transport de joye à présent vous inspire?

LELIE.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Cà rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LELIE.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis promt, & m'emporte par fois:
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne en effet, que personne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sçachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LELIE.

Tantôt l'esprit émû d'une frayeur bien vive
D'avoir vû Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un reméde à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçû, digéré, produit un stratagême,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LELIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience.

J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant ſçû, par un heureux deſtin,
Qu'une eſclave qu'il tient ſous le nom de Célie,
Eſt ſa fille autrefois par des voleurs ravie;
Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des ſoins;
Qu'à ce ſujet il part d'Eſpagne, & doit pour elle
Par de ſi grands préſens reconnoître ſon zéle,
Qu'il n'aura point regret de cauſer ſon bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Ecoute donc; voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remiſe;
Mais, ſçais-tu bien comment? en ſaiſon ſi bien priſe,
Que le porteur m'a dit, que ſans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'eſt trouvé fort ſot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup ſans vous donner au diable?

LELIE.

Oui. D'un tour ſi ſubtil m'aurois-tu crû capable?
Louë au moins mon adreſſe, & la dextérité
Dont je romps d'un rival le deſſein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louër ſelon votre mérite,
Je manque d'éloquence & ma force eſt petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne céde en vigueur à perſonne qui vive,
Ma langue eſt impuiſſante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis ſçavoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte proſe,
Que vous ſerez toujours, quoi que l'on ſe propoſe,
Tout ce que vous avez été durant vos jours:

C'eſt-à-dire un eſprit chauffé tout à rebours,
Une raiſon malade, & toujours en débauche,
Un envers de bon ſens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un bruſque, un étourdi,
Que ſçai-je? un .... cent ſois plus encor que je ne di.
C'eſt faire en abrégé votre panégyrique.

LELIE.

Apprends-moi le ſujet qui contre moi te pique.
Ai-je fait quelque choſe? éclairci-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me ſuivez point.

LELIE.

Je te ſuivrai par-tout, pour ſçavoir ce myſtére.

MASCARILLE.

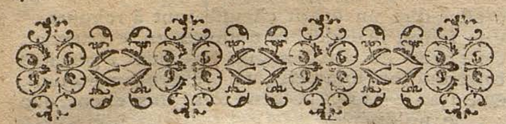
Oui? Sus donc préparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LELIE *ſeul.*

Il m'échape. O malheur qui ne ſe peut forcer!
Au diſcours qu'il m'a fait que ſçaurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre?

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

TAISEZ-VOUS ma bonté, cessez votre entretien,
Vous étes une sotte, & je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avouë.
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénouë,
C'est trop de patience, & je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a sçû divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je céde à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma subtilité:
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante par-tout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vû court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
Et, quoiqu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achéve pour ta gloire, & non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
Et que c'est battre l'eau, de prétendre arrêter
Ce torrent effrené, qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hazard du succès, sacrifions des soins;

Et

Et s'il pourſuit encore à rompre notre chance,
J'y conſens, ôtons-lui toute notre aſſiſtance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, laſſé de ſa pourſuite,
Nous laiſsât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un ſuccès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obſtacle à combattre.
Bon, voyons ſi ſon feu ſe rend opiniâtre.

****

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

MOnſieur, j'ai perdu tems, votre homme ſe dédit.

LEANDRE.

De la choſe lui-même il m'a fait le récit;
Mais c'eſt bien plus; j'ai ſçû que tout ce beau myſtére,
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand Seigneur pour pere,
Qui doit partir d'Eſpagne, & venir en ces lieux,
N'eſt qu'un pur ſtratagême, un trait facétieux,
Une hiſtoire à plaiſir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Eſt ſi bien imprimé de ce conte badin,
Mord ſi bien à l'appas de cette foible ruſe,
Qu'il ne veut point ſouffrir que l'on le deſabuſe.

MASCARILLE.

C'eſt pourquoi déſormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable.
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable,
Et je suis en suspens, si pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par-le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hymenée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LEANDRE.

Je ne sçai : mais enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grace & sa vertu sont de douces amorces,
Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LEANDRE.

Quoi? que murmures-tu?
Acheve, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altére,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille....

LEANDRE.

Poursui.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine,
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout,
A quiconque la sçait prendre par le bon bout;
Elle

Elle fait la ſucrée, & veut paſſer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous ſçavez que je ſuis quelque peu du métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LEANDRE,

Célie....

MASCARILLE.

Oui, ſa pudeur n'eſt que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouït, comme l'on peut ſçavoir,
Aux rayons du Soleil qu'une bourſe fait voir.

LEANDRE.

Las! que dis-tu? croirai-je un diſcours de la ſorte?

MASCARILLE.

Monſieur, les volontés ſont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, ſuivez votre deſſein,
Prenez cette matoiſe, & lui donnez la main:
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zéle,
Et vous épouſerez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle ſurpriſe étrange!

MASCARILLE. *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage, s'il ſe peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuſe épine.

LEANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce diſcours m'aſſaſſine.

MASCARILLE.

Quoi? vous pourriez....

LEANDRE.

Va-t'en juſqu'à la poſte, & voi
Je ne ſçai quel paquet qui doit venir pour moi.
[*Seul après avoir rêvé*].
Qui ne s'y fût trompé? Jamais l'air d'un viſage,
Si ce qu'il dit eſt vrai, n'impoſa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

Du chagrin qui vous tient, quel peut être l'objet?

LEANDRE.

Moi?

LELIE.

Vous-même.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ai pas ſujet.

LELIE.

Je voi bien ce que c'eſt, Célie en eſt la cauſe.

LEANDRE.

Mon eſprit ne court pas après ſi peu de choſe.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands deſſeins:
Mais il faut dire ainſi, lorſqu'ils ſe trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'étois aſſez ſot pour chérir ſes careſſes,
Je me moquerois bien de toutes vos fineſſes.

LELIE.

Quelles fineſſes donc?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous ſçavons tout.

LELIE.

Quoi?

LEANDRE.

Votre procedé de l'un à l'autre bout.

LELIE.

C'eſt de l'Hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LEAN-

LEANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre?
Mais croyez-moi, cessez de craindre pour un bien,
Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée;
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LEANDRE.

Ah! que vous étes bon!
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes,
Il est vrai; sa beauté n'est pas des plus communes;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LELIE.

Léandre, arrêtez-là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle;
Mais sur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
Sçachez que je m'impute à trop de lâcheté,
D'entendre mal parler de ma divinité;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour, qu'un discours qui l'offense.

LEANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LELIE.

Quiconque vous l'a dit, est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,
Je connois bien son cœur.

LEANDRE.

Mais enfin, Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent,
C'est lui qui la condamne.

LELIE.

Oui?

LEANDRE.

Lui-même.

LELIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire?
Gage qu'il se dédit.

LEANDRE.

Et moi, gage que non.

LELIE.

Parbleu, je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soûtenu des faussetés pareilles.

LEANDRE.

Moi, je lui couperois sur le champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

****

SCENE IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! bon, bon, le voilà. Venez-çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Langue de serpent fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu,
Qui puisse faire éclat sous un sort abbattu?

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil, & point de raillerie,
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit,

Fût-

Fût-ce mon propre frere, il me la payeroit;
Et, fur ce que j'adore ofer porter le blâme,
C'eft me faire une playe au plus tendre de l'ame.
Tous ces fignes font vains: quels difcours as-
tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou
je m'en vais.

LELIE.

Tu n'échaperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LELIE.

Parle donc, confeffe.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Laiffez-moi, je vous dis que c'eft un tour d'adreffe.

LELIE.

Dépêche, qu'as-tu dit? vuide entre nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit: ne vous emportez point.

LELIE *mettant l'épée à la main.*

Ah! je vous ferai bien parler d'une autre forte.

LEANDRE *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un efprit moins fenfé?

LELIE.

Laiffez-moi contenter mon courage offenfé.

LEANDRE.

C'eft trop que de vouloir le battre en ma pré-
fence.

LELIE.

Quoi! châtier mes gens n'eft pas en ma puiffance?

LEANDRE.

Comment vos gens?

MAS-

MASCARILLE *à part.*

Encore ? il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien ? c'est mon valet.

LEANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LELIE.

Le trait est admirable ! & comment donc le vôtre?

LEANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LELIE.

Hem, que veux-tu conter ?

MASCARILLE *à part.*

Ah ! le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien quelque signe qu'on
donne.

LELIE.

Vous rêvez bien, Léandre, & me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet ?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis ?

LELIE.

Je ne sçai ce que c'est.

LEANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance ?

LELIE.

Point du tout. Moi l'avoir chassé, roué de coups?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui
de vous.

MASCARILLE *à part.*

Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEAN-

LEANDRE *à Mascarille.*

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne sçait ce qu'il dit, sa mémoire....

LEANDRE.

Non, non.
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne:
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi, qu'il m'ait desabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et, que m'étant commis à ton zéle hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeller un avis au lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très-humble serviteur.

****

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne.
Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne.
Faisons l'*Olibrius*, *l'occiseur d'innocens*.

LELIE.

Il t'avoit accusé de discours médisans
Contre....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
Non, il a l'esprit franc, & point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
Il me la fait manquer avec de faux rapports;
Je veux de son rival allentir les transports,

Mon

Mon brave incontinent vient qui le desabuse;
J'ai beau lui faire signe, & montrer que c'est ruse,
Point d'affaire; il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand & sublime effort d'une imaginative,
Qui ne le céde point à personne qui vive!
C'est une rare piéce, & digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un Roi.

LELIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fai-moi dans tes desseins entrer de quelque chose;
Mais que de leurs ressorts la porte me soit clôse,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.

MASCARILLE.

Ah! voilà tout le mal, c'est cela qui nous pert.
Ma foi, mon cher Patron, je vous le dis encore,
Vous ne serez jamais qu'une pauvre pécore.

LELIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser,
Et pourvû que tes soins en qui je me repose....

MASCARILLE.

Laissons-là ce discours, & parlons d'autre chose.
Je ne m'appaise pas, non, si facilement,
Je suis trop en colére. Il faut premiérement
Me rendre un bon office, & nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux embrasser la conduite.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, di-moi, de mon sang, de mon bras?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée!

Vous

Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus promts à dégaîner,
Qu'à tirer un teſton, s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'eſt que de votre pere
Il faut abſolument appaiſer la colére.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous;
La viſion le choque, & de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui ſont de dures atteintes,
Qui, ſur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triſte réflexion.
Le bon-homme, tout vieux, chérit fort la lumiére,
Et ne veut point de jeu deſſus cette matiére,
Il craint le pronoſtic, & contre moi fâché,
On m'a dit qu'en juſtice il m'avoit recherché.
J'ai peur, ſi le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver ſi bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aye peine auſſi d'en ſortir par après.
Contre moi dès long-tems on a force decrets;
Car enfin la vertu n'eſt jamais ſans envie,
Et dans ce maudit ſiécle eſt toujours pourſuivie.
Allez donc le fléchir.

LELIE.

Oui, nous le fléchirons:
Mais auſſi tu promets....

MASCARILLE.

Ah! mon Dieu, nous verrons.
[*Lélie ſort.*]
Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.

Ces-

Cessons pour quelque tems le cours de nos
intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

****

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

JE te cherchois par tout pour te rendre un
service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être,
Je sçai tous tes desseins, & l'amour de ton maître;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, & je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant sçû qu'en ce tems, assez souvent le soir,
Des femmes du quartier en masque l'alloient
voir.

MASCARILLE.

Oui? Suffit; il n'est pas au comble de sa joye,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proye,
Et contre cet assaut je sçais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré:
Il ne sçait pas les dons dont mon ame est pourvûë.
Adieu, nous boirons pinte à la premiére vûë.

SCE-

****

SCENE VII.

MASCARILLE *seul.*

IL faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et par une surprise adroite, & non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise;
Puisque par son dessein déja presque éventé,
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hazardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons freres;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guéres.
Je sçais où gît le liévre, & me puis sans travail,
Fournir en un moment d'hommes & d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage:
Si j'ai reçû du Ciel des fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés,
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

****

SCENE VIII.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

IL prétend l'enlever avec sa mascarade?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter
A Mascarille alors j'ai couru tout conter,

Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hazard,
J'ai crû que je devois de tout vous faire part.

LELIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce service fidéle.

[*Ergaste sort.*]

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit, qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin! que n'ai-je avec moi pris mon porte respect:
Mais, vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, & mon épée est bonne.
Hola! quelqu'un, un mot.

****

SCENE IX.

TRUFALDIN à sa fenêtre, LELIE.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce? qui me vient voir?

LELIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LELIE.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Dieux!

LELIE.

Et sans doute bien-tôt ils viendront en ces lieux;
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien? qu'avois-je dit? les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCE-

****

SCENE X.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE & sa suite masqués.

TRUFALDIN.

O! Les plaisans robins, qui pensent me surprendre!

LELIE.

Masques, où courez-vous? le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouër un momon.

[*à Mascarille déguisé en femme.*]

Bon Dieu, qu'elle est jolie, & qu'elle a l'air mignon!
Et quoi! vous murmurez? mais sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque, & voir votre visage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchans; retirez-vous d'ici,
Canaille; & vous, Seigneur, bon soir & grand merci.

****

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE *après avoir démasqué Mascarille.*

MAscarille, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre.

LELIE.

Hélas! quelle surprise! & quel sort est le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrettes raisons qui t'avoient travesti?
Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque
Eté, sans y penser, te faire cette frasque!
Il me prendroit envie, en mon juste courroux,
De me battre moi-même, & me donner cent coups.

MAS-

MASCARILLE.

Adieu, ſublime eſprit, rare imaginative.

LELIE.

Las! ſi de ton ſecours ta colére me prive,
A quel ſaint me vouerai-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LELIE.

Ah! ſi ton cœur pour moi n'eſt de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace;
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embraſſe;
Voi-moi....

MASCARILLE.

Tarare; allons, camarades allons:
J'entends venir des gens qui ſont ſur nos talons.

****

SCENE XII.

LEANDRE & ſa ſuite maſqués. TRUFALDIN à ſa fenêtre.

LEANDRE.

SAns bruit; ne faiſons rien que de la bonne ſorte.

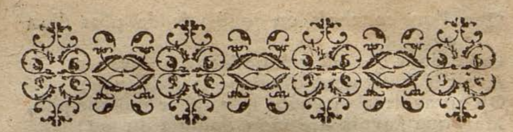
TRUFALDIN.

Quoi! maſques toute nuit aſſiégeront ma porte!
Meſſieurs, ne gagnez point de rhumes à plaiſir,
Tout cerveau qui le fait, eſt certes de loiſir.
Il eſt un peu trop tard pour enlever Célie,
Diſpenſez-l'en ce ſoir, elle vous en ſupplie,
La belle eſt dans le lit, & ne peut vous parler;
J'en ſuis fâché pour vous: mais pour vous régaler
Du ſouci, qui pour elle ici vous inquiéte,
Elle vous fait préſent de cette caſſolette.

LEANDRE.

Fi, cela ſent mauvais, & je ſuis tout gâté.
Nous ſommes découverts, tirons de ce côté.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LELIE déguisé en Arménien, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

LELIE.

Tu ranimes par là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colére on me voit revenir;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LELIE.

Aussi croi, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain....

MASCARILLE.

Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être sçû.

LELIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçû?

MASCARILLE.

D'un zéle simulé j'ai bridé le bon Sire,
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit;

Que l'on couchoit en jouë, & de plus d'un
 endroit,
Celle dont il a vû qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu:
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que pour moi, las du monde & de sa vie infâme,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, & pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paisible-
 ment;
Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie,
Et que même à tel point il m'avoit sçû ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere, & le fruit de mes
 peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât:
C'étoit le vrai moyen d'acquerir sa tendresse.
Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos
 vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a sçû m'ouvrir une voye assez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle.
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en songe il a vû le retour,
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LELIE.

C'est assez; je sçais tout: tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,

Votre

Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LELIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort.
Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure:
Rendez-vous affermi dessus cette avanture.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appelloit alors Zanobio Ruberti;
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,
(De fait il n'est pas homme à troubler un état)
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
Une fille fort jeune, & sa femme laissées,
A quelque tems de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils écolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit;
Mais pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne:
Si bien que, les jugeant morts après ce tems-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a:
Sans que de cet Albert ni de ce fils Horace
Douze ans ayent découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant, vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vûs sains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ai plûtôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'avanture, il est très-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis être à leur famille à point-nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crû perdus.

Pour moi, j'ai vû déja cent contes de la ſorte,
Sans nous alambiquer, ſervons-nous-en ; qu'importe ?
Vous leur aurez ouï leur diſgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi ſe racheter ;
Mais que parti plûtôt pour choſe néceſſaire,
Horace vous chargea de voir ici ſon pere.
Dont il a ſçû le ſort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y ſoient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étenduës.

LELIE.

Ces répétitions ne ſont que ſuperfluës.
Dès l'abord mon eſprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LELIE.

Ecoute, Maſcarille, un ſeul point me chagrine.
S'il alloit de ſon fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! devez-vous pas ſçavoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pû voir ;
Et puis, outre cela, le tems & l'eſclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout ſon viſage ?

LELIE.

Il eſt vrai : mais di-moi, s'il connoît qu'il m'a vû,
Que faire ?

MASCARILLE.

De mémoire étes-vous dépourvû ?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que, votre image
N'avoit dans ſon eſprit pû faire qu'un paſſage,
Pour ne vous avoir vû que durant un moment ;
Et le poil & l'habit déguiſent grandement.

LELIE.

Fort bien : mais à propos cet endroit de Turquie ?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, eſt égal Turquie ou Barbarie.

LELIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pû les voir?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je croi, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LELIE.

Va, va-t-en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins soyez prudent, & vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LELIE.

Laisse-moi gouverner: que ton ame est craintive!

MASCARILLE.

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert....

LELIE.

Ah! c'est me faire honte,
Que de me tant prêcher; suis-je un sot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout; mais bien quelque chose approchant.

****

SCENE II.

LELIE *seul.*

QUand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusques-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flâme,

Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame;
Je sçaurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

****

SCENE III.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juste Ciel, de mon sort adouci!

MASCARILLE.

C'est à vous de rêver, & de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LELIE.

Ce sont soins superflus, & je vous en dispense.

TRUFALDIN *à Mascarille.*

J'ai, je ne sçai pas où, vû quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vû ce fils où mon espoir se fonde?

LELIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, & parlé fort de moi?

LELIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LE-

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si lorsqu'il m'a pû voir il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur, même depuis ce tems,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image,
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon pere....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LELIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? mais cette ville
Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE *à part.*

O cerveau mal habile!
[*à Trufaldin.*]
Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous par habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'est que dans tous les mots ils changent nis en rin,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit pour l'entendre, avoir cette lumiére.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son pere?

MASCARILLE.

[*à part.*] [*à Trufaldin, après s'être escrimé.*]
Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime, autrefois en ce jeu;
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte & mainte salle.

TRUFALDIN *à Mascarille.*

Ce n'eſt pas maintenant ce que je veux ſçavoir.
[*à Lélie.*]
Quel autre nom, dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joye
Eſt celle maintenant que le Ciel vous envoye!

LELIE.

C'eſt là votre vrai nom, & l'autre eſt emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples eſt un ſéjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïſſable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, ſans parler, ſouffrir notre diſcours?

LELIE.

Dans Naples ſon deſtin a commencé ſon cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, & ſous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à ſa diſcrétion vos ſoins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE *à part.*

Nous ſommes perdus, ſi cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien ſçavoir de vous leur avanture,
Sur quel vaiſſeau le ſort qui m'a ſçû travailler....

MASCARILLE.

Je ne ſçai ce que c'eſt, je ne fais que bâiller;
Mais, Seigneur Trufaldin, ſongez-vous que peut-être

Ce

Ce Monſieur l'étranger a beſoin de repaître,
Et qu'il eſt tard auſſi ?

LELIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah ! vous avez plus faim que vous ne penſez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE.

[*à Trufaldin.*]

Monſieur, en Arménie
Les maîtres du logis ſont ſans cérémonie.

[*à Lélie, après que Trufaldin eſt entré dans ſa maiſon.*]

Pauvre eſprit ! pas deux mots !

LELIE.

D'abord il m'a ſurpris ;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes eſprits,
Et m'en vais débiter avecque hardieſſe. . .

MASCARILLE.

Voici votre rival qui ne ſçait pas la piéce.

[*Ils entrent dans la maiſon de Trufaldin.*]

****

SCENE IV.

ANSELME, LEANDRE.

ANSELME.

ARrêtez-vous, Léandre, & ſouffrez un diſcours,
Qui cherche le repos & l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéreſſé pour ma propre famille ;
Mais comme votre pere émû pour votre bien,
Sans vouloir vous flater, & vous déguiſer rien :

Bref, comme je voudrois d'une ame franche & pure
Que l'on fît à mon ſang en pareille avanture.
Sçavez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de diſcours, & de traits de riſée
Votre entrepriſe d'hier eſt par tout expoſée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous déſigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuſe;
De qui le noble emploi n'eſt qu'un mêtier de gueuſe?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promiſe,
Ne peut, ſans quelque affront, ſouffrir qu'on la mépriſe.
Ah! Léandre, ſortez de cet abaiſſement.
Ouvrez un peu les yeux ſur votre aveuglement.
Si notre eſprit n'eſt pas ſage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs ſont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la ſeule beauté,
Le remords eſt bien près de la ſolemnité,
Et la plus belle femme a très-peu de défenſe
Contre cette tiédeur qui ſuit la jouïſſance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeuneſſe, & ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne ſont guéres durables,
Et, notre paſſion allentiſſant ſon cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours:
De là viennent les ſoins, les ſoucis, les miſéres,
Les fils déshérités par le courroux des peres.

LEANDRE.

Dans tout votre diſcours je n'ai rien écouté
Que mon eſprit déjà ne m'ait repréſenté.
Je ſçai combien je dois à cet honneur inſigne

Que vous me voulez faire, & dont je suis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille, & quelle est sa vertu:
Aussi veux-je tâcher....

ANSELME.

On ouvre cette porte;
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

****

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bien-tôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

LELIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci-couci.
Témoin les Turcs par vous appellés hérétiques,
Et que vous assûrez par sermens autentiques
Adorer pour leurs Dieux la Lune & le Soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

LELIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenuë?
Je ne l'ai presque point encore entretenuë.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas;

Par vos geftes, durant un moment de repas,
Vous avez aux foupçons donné plus de matiére,
Que d'autres ne feroient dans une année entiére.

LELIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pû le voir.
A table où Trufaldin l'oblige de fe feoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux fur elle,
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous fervoit.
Vous n'aviez point de foif qu'alors qu'elle bûvoit,
Et dans fes propres mains vous faififfant du verre,
Sans le vouloir rinfer, fans rien jetter à terre,
Vous bûviez fur fon refte, & montriez d'affecter
Le côté qu'à fa bouche elle avoit fçû porter.
Sur les morceaux touchés de fa main délicate,
Ou mordus de fes dents, vous étendiez la patte
Plus brufquement qu'un chat deffus une fouris,
Et les avaliez tous ainfi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faifiez fous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds infupportable,
Dont Trufaldin heurté de deux coups trop preffans,
A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils euffent ofé, vous euffent fait querelle:
Et puis après cela votre conduite eft belle?
Pour moi, j'en ai fouffert la gêne fur mon corps.
Malgré le froid, je fuë encor de mes efforts.
Attaché deffus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la fienne qui roule,
Je penfois retenir toutes vos actions,
En faifant de mon corps mille contorfions.

LELIE.

Mon Dieu! qu'il t'eft aifé de condamner des chofes,
Dont tu ne reffens pas les agréables caufes!
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire

Faire force à l'amour qui m'impose des loix.
Désormais....

****

SCENE VI.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

[*à Lélie.*].
C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LELIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

[*Lélie entre dans la maison de Trufaldin.*]

****

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Ecoute : sçais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non : mais, si vous voulez, je ne tarderai guére,
Sans doute, à le sçavoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand & fort,
Dont près de deux cens ans ont déja fait le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur le champ avec beaucoup d'ardeur

[*Il montre son bras.*]

Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais plus que trente gaules

Propre, comme je penſe, à roſſer les épaules;
Car il eſt bien en main, vert, noueux & maſſif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi premierement, puis pour ce bon Apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguiſé,
Introduit ſous l'appas d'un conte ſuppoſé.

MASCARILLE.

Quoi? vous ne croyez pas....

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuſe.
Lui-même heureuſement a découvert ſa ruſe,
En diſant à Célie, en lui ſerrant la main,
Que pour elle il venoit ſous ce prétexte vain;
Il n'a pas apperçû Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout ouï parole pour parole;
Et je ne doute point, quoi qu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne ſois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chaſſer, mon bras ſoit du tien aſſiſté;
Donnons-en à ce fourbe & du long & du large,
Et de tout crime après mon eſprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-da, très-volontiers, je l'épouſterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

[*à part.*]

Ah! vous ſerez roſſé, Monſieur de l'Arménie,
Qui toûjours gâtez tout.

SCE-

****

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Lélie, après avoir heurté à sa porte.*

Un mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Dupper un honnête homme, & vous jouer de lui?

MASCARILLE.

Feindre avoir vû son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée?

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LELIE *à Mascarille qui le bat aussi.*

Ah coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi
Que les fourbes....

LELIE.

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela.

LELIE.

Quoi donc? je serois homme....

MASCARILLE *le battant toujours, & le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.

[*Mascarille suit Trufaldin, qui rentre dans sa maison.*]

LELIE *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant!

L'au-

L'auroit-on pû prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de mal-traiter son maître?

MASCARILLE *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comme va votre dos?

LELIE.

Quoi! tu m'oses encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiscrette;
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LELIE.

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LELIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguére à votre idole,
Vous auriez apperçû Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pû surprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette promte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sçai si souvent vous jouez au piquet;
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O! le plus malheureux de tous les misérables!
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par-là, j'empêche au moins que, de cet artifice

Je ne sois soupçonné d'être Auteur ou complice.

LELIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement:
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la chose est faite, &, si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voye,
Les coups sur votre rable assenés avec joye,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LELIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?

MASCARILLE.

vous le promettez donc?

LELIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fiévre quartaine.

LELIE.

Mais tien-moi donc parole, & songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, & graisser votre dos.

LELIE *seul.*

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrace sur disgrace!

MAS-

MASCARILLE *sortant de chez Trufaldin.*

Quoi! vous n'êtes pas loin? sortez vîte d'ici;
Mais, sur-tout, gardez-vous de prendre aucun souci:
Puisque je suis pour vous, que cela vous suffise:
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise:
Demeurez en repos.

LELIE *en sortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE *seul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

****

SCENE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, & sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

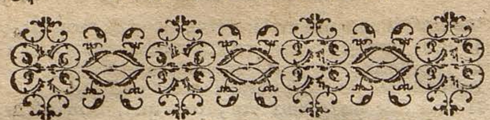
Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
Envain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, & ne nous troubler point,
Que son pere, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité:
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.

Toute-

Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croi que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le tems qui sera nécessaire,
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol, par qui, l'on n'en
sçait rien,
Eux autres rarement passent pour gens de bien ;
Je veux adroitement sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner le drôle.
Je sçai des Officiers de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés ;
Dessus l'avide espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourse est criminelle, & paye son délit.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

AH chien! ah double chien! mâtine de cervelle,
Ta persécution sera-t-elle éternelle!

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'exemt balafré
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit cofré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagême:
Je ne sçaurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement,
J'en réponds sur sa mine, & je le cautionne:
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sçait pas que cet Egyptien
Est déja là dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu; certaine affaire à te quitter m'oblige.

****

SCENE II.

MASCARILLE *seul.*

OUi, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, & pour moi j'en suis persuadé,

Que ce démon brouillon dont il eſt poſſédé
Se plaiſe à me braver, & me l'aille conduire
Par tout où ſa préſence eſt capable de nuire.
Pourtant je veux pourſuivre, & malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie eſt quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit ſon départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occaſion;
Mais ils viennent; ſongeons à l'execution.
Cette maiſon meublée eſt en ma bien-ſéance,
Je puis en diſpoſer avec grande licence;
Si le ſort nous en dit, tout ſera bien reglé,
Nul que moi ne s'y tient, & j'en garde la clé.
O Dieu! qu'en peu de tems on a vû d'avantures!
Et qu'un fourbe eſt contraint de prendre de figures!

****

SCENE III.

CELIE, ANDRES.

ANDRES.

VOus le ſçavez, Célie, il n'eſt rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de ſon ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un aſſez jeune âge,
La guerre en quelque eſtime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, ſans trop croire de moi,
Prétendre, en les ſervant, un honorable emploi;
Lorſqu'on me vit pour vous oublier toute choſe,
Et que le promt effet d'une métamorphoſe,
Qui ſuivit de mon cœur le ſoudain changement,
Parmi vos compagnons ſçut ranger votre amant;
Sans que mille accidens ni votre indifférence
Ayent pû me détacher de ma perſévérance.
Depuis, par un hazard, d'avec vous ſéparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'euſſe auguré,
Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems ni peine:
Enfin,

Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en ôtage,
J'accours vîte y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît:
Cependant on vous voit une morne tristesse
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que si comme devant il vous faut encor suivre,
J'y consens, & mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Votre zele pour moi visiblement éclate,
Pour en paroître triste il faudroit être ingrate,
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence,
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRES.

Autant que vous voudrez, faites qu'il se différe.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos,
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

****

SCENE IV.

CELIE, ANDRES, MASCARILLE déguisé en Suisse.

ANDRES.

SEigneur Suisse, étes-vous de ce logis le maître?

MAS-

MASCARILLE.

Moï pour ſerfir à fous.

ANDRES.

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui, moi pour d'étrancher chappon champre carni.
Ma che non point locher te gent te mechant fi.

ANDRES.

Je croi votre maiſon franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous noufeau tans ſti fil, moï foir à la fiſſache.

ANDRES.

Oui.

MASCARILLE.

La Matame eſt-il mariache al Monſieur.

ANDRES.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être ſon fame, ou s'il être ſon ſœur.

ANDRES.

Non.

MASCARILLE.

Mon foï pien choli, fenir pour marchantiſe,
Ou pien pour temander à la palais chouſtice,
La procès il faut rien, il coûter tant d'archant;
La procurer larron, l'Afocat pien méchant.

ANDRES.

Ce n'eſt pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener ſti file
Pour fenir pourmener & récarter la file.

ANDRES.

[*à Célie.*]

Il n'importe. Je ſuis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promtement;

Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRES.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moï chafoir te pon fin, & te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maison.
[*Célie, Andrés & Mascarille entrent dans la maison.*]

****

SCENE V.

LELIE *seul.*

QUel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, & voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.

****

SCENE VI.

ANDRES, LELIE.

LELIE *à Andrés qui sort de la maison.*

DEmandez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRES.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LELIE.

A mon pere pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRES.

Je ne sçai; l'écriteau marque au moins qu'on la louë;
Lisez.

LELIE.

Certes, ceci me ſurprend, je l'avouë.
Qui diantre l'auroit mis? & par quel intérêt....
Ah! ma foi je devine à peu près ce que c'eſt;
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRES.

Peut-on vous demander quelle eſt cette avanture?

LELIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand ſecret;
Mais pour vous il n'importe, & vous ſerez diſcret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture, au moins ne ſçauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud ſubtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ai déja manquée, & même pluſieurs coups.

ANDRES.

Vous l'appellez?

LELIE.

Célie.

ANDRES.

Hé! que ne diſiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois ſans doute
Epargné tous les ſoins que ce projet vous coûte.

LELIE.

Quoi! vous la connoiſſez?

ANDRES.

C'eſt moi, qui maintenant
Viens de la racheter.

LELIE.

O diſcours ſurprenant!

ANDRES.

Sa ſanté de partir ne nous pouvant permettre

Au logis que voilà je venois de la mettre,
Et je suis très-ravi dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LELIE.

Quoi ? j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espere ?
Vous pourriez....

ANDRES *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LELIE.

Que pourrai-je vous dire ? & quel remerciment....

ANDRES.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

****

SCENE VII.

LELIE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE. *à part.*

HE bien, ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encor quelque nouveau bissêtre.

LELIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu!
Approche, Mascarille, & sois le bien venu.

MASCARILLE.

Moï Souisse ein chant t'honneur, moï non point Maquerille,
Chai point fentre jamais le fame ni le fille.

LELIE.

Le plaisant baragouin! il est bon, sur ma foi!

MASCARILLE.

Allez fous pourmener sans toï rire te moï.

LELIE.

Va, va, leve le masque, & reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié tiable mon foï chamais toï chai connoître.

LE-

LELIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toï point en aller, chai paille ein cou te point.

LELIE.

Ton jargon Allemand est superflu, te dis-je;
Car nous sommes d'accord, & sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me désuisse donc, & redeviens moi-même.

ANDRES.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu:
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

****

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

He bien, que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie!

LELIE.

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet évenement?

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'avanture aussi fort surprenante.

LELIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCENE IX.

CELIE, ANDRES, LELIE, MASCARILLE.

ANDRES.

N'Eſt-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LELIE.

Ah! quel bonheur au mien pourroit être égalé!

ANDRES.

Il eſt vrai, d'un bienfait je vous ſuis redevable,
Si je ne l'avouois, je ſerois condamnable;
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez dans le tranſport où ſa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas:
Adieu. Pour quelques jours retournons ſur nos pas.

SCENE X.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE *après avoir chanté.*

JE chante, & toutefois je n'en ai guére envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie;
Hem; vous m'entendez bien.

LELIE.

C'eſt trop; je ne veux plus
Te demander pour moi de ſecours ſuperflus.
Je ſuis un chien, un traître, un bourreau déteſtable,
Indigne d'aucun ſoin, de rien faire incapable.
Va, ceſſe tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne ſçauroit ſouffrir que l'on le rende heureux.

Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

****

SCENE XI.

MASCARILLE *seul.*

VOilà le vrai moyen d'achever son destin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licentier mes soins & mon appui,
Je veux, quoiqu'il en soit, le servir malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on est combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

****

SCENE XII.

CELIE, MASCARILLE.

CELIE *à Mascarille qui lui a parlé bas.*

QUoique tu veuilles dire, & que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort prêts de s'accorder,
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre;
Et que très-fortement, par de différens nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour & sa puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts:
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flâme,

Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence,
Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très-facheux obstacles,
Et je ne sçai point l'art de faire des miracles;
Mais je veux employer mes efforts plus puissans,
Remuer Terre & Ciel, m'y prendre de tous sens
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

****

SCENE XIII.

HIPPOLITE, CELIE.

HIPPOLYTE.

DEpuis votre séjour, les Dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux;
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidéles,
Il n'est guére de cœurs qui puissent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous sçavez les frapper,
Et mille libertés à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amans sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CELIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;

Ils ſont fort aſſurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce diſcours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les eſprits ne ſoit déjà paſſé;
Et ſans parler du reſte, on ſçait bien que Célie
A cauſé des déſirs à Léandre & Lélie.

CELIE.

Je croi qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous conſoleriez de leur perte aiſément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu ſouhaitable,
Qui d'un ſi mauvais choix ſe trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite ſi grand;
J'y vois tant de raiſons capables de défendre
L'inconſtance de ceux qui s'y laiſſent ſurprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ſes vœux,
Et le vais voir tantôt, ſans haine & ſans colere,
Ramené ſous mes loix par le pouvoir d'un pere.

****

SCENE XIV.

CELIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

GRande, grande nouvelle ! & ſuccès ſurprenant!
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CELIE.

Qu'eſt-ce donc ?

MASCARILLE.

Ecoutez voici ſans flaterie....

CELIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie & pure Comédie.

La vieille Egyptienne à l'heure même....

CELIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place, & ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
L'ayant de près au nez long-tems considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues ou fléches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes séches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace;
D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
Et laissant voir à nud deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrés & Trufaldin à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'avanture,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut sçavoir qui causoit cette humeur;
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émûë,
Ayant sur Trufaldin long-tems tenu la vûë,
C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, & dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant;
Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le sçavez, en mes mains votre fille
Dont j'élevois l'enfance, & qui, par mille traits,

Fai-

Faiſoit voir dès quatre ans ſa grace & ſes attraits ;
Celle que vous voyez, cette infâme ſorciére,
Dedans notre maiſon ſe rendant familiére,
Me vola ce tréſor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je croi, conçût tant de douleur,
Que cela ſervit fort pour avancer ſa vie;
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faiſant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux:
Mais il faut maintenant, puiſque je l'ai connuë,
Qu'elle faſſe ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.
Au nom de Zanobio Ruberti, que ſa voix
Pendant tout ce récit répétoit pluſieurs fois,
Andrés ayant changé quelque tems de viſage,
A Trufaldin ſurpris a tenu ce langage;
Quoi donc! le Ciel me fait trouver heureuſement
Celui que juſqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pû voir, ſans pourtant reconnoître
La ſource de mon ſang & l'auteur de mon être!
Oui, mon pere, je ſuis Horace votre fils;
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me ſentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je ſortis de Bologne, & quittant mes études,
Portai durant ſix ans mes pas en divers lieux,
Selon que me pouſſoit un déſir curieux:
Pourtant, après ce tems, une ſecrette envie
Me preſſa de revoir les miens & ma patrie:
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y ſçus votre ſort que par des bruits confus:
Si bien, qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Veniſe pour un tems borna mes courſes vaines;
Et j'ai vécu depuis, ſans que de ma maiſon
J'euſſe d'autres clartés que d'en ſçavoir le nom.
Je vous laiſſe à juger ſi, pendant ces affaires,
Trufaldin reſſentoit des tranſports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loiſir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confeſſion de votre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour ſienne;
Andrés eſt votre frere; & comme de ſa ſœur

Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon
maître,
Dont le pere témoin de tout l'évenement,
Donne à cet hymenée un plein consentement;
Et pour mettre une joye entiere en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantés.

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux
championnes,
Qui du combat encor remettent leurs personnes.
Léandre est de la troupe, & votre pere aussi.
Moi je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lors qu'à ses vœux on croit le plus
d'obstacle,
Le Ciel en sa faveur produit comme un miracle.

HIPPOLYTE. [*Mascarille sort.*]

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

****

SCENE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LEANDRE, ANDRES.

TRUFALDIN.

Ah, ma fille?

CELIE.

Ah, mon pere!

TRUFALDIN.

Sçais-tu déjà comment le Ciel nous est prospere?

CELIE.

J'en viens d'entendre ici le ſuccès merveilleux.

HIPPOLYTE *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuſer vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un généreux pardon eſt ce que je déſire;
Mais j'atteſte les Cieux, qu'en ce retour ſoudain
Mon pere fait bien moins que mon propre deſſein.

ANDRES *à Célie.*

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur ſi pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la ſçut toûjours régir,
Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CELIE.

Pour moi, je me blâmois, & croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une eſtime très-haute.
Je ne pouvois ſçavoir quel obſtacle puiſſant
M'arrêtoit ſur un pas ſi doux & ſi gliſſant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flâme
Que mes ſens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN *à Célie.*

Mais en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je ſonge auſſi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à ſon fils ſous les loix d'hyménée?

CELIE.

Que de vous maintenant dépend ma deſtinée.

****

SCENE DERNIERE.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LELIE, LEANDRE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Lélie.*

Voyons ſi votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un ſi ſolide eſpoir;

Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative?
Par un coup imprévû des destins les plus doux
Vos vœux sont couronnés, & Célie est à vous.

LELIE.

Croirai-je que du Ciel la puissance absoluë....

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE,

La chose est résoluë.

ANDRES *à Lélie.*

Je m'acquite par-là de ce que je vous dois.

LELIE *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse & mille & mille fois
Dans cette joye.

MASCARILLE.

Ahi, ahi, doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport;
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Vous sçavez le bonheur que le Ciel me renvoye;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joye,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son pere aussi nous soit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvûs. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; & que les Cieux prosperes
Nous donnent des enfans dont nous soyons les peres.

FIN.

LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

****

ACTEURS.

ALBERT, pere de Lucile & d'Afcagne.
POLIDORE, pere de Valere.
LUCILE, fille d'Albert.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguifée en homme.
ERASTE, amant de Lucile.
VALERE, fils de Polidore.
MARINETTE, fuivante de Lucile.
FROSINE, confidente d'Afcagne.
ME'TAPHRASTE, pédant.
GROS-RENE', valet d'Erafte.
MASCARILLE, valet de Valere.
LA RAPIERE, bréteur.

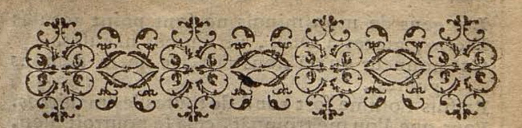
La Scéne eft à Paris.


BIBLIOTHECA
CRACOVIENSIS



LE DÉPIT AMOUREUX.

J. Punt delin. et fecit, 1738.



LE DÉPIT AMOUREUX, COMEDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, GROS-RENE',

ERASTE.

VEUX-TU que je te die? une atteinte ſecrette
Ne laiſſe point mon ame en une bonne aſſiette;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puiſſes repartir,
Il craint d'être la duppe, à ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne ſe corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENE'.

Pour moi, me ſoupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaiſe à Monſieur votre amour,
Que c'eſt injuſtement bleſſer ma prud'hommie,
Et ſe connoître mal en phyſionomie.

Les

Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens
guéres,
Et suis homme fort rond de toutes les maniéres.
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en
croi rien.
Je ne voi point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pû prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour,
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par con-
trainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçû toujours n'est pas le plus chéri,
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'au-
tres flâmes.
Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joye ou bien d'indifférence,
M'empoisonne à tous coups leurs plus char-
mans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entiére croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
Et, sur ses déplaisirs & son impatience
Mon ame prendroit lors une pleine assûrance.
Toi-même, penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait?
Et, si tu n'en crois rien, di-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette avanture.

GROS-RENE'.

Peut-être que son cœur a changé de désirs,
Connoissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

ERAS-

ERASTE.

Lorſque par les rebuts une ame eſt détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point ſa chaîne avec ſi peu d'éclat,
Qu'elle puiſſe reſter en un paiſible état.
De ce qu'on a chéri la fatale préſence
Ne nous laiſſe jamais dedans l'indifférence;
Et, ſi de cette vûë on n'accroit ſon dédain,
Notre amour eſt bien près de nous rentrer au ſein:
Enfin, croi-moi, ſi bien qu'on éteigne une flâme,
Un peu de jalouſie occupe encore une ame;
Et l'on ne ſçauroit voir, ſans en être piqué,
Poſſéder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENE'.

Pour moi, je ne ſçai point tant de philoſophie;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne ſuis point de moi ſi mortel ennemi,
Que je m'aille affliger ſans ſujet ni demi.
Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable?
Sur des ſoupçons en l'air je m'irois alarmer?
Laiſſons venir la fête avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode choſe;
Je n'en prends point, pour moi, ſans bonne & juſte cauſe;
Et mêmes à mes yeux cent ſujets d'en avoir
S'offrent le plus ſouvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune,
La maîtreſſe ne peut abuſer votre foi,
A moins que la ſuivante en faſſe autant pour moi:
Mais j'en fuis la penſée avec un ſoin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'eſtimer heureux,
Si Maſcarille ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à ſon aiſe,
Jodelet par plaiſir la careſſe & la baiſe,
Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un fou,
A ſon exemple auſſi j'en rirai tout mon ſaoul,

Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENE'.

Mais je la vois qui passe.

****

SCENE II.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

St? Marinette.

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là?

GROS-RENE'.

Ma foi,
Demande, nous étions tout-à-l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous étes aussi là, Monsieur! depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou je meure.

ERASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi....

ERASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'étes pas
Au Temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENE'.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher?

MARI-

MARINETTE.

Quelqu'un en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse en un mot.

ERASTE.

Ah! chere Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interpréte?
Ne me déguise point un mystére fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des Dieux, di-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENE'.

A moins que Valere se pende,
Bagatelle, son cœur ne s'assûrera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENE'.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE.

De Valere? Ha! vraiment la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyois du sens, & jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment:
Mais, à ce que je voi, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENE'.

Moi jaloux? Dieu m'en garde, & d'être assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me] cautionne,

L'o-

L'opinion que j'ai de moi-même eſt trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût :
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût ?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien ; voilà comme il faut être.
Jamais de ces ſoupçons qu'un jaloux fait paroître;
Tout le fruit qu'on en cueille eſt de ſe mettre mal,
Et d'avancer par là les deſſeins d'un rival.
Au mérite ſouvent de qui l'éclat vous bleſſe,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtreſſe;
Et j'en ſçai tel, qui doit ſon deſtin le plus doux
Aux ſoins trop inquiets de ſon rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, témoigner de l'ombrage,
C'eſt jouer en amour un mauvais perſonnage,
Et ſe rendre, après tout, miſérable à crédit.
Cela Seigneur Eraſte, en paſſant vous ſoit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre ?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre.
Qu'afin de vous punir je vous tinſſe caché
Le grand ſecret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, & ſortez hors de doute ;
Liſez-le donc tout haut, perſonne ici n'écoute.

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Etoit capable de tout faire ;
Il ſe couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur,
Je vous en donne la licence ;
Et ſi c'eſt en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïſſance.

Ah ! quel bonheur ! ô toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déïté ;

GROS-

GROS-RENE'.

Je vous le disois bien: contre votre croyance,
Je ne me trompe guére aux choses que je pense.

ERASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïssance.

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bien-tôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah! cache-lui, de grace; une peur passagére
Où mon ame a crû voir quelque peu de lumiére;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pû lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colére.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est point le tems.

ERASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, & je prétends
Reconnoître dans peu de la bonne maniére
Les soins d'une si noble & si belle couriére.

MARINETTE.

A propos; sçavez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore?

ERASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché,
Où vous sçavez.

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là... dans cette boutique
Où

Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promit, de sa grace une bague.

ERASTE.

Ha! j'entends.

GROS-RENE'.

La matoise!

ERASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse:
Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENE'.

Ho, que non!

ERASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre

GROS-RENE'.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre.
Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je....

MARINETTE.

Alors comme alors,
Pour vous on employera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre:
Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ERAS-

ERASTE.

Adieu, nous en sçaurons le succès dans ce jour.

[*Eraste relit la lettre tout bas.*]

MARINETTE *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENE'.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENE'.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENE'.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flâme.

GROS-RENE'.

Adieu, chere cométe, arc-en-ciel de mon ame.

[*Marinette sort.*]

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENE'.

Je plains le pauvre hére,
Sçachant ce qui se passe.

****

SCENE III.

VALERE, ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

HE bien, Seigneur Valere?

VALERE.

Hé bien Seigneur Erafte ?

ERASTE.

En quel état l'amour ?

VALERE.

En quel état vos feux ?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile ?

VALERE.

Pour elle.

ERASTE

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modéle
D'une rare conftance.

VALERE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la poftérité.

ERASTE.

Pour moi, je fuis peu fait à cet amour auftére,
Qui dans les feuls regards trouve à fe fatisfaire,
Et je ne forme point d'affez beaux fentimens
Pour fouffrir conftamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il eft très-naturel, & j'en fuis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je ferois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ERASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans fon ame

Rend

Rend tout ce que je veux qu'elle rende à m
flâme.

ERASTE.

Vous étes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penſer.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je ſuis en ſa grace.

VALERE.

Moi, je ſçai que j'y tiens une aſſez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abuſez point; croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laiſſez point dupper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'oſois vous montrer une preuve aſſûrée
Que ſon cœur.... non votre ame en ſeroit altérée.

VALERE.

Si je vous oſois moi découvrir en ſecret....
Mais je vous fâcherois, & veux être diſcret.

ERASTE.

Vray ment vous me pouſſez, &, contre mon envie,
Votre préſomption veut que je l'humilie.
Liſez.

VALERE *après avoir lû.*

Ces mots ſont doux.

ERASTE.

Vous connoiſſez la main?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet eſpoir ſi certain....

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Erafte.

GROS-RENE'.

Il eft fou le bon fire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes, il me furprend, & j'ignore entre nous,
Quel diable de myftére eft caché là-deffous.

GROS-RENE'.

Son valet vient, je penfe.

ERASTE

Oui, je le voi paroître.
Feignons, pour le jetter fur l'amour de fon maître.

****

SCENE IV.

ERASTE, MASCARILLE, GROS-RENE'.

MASCARILLE *à part.*

NOn, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un Patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENE'

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE'.

Où tend Mafcarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas auffi, car je fuis arrêté;
Et ne demeure point, car tout de ce pas même
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur eft extrême.
Doucement, Mafcarille.

MASCARILLE.

Ha! Monſieur, ſerviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vîte: hé quoi? vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne croi pas cela de votre courtoiſie.

ERASTE.

Touche; nous n'avons plus ſujet de jalouſie;
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins,
Laiſſent la place libre à vos heureux deſſeins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ERASTE.

Gros-René ſçait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENE'.

Sans doute: & je te céde auſſi la Marinette.

MASCARILLE.

Paſſons ſur ce point-là; notre rivalité
N'eſt pas pour en venir à grande extrémité:
Mais eſt-ce un coup bien ſûr que votre Seigneurie
Soit des-énamourée, ou ſi c'eſt raillerie?

ERASTE.

J'ai ſçu qu'en ſes amours ton maître étoit trop bien,
Et je ſerois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaiſez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez ſagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous careſſoit pour la ſeule grimace;
Et mille fois, ſçachant tout ce qui ſe paſſoit,
J'ai plaint le faux eſpoir dont on vous repaiſſoit.
On offenſe un brave-homme alors que l'on l'abuſe;
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous ſçu la ruſe?

Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moi,
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrette,
Qui rend de nos amans la flâme satisfaite.

ERASTE.

Hé! que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sçai pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
Que sous ce faux semblant qui trompe tout le monde,
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous étes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah! Gros-René.

GROS-RENE'.

Monsieur.

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
[*à Mascarille.*]
Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi? Lucile est la femme....

MAS-

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je raillois.

ERASTE.

Ha ! vous raillez, infâme?

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il eſt donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas;

Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Aſſûre

Ou ſi c'eſt choſe vraye, ou ſi c'eſt impoſture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira : je ne ſuis pas ici
Pour vous rien conteſter.

ERASTE.

[*Tirant ſon épée.*]

Veux-tu dire ? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.
Hé, de grace, plûtôt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai :
Mais peut-être, Monſieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

Parle: mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes & les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi si j'impose,
En tout ce que j'ai dit ici la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vrai?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit:
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud,
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraut!

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'est ce que je demande.

[*Mascarille sort.*]

ERASTE.

Hé bien?

GROS-RENE'.

Hé bien, Monsieur?
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ERAS-

ERASTE.

Las ! il ne l'eſt que trop, le bourreau déteſtable.
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit,
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, & que c'eſt une baye
Qui ſert ſans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

****

SCENE V.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt ſur le ſoir,
Ma maîtreſſe au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oſes-tu me parler, ame double & traîtreſſe ;
Va, ſors de ma préſence, & dis à ta maîtreſſe
Qu'avecque ſes écrits elle me laiſſe en paix,
Et que voilà l'état, infâme ! que j'en fais.

[*Il déchire la lettre & ſort.*]

MARINETTE.

Gros-René, di-moi donc, quelle mouche le pique ?

GROS-RENE'.

M'oſes-tu bien encor parler, femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Eſt pire qu'un ſatrape, ou bien qu'un leſtrigon ?
Va, va rendre réponſe à ta bonne maîtreſſe,
Et lui di bien & beau, que malgré ſa ſoupleſſe,
Nous ne ſommes plus ſots ni mon maître ni moi,
Et déſormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE *ſeule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?
De quel démon eſt donc leur ame travaillée ?
Quoi ? faire un tel accueil à nos ſoins obligeans ?
O ! que ceci chez nous va ſurprendre les gens !

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

ASCAGNE, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement:
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assûrance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon silence!

FROSINE.

Ouais! ceci doit donc être un important secret.

ASCAGNE.

Trop, puisque je le fie à vous-même à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sçauriez point.

FROSINE.

Ha! c'est me faire outrage.
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu?

Moi,

Moi, nourrie avec vous, & qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance,
Qui sçais....

ASCAGNE.

Oui, vous sçavez la secrette raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe & ma maison;
Vous sçavez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Qui relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort,
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assûrance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute, où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sçût rien du mystére
Qui masque ainsi mon sexe, & l'a rendu mon pere?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez,
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez:
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vint au jour,
Le Testament d'un oncle abondant en richesses,
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mere fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel évenement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie,
(Votre mere d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis,)
En faveur des présens le secret fut promis.
Albert ne l'a point sçû de nous, & pour sa femme
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut promt dont on la vit mourir,

Son trépas imprévû ne put rien découvrir;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai sçû, qu'en secret même, il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage,
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage:
Je ne sçai s'il sçauroit la supposition
Sans le déguisement; mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre:
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sçachez donc que l'amour ne sçait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pû se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont sçû trouver le cœur d'une fille peu forte:
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez?

ASCAGNE.

Frosine, doucement.
N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement;
Il n'est pas tems encore; &, ce cœur qui soupire,
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ha! vous avez raison.
L'objet de votre amour! lui dont à la maison
Votre imposture enleve un puissant héritage,
Et, qui de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner!
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre ame:
Je suis sa femme.

FROSINE.

O Dieux! ſa femme!

ASCAGNE.

Oui, ſa femme.

FROSINE.

Ha! certes celui-là l'emporte, & vient à bout
De toute ma raiſon.

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas encor tout.

FROSINE.

Encore?

ASCAGNE.

Je la ſuis, dis-je, ſans qu'il le penſe,
Ni qu'il ait de mon ſort la moindre connoiſſance.

FROSINE.

Ho! pouſſez, je le quitte, & ne raiſonne plus,
Tant mes ſens coup ſur coup ſe trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, ſi vous voulez m'entendre.
Valere, dans les fers de ma ſœur arrêté,
Me ſembloit un amant digne d'être écouté,
Je ne pouvois ſouffrir qu'on rebutât ſa flâme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame;
Je voulois que Lucile aimât ſon entretien,
Je blâmois ſes rigueurs, & les blâmai ſi bien,
Que moi-même j'entrai, ſans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les ſentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il perſuadoit,
Je me laiſſois gagner aux ſoupirs qu'il perdoit,
Et ſes vœux rejettés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.

Ainſi mon cœur, Froſine, un peu trop foible, hélas !
Se rendit à des ſoins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une bleſſure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'uſure.
Enfin, ma chere, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer; mais ſous le nom d'autrui,
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ſes vœux favorable,
Et je ſçus ménager ſi bien cet entretien,
Que du déguiſement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flatoit ſa penſée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit bleſſée;
Mais que voyant mon pere en d'autres ſentimens,
Je devois une feinte à ſes commandemens;
Qu'ainſi de notre amour nous ferions un myſtére
Dont la nuit ſeulement ſeroit dépoſitaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien ſecret ſe devoit éviter,
Qu'il me verroit alors la même indifférence,
Qu'avant que nous euſſions aucune intelligence,
Et que de ſon côté, de même que du mien,
Geſte, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien,
Enfin, ſans m'arrêter à toute l'induſtrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai pouſſé juſqu'au bout un projet ſi hardi,
Et me ſuis aſſûré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho! les grands talens que votre eſprit poſſéde!
Diroit-on qu'elle y touche avec ſa mine froide!
Cependant vous avez été bien vîte ici,
Car je veux que la choſe ait d'abord réuſſi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'iſſuë,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être ſçûë?

ASCAGNE.

Quand l'amour eſt bien fort, rien ne peut l'arrêter,
Ses projets ſeulement vont à ſe contenter,
Et, pourvû qu'il arrive au but qu'il ſe propoſe,

Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils.... Mais voici cet époux.

****

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence,
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valere
Auroit, si j'étois fille, un peu trop sçû me plaire,
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guére à faire son bonheur.

VALERE.

Ces protestations ne coûtent pas grand' chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose:
Mais vous seriez bien pris si quelque évenement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que regnant dans votre ame.
Je voudrois de bon cœur couronner votre flâme.

VALERE.

Et si c'étoit quelqu'une, où par votre secours
Vous puissiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois aſſez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confeſſion n'eſt pas trop obligeante.

ASCAGNE.

Hé, quoi? vous voudriez, Valere, injuſtement,
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allaſſe engager avec une promeſſe
De ſervir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtreſſe?
Un ſi pénible effort pour moi m'eſt interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, & vous le devez prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainſi donc il ne faut rien prétendre,
Aſcagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel faſſe un grand miracle en vous;
Bref, ſi vous n'étes fille, adieu votre tendreſſe,
Il ne vous reſte rien qui pour nous s'intéreſſe.

ASCAGNE.

J'ai l'eſprit délicat plus qu'on ne peut penſer,
Et le moindre ſcrupule a de quoi m'offenſer,
Quand il s'agit d'aimer, enfin je ſuis ſincére.
Je ne m'engage point à vous ſervir, Valere,
Si vous ne m'aſſûrez, au moins abſolument,
Que vous avez pour moi le même ſentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous tranſporte,
Et, que ſi j'étois fille, une flâme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais vû ce ſcrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il eſt, ce mouvement m'oblige,

Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais ſans fard?

VALERE.

Oui, ſans fard.

ASCAGNE.

S'il eſt vrai, déſormais
Vos intérêts ſeront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bien-tôt à vous dire un important myſtére,
Où l'effet de ces mots me ſera néceſſaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque ſecret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi ſe pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'eſt que j'ai de l'amour qui ne ſçauroit paroître,
Et vous pourriez avoir ſur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon ſort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Aſcagne, & croyez par avance
Que votre heur eſt certain, s'il eſt en ma puiſſance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'eſt pas encor tems; mais c'eſt une perſonne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre diſcours m'étonne.
Plût à Dieu que ma ſœur....

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas la ſaiſon
De m'expliquer, vous dis-je.

VA-

VALERE.

Et pourquoi ?

ASCAGNE.

Pour raiſon.
Vous ſçaurez mon ſecret, quand je ſçaurai le vôtre.

VALERE.

J'ai beſoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc ; & lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu, j'en ſuis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valere.
[*Valere ſort.*]

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'aſſiſtance d'un frere.

****

SCENE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE *à Marinette les trois premiers vers.*

C'En eſt fait ; c'eſt ainſi que je puis me venger,
Et, ſi cette action a de quoi l'affliger,
C'eſt toute la douceur que mon cœur s'y propoſe.
Mon frere, vous voyez une métamorphoſe.
Je veux chérir Valere après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de ſon côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma ſœur ? comment ? courir au change ?
Cette inégalité me ſemble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me ſurprend avec plus de ſujet.

De

De vos ſoins autrefois Valere étoit l'objet,
Je vous ai vû pour lui m'accuſer de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil, & d'injuſtice;
Et, quand je veux l'aimer, mon deſſein vous déplaît,
Et je vous voi parler contre ſon intérêt.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma ſœur, pour embraſſer le vôtre:
Je ſçai qu'il eſt rangé deſſous les loix d'une autre,
Et ce ſeroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez, & qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'eſt que cela, j'aurai ſoin de ma gloire,
Et je ſçai, pour ſon cœur, tout ce que j'en dois croire,
Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
Ainſi découvrez-lui, ſans peur, mon ſentiment:
Ou, ſi vous refuſez de le faire, ma bouche
Lui va faire ſçavoir que ſon ardeur me touche.
Quoi? mon frere, à ces mots vous reſtez interdit?

ASCAGNE.

Ha, ma ſœur! ſi ſur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes ſenſible aux priéres d'un frere,
Quittez un tel deſſein, & n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'eſt cher,
Et qui, ſur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi ſeul de ſes feux elle fait confidence,
Et je vois dans ſon cœur de tendres mouvemens,
A domter la fierté des plus durs ſentimens.
Oui! vous auriez pitié de l'état de ſon ame,
Connoiſſant de quel coup vous menacez ſa flâme,
Et je reſſens ſi bien la douleur qu'elle aura,
Que je ſuis aſſûré, ma ſœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraſte eſt un parti qui doit vous ſatisfaire,
Et des feux mutuels....

LUCILE.

Mon frere, c'eſt aſſez.

Je

Je ne sçai point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

****

SCENE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, Madame, est assez promte.

LUCILE.

Un cœur ne pése rien alors que l'on l'affronte,
Il court à sa vengeance, & saisit promtement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même,
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'avanture me passe, & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déïté,
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sçai, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pû passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pû passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ? tu voudrois chercher hors de sa lâcheté,
La secrette raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse?

MARINETTE.

En effet ; je comprends que vous avez raison,

Et que cette querelle eſt pure trahiſon.
Nous en tenons, Madame; & puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laiſſons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons nous à leurs vœux, trop foibles que nous ſommes:
Foin de notre ſottiſe, & peſte ſoit des hommes.

LUCILE.

Hé bien, bien qu'il s'en vante, & rie à nos dépens,
Il n'aura pas ſujet d'en triompher long-tems;
Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
Le mépris ſuit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, eſt-ce un bonheur bien doux,
Quand on ſçait qu'on n'a point d'avantage ſur nous.
Marinette eut bon nés, quoi qu'on en puiſſe dire,
De ne permettre rien un ſoir qu'on vouloit rire.
Quelqu'autre, ſous l'eſpoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *neſcio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choiſis mal ton tems pour de telles ſaillies!
Enfin je ſuis touchée au cœur ſenſiblement;
Et ſi jamais celui de ce perfide amant
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je penſe,
De vouloir à préſent concevoir l'eſpérance,
(Car le Ciel a trop pris plaiſir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger:)
Quand, dis-je, par un ſort à mes deſirs propice
Il reviendroit m'offrir ſa vie en ſacrifice,
Déteſter à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends ſur-tout de me parler pour lui.
Au contraire je veux que ton zele s'exprime

A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime,
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévere,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vrayement, n'ayez point peur, & laissez faire à nous.
J'ai pour le moins autant de colere que vous
Et je serois plûtôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie. . . .
S'il vient. . . .

****

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

REntrez, Lucile, & me faites venir
Le précepteur, je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Ascagne,
S'il sçait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

****

SCENE VI.

ALBERT *seul.*

EN quel gouffre de soins & de perplexité
Nous jette une action faite sans équité?
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-tems souffre bien le supplice,
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & misere jettée;
Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,

Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle,
Las! vous ne sçavez pas? vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fiévre, ou jambe, ou bras cassé:
Enfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah....

SCENE VII.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

M*andatum tuum curo diligenter.*

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

METAPHRASTE.

Maître est dit à *magister.*
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je sçavois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc....

METAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître, c'est la troisiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous sçavez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il est vrai; *Filio non potest præferri,*
Nisi filius.

ALBERT.

Maître, en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire, me ſemble;
Je vous crois grand latin, & grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont aſſûré :
Mais dans un entretien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, & cent mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne ſont encor pour moi que du haut allemand.
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils. L'hymen ſemble lui faire peur,
Et ſur quelque parti que je ſonde ſon cœur,
Pour un pareil lien il eſt froid, & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *ſermon*,
Et comme auſſi les Grecs diſent *Atanaton*....

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laiſſez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Eſclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à démêler.

METAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne ſçais ſi dans l'ame
Il ne ſentiroit point une ſecrette flâme;
Quelque choſe le trouble, ou je ſuis fort déçû,
Et je l'apperçûs hier, ſans en être apperçû,
Dans un recoin du bois où nul ne ſe retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire ?
Un endroit écarté ? *Latinè*, *ſeceſſus* ;
Virgile l'a dit, *Eſt in ſeceſſu locus*. . . .

ALBERT.

Comment auroit-il pû l'avoir dit ce Virgile,
Puiſque je ſuis certain que dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux ?

MATAPHRASTE.

Virgile eſt nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choiſi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas beſoin
De terme plus choiſi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il ſuffit ici de mon ſeul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choiſir pourtant les mots mis en uſage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *ſcribendo, ſequare peritos*.

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre ſans conteſte ?

METAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peſte
Soit du cauſeur !

METAPHRASTE.

Et dit là deſſus doctement
Un mot, que vous ſerez bien aiſe aſſûrément
D'entendre.

ALBERT.

Je ſerai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme ! Oh ! que je ſuis tenté d'étrange ſorte
De faire ſur ce muſle une application !

METAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! sans doute.
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

METAPHRASTE.

Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépasse,
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

METAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

METAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

Suffit.

METAPHRASTE.

Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

METAPHRASTE.

Parlez;courage; au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence:
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT *à part.*

Le traître!

METAPHRASTE.

Mais de grace, achevez vîtement;
Depuis long-tems j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, boureau détestable....

METAPHRASTE.

Hé,bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

METAPHRASTE.

Quoi? voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *per Jovem!* je suis yvre.

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

METAPHRASTE.

Encor? Bon Dieu! que de discours!
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?

ALBERT *à part.*

J'enrage.

METAPHRASTE.

Derechef? ô l'étrange torture!
Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure:
Un sot qui ne dit mot, ne se distingue pas
D'un sçavant qui se taît.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas.

****

SCENE VIII.

METAPHRASTE *seul.*

D'Où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un Philosophe: parle, afin qu'on te connoisse.
Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh! que les grands parleurs par moi sont détestés!
Mais quoi! si les sçavans ne sont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils ayent la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose,
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou fasse les loix, que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés,
Que le malade au sain présente le remede,
Que le liévre craintif....

****

SCENE IX.

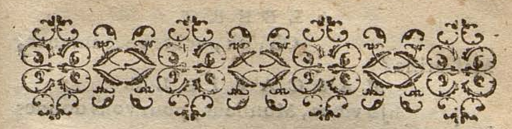
ALBERT, METAPHRASTE.

[*Albert sonne aux oreilles de Metaphraste une cloche de mulet, qui le fait fuir*].

METAPHRASTE *fuyant.*

Miséricorde, à l'aide.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

LE Ciel par fois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remède plus promt où j'ai sçû recourir
C'est de pousser ma pointe, & dire en diligence
A notre vieux Patron toute la manigance.
Son fils qui m'embarrasse, est un évaporé:
L'autre diable, disant ce que j'ai déclaré,
Gâre une irruption sur notre fripperie:
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entr'eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter, & de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

[*Il frappe à la porte d'Albert.*]

****

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Qui frappe?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Oh, oh, qui te peut amener,
Maſcarille?

MASCARILLE.

Je viens, Monſieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah! vrayment, tu prends beaucoup de peine.
De tout mon cœur, bon jour. [*Il s'en va.*]

MASCARILLE.

La replique eſt ſoudaine.
Quel homme bruſque! [*Il heurte.*]

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouï,
Monſieur.....

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien, bon jour, te dis-je.
[*Il s'en va, Maſcarille l'arrête*].

MASCARILLE.

Oui; mais je viens encore
Vous ſaluer au nom du Seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah! c'eſt un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me ſaluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui ſuis obligé;
Va, que je lui ſouhaite une joye infinie.
[*Il s'en va.*]

MAS-

MASCARILLE.

Cet homme eft ennemi de la cérémonie.

[*Il heurte.*]

Je n'ai pas achevé, Monfieur, fon compliment,
Il voudroit vous prier d'une chofe inftamment.

ALBERT.

Hé bien, quand il voudra, je fuis à fon fervice.

MASCARILLE *l'arrêtant.*

Attendez, & fouffrez qu'en deux mots je finiffe.
Il fouhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit ici venir.

ALBERT.

Hé quelle eft-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

MASCARILLE.

Un grand fecret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui fans doute importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambaffade.

****

SCENE III.

ALBERT *feul.*

O Jufte Ciel! je tremble:
Car enfin nous avons peu de commerce enfemble.
Quelque tempête va renverfer mes deffeins,
Et ce fecret fans doute eft celui que je crains.
L'efpoir de l'intérêt m'a fait quelque infidéle,
Et voilà fur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe eft découverte. Oh! que la vérité
Se peut cacher long-tems avec difficulté,
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon eftime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me fuis vû tenté plus de vingt fois

De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur paſſât toute la choſe.
Mais, hélas! ç'en eſt fait, il n'eſt plus de ſaiſon,
Et ce bien par la fraude entré dans ma maiſon,
N'en ſera point tiré, que dans cette ſortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

****

SCENE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE *les quatre premiers vers ſans voir Albert.*

S'Etre ainſi marié ſans qu'on en ait ſçû rien!
Puiſſe cette action ſe terminer à bien!
Je ne ſçais qu'en attendre, & je crains fort du pere
Et la grande richeſſe, & la juſte colere.
Mais je l'apperçois ſeul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débuter?

ALBERT.

Quel ſera mon langage?

POLIDORE.

Son ame eſt toute émûë.

ALBERT.

Il change de viſage.

POLIDORE.

Je vois, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous ſçavez déjà qui m'améne en ces lieux.

AL-

ALBERT.

Hélas! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous ſurprendre,
Et je n'euſſe pas crû ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte, & de confuſion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuſer le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miſéricorde au pécheur miſérable.

POLIDORE.

C'eſt ce qui doit par vous être conſidéré.

ALBERT.

Il faut être Chrétien.

POLIDORE.

Il eſt très-aſſûré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô Seigneur Polidore!

POLIDORE.

Hé! c'eſt moi qui de vous préſentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plûtôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triſte avanture.

POLIDORE.

Je ſuis le ſuppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Hélas ! pardon, vous-même.

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas ! Seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé ! oui, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez:
De tous ces intérêts je vous ferai le maître,
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospéres!

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embrassons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, & me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant, & de biens, & d'amis....

ALBERT.

Hé! que parlez-vous-là de faute & de Lucile?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement,
Même, si cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute,
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur
Sans l'incitation d'un méchant suborneur,
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, & que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, & réparons l'offense
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

ALBERT *à part.*

O Dieu! quelle méprise, & qu'est-ce qu'il m'apprend!
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sçai que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous-là, Seigneur Albert?

ALBERT.

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal ſubit me prend qui veut que je vous laiſſe.

SCENE V.

POLIDORE *ſeul.*

JE lis dedans ſon ame, & vois ce qui le preſſe.
A quoi que ſa raiſon l'eût déjà diſpoſé,
Son déplaiſir n'eſt pas encor tout appaiſé.
L'image de l'affront lui revient, & ſa fuite
Tâche à me déguiſer le trouble qui l'agite.
Je prends part à ſa honte, & ſon deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de tems remette ſon eſprit.
La douleur trop contrainte aiſément ſe redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

ENfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous momens,
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre choſe aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui ſoit ſi criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je ſuis un étrange homme, & d'un humeur terrible
D'accuſer un enfant ſi ſage & ſi paiſible.
Las! il vit comme un ſaint, & dedans la maiſon

Du

Du matin jusqu'au soir il est en oraison.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit; ô la grande imposture!
Qu'il n'a considéré pere, ni parenté,
En vingt occasions, horrible fausseté!
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée
Sans craindre de la suite un désordre puissant,
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
Ne sçait pas seulement ce que je lui veux dire.
Ah! chien, que j'ai reçû du Ciel pour mon martire,
Te croiras-tu toujours? & ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALERE *seul & rêvant.*

D'où peut venir ce coup? mon ame embarrassée
Ne voit que Mascarille où jetter sa pensée;
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut user d'adresse, & me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

****

SCENE VII.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Mascarille, mon pere
Que je viens de trouver, sçait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la sçait?

VALERE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où, diantre, a-t-il pû la sçavoir?

VALERE.

Je ne sçais point sur qui ma conjecture asseoir;
Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux,

Il excuſe ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois ſçavoir qui peut être capable
D'avoir pû rendre ainſi ſon eſprit ſi traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aiſe que j'en reçoi.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monſieur, ſi c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuſe fortune?

VALERE.

Bon, bon, tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'eſt moi, vous dis-je, moi, dont le Patron le ſçait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, ſans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, & s'il n'eſt de la ſorte.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, ſi tout préſentement
Tu n'en vas recevoir le juſte payement.

MASCARILLE.

Ah! Monſieur, qu'eſt-ceci? je défens la ſurpriſe.

VALERE.

C'eſt la fidélité que tu m'avois promiſe?
Sans ma feinte, jamais tu n'euſſes avoué
Le trait que j'ai bien crû que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à cauſer trop habile
D'un pere contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait; il faut ſans diſcourir
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau, mon ame, pour mourir,
N'eſt pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le ſuccès qu'aura cette avanture.
J'ai de fortes raiſons qui m'ont fait révéler

Un hymen que vous-même aviez peine à celer;
C'étoit un coup d'état, & vous verrez l'issuë
Condamner la fureur que vous avez conçûë.
De quoi vous fâchez-vous, pourvû que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALERE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes?

MASCARILLE.

Toujours serez-vous lors à tems pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens, &, content dans la suite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons. Mais Lucile....

MASCARILLE.

Alte; son pere sort.

****

SCENE VIII.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT *les cinq premiers vers sans voir Valere.*

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change:
Car Lucile soûtient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah! Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin? tu portes bien la mine

De pouſſer les reſſorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, di-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel ſcandale à toute une famille ?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, ſinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le preſſoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête & civile,
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de ſon pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une ſenſible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi! Lucile n'eſt pas ſous des liens ſecrets
A mon maître?

ALBERT.

Non, traître, & n'y ſera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux: & s'il eſt vrai que ce ſoit choſe faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne ſecrette?

ALBERT.

Et, s'il eſt conſtant, toi, que cela ne ſoit pas,
Veux-tu te voir caſſer les jambes & les bras?

VALERE.

Monſieur, il eſt aiſé de vous faire paroître
Qu'il dit vray.

ALBERT.

Bon, voilà l'autre encor, digne maître
D'un ſemblable valet. O les menteurs hardis!

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il eſt ainſi que je le dis.

VALERE.

Quel ſeroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT *à part.*

Il s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, & ſans nous quereller,
Faites ſortir Lucile & la laiſſez parler.

ALBERT.

Et ſi le démenti par elle vous en reſte?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monſieur, je vous proteſte.
Promettez à leurs vœux votre conſentement,
Et je veux m'expoſer au plus dur châtiment,
Si de ſa propre bouche elle ne vous confeſſe
Et la foi qui l'engage, & l'ardeur qui la preſſe.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire. [*Il va frapper à ſa porte.*]

MASCARILLE *à Valere.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà, Lucile, un mot.

VALERE *à Maſcarille.*

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

****

SCENE IX.

LUCILE, ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

SEigneur Albert, au moins ſilence. Enfin, Madame,
Toute choſe conſpire au bonheur de votre ame,
Et Monſieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laiſſe votre époux, & confirme vos vœux;
Pourvû que, banniſſant toutes craintes frivoles,
Deux

Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin aſſûré ?

MASCARILLE.

Bon, me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sçachons un peu, Monſieur, quelle belle ſaillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vû, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen ?

VALERE.

On ſçait tout, adorable Luçile,
Et vouloir déguiſer eſt un ſoin inutile.

LUCILE.

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALERE.

C'eſt un bien qui me doit faire mille jaloux ;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flâme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre ame.
Je ſçais que vous avez ſujet de vous fâcher,
Que c'étoit un ſecret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes tranſports forcé la violence
A ne point violer votre expreſſe défenſe ;
Mais....

MASCARILLE.

Hé bien, oui, c'eſt moi; le grand mal que voilà.

LUCILE.

Eſt-il une impoſture égale à celle-là ?
Vous l'oſez ſoûtenir en ma préſence même,
Et penſez m'obtenir par ce beau ſtratagême ?
O le plaiſant amant ! dont la galante ardeur,
Veut bleſſer mon honneur au défaut de mon cœur,

Et que mon pere, émû de l'éclat d'un ſot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.
Quand tout contribueroit à votre paſſion,
Mon pere, les deſtins, mon inclination,
On me verroit combattre en ma juſte colere
Mon inclination, les deſtins & mon pere,
Perdre même le jour avant que de m'unir
A qui, par ce moyen, auroit crû m'obtenir.
Allez; & ſi mon ſexe avecque bienſéance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainſi.

VALERE *à Maſcarille.*

C'en eſt fait; ſon courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laiſſez moi lui parler. Hé! Madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle eſt votre penſée, & quel bourru tranſport,
Contre vos propres vœux vous fait roidir ſi fort?
Si Monſieur votre pere étoit homme farouche,
Paſſe: mais il permet que la raiſon le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confeſſion,
Vous va tout obtenir de ſon affection.
Vous ſentez, je croi bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte;
Mais, s'il vous a fait perdre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajuſté;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous conſomme,
Le mal n'eſt pas ſi grand que de tuer un homme.
On ſçait que la chair eſt fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'eſt ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été ſans doute la premiere,
Et vous ne ſerez pas, que je crois, la derniere.

LUCILE.

Quoi! vous pouvez ouïr ces diſcours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités?

ALBERT.

Que veux-tu que je die? une telle avanture
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confessé ?

MASCARILLE.

Quoi ? ce qui s'est passé
Entre mon maître & vous ; la belle raillerie !

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître & moi ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En sçavoir un peu plus de nouvelles que moi,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vîte en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.
[*Elle lui donne un soufflet.*]

****

SCENE X.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

JE crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta jouë
De faire une action dont son pere la louë.

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant.

ALBERT.

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MAS-

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin ce gros Notaire habile?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant le bourreau de la ville?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur jadis si recherché?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vû s'entredonner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour ſigne, ton front nous le fait aſſez voir.

MASCARILLE.

Oh! l'obſtiné vieillard!

ALBERT.

Oh! le fourbe damnable!
Va, rends grace à mes ans qui me font incapable
De punir ſur le champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

****

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

HE bien, ce beau ſuccès que tu devois produire....

MASCARILLE.

J'entends à demi mot ce que vous voulez dire:
Tout s'arme contre moi, pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâtons, & gibets apprêtés.
Auſſi, pour être en paix dans ce déſordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le déſeſpoir dont mon cœur eſt outré,
Je puis en rencontrer d'aſſez haut à mon gré.
Adieu Monſieur.

VALERE.

Non, non, ta fuite eſt ſuperfluë,
Si tu meurs, je prétends que ce ſoit à ma vûë.

MASCARILLE.

Je ne ſçaurois mourir quand je ſuis regardé,
Et mon trépas ainſi ſe verroit retardé.

VALERE.

Sui-moi, traître, ſui-moi; mon amour en furie
Te fera voir ſi c'eſt matiére à raillerie.

MASCARILLE *ſeul.*

Malheureux Maſcarille! à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVANTURE est fâcheuſe.

ASCAGNE.

Ah! ma chere Froſine,
Le ſort abſolument a conclu ma ruïne :
Cette affaire venuë au point où la voilà,
N'eſt pas abſolument pour en demeurer là,
Il faut qu'elle paſſe outre ; & Lucile, & Valere,
Surpris des nouveautés d'un ſemblable myſtére,
Voudront chercher un jour dans ces obſcurités
Par qui tous mes projets ſe verront avortés.
Car enfin, ſoit qu'Albert ait part au ſtratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon ſort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le ſien a groſſi,
Jugez s'il aura lieu de ſouffrir ma préſence :
Son intérêt détruit me laiſſe à ma naiſſance ;
C'eſt fait de ſa tendreſſe ; & quelque ſentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouſe, une fille
Qu'il verra ſans appui de bien & de famille ?

FROSINE.

Je trouve que c'eſt là raiſonner comme il faut ;
Mais ces réflexions devoient venir plûtôt.
Qui vous a juſqu'ici caché cette lumiére ?
Il ne falloit pas être une grande ſorciére
Pour voir, dès le moment de vos deſſeins pour lui,

Tout ce que votre eſprit ne voit que d'aujourd'hui;
L'action le diſoit; & dès que je l'ai ſçûë,
Je n'en ai prévû guére une meilleure iſſuë.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? mon trouble eſt ſans pareil:
Mettez-vous en ma place, & me donnez conſeil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conſeil deſſus cette diſgrace:
Car je ſuis maintenant vous, & vous étes moi:
Conſeillez-moi, Froſine, au point où je me voi.
Quel remède trouver? dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie;
C'eſt prendre peu de part à mes cuiſans ennuis
Que de rire, & de voir les termes où j'en ſuis.

FROSINE.

Aſcagne, tout de bon, votre ennui m'eſt ſenſible,
Et pour vous en tirer je ferois mon poſſible.
Mais que puis-je après tout? je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah! pour cela, toujours il eſt aſſez bonne heure.
La mort eſt un remède à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit ſervir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Froſine, non, ſi vos conſeils propices
Ne conduiſent mon ſort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du déſeſpoir.

FROSINE.

Sçavez-vous ma penſée? il faut que j'aille voir

La....

La.... mais Erafte vient, qui pourroit nous
distraire.
Nous pourrons en marchant parler de cette
affaire?
Allons, retirons-nous.

****

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE

ENcore rebuté?

GROS-RENE'.

Jamais ambaſſadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous ſouhaitiez
d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant ſon quant-à-moi,
Va, va, je fais état de lui comme de toi,
Di-lui qu'il ſe promene; & ſur ce beau langage,
Pour ſuivre ſon chemin m'a tourné le viſage;
Et Marinette auſſi, d'un dédaigneux muſeau,
Lâchant un, laiſſe-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle; & mon ſort & le vôtre
N'ont rien à ſe pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
Le promt retour d'un cœur juſtement emporté!
Quoi! le premier tranſport d'un amour qu'on
abuſe
Sous tant de vrai-ſemblance, eſt indigne d'excuſe,
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
Devoit être inſenſible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même choſe en ma
place,
Et ſe fût moins laiſſé ſurprendre à tant d'audace?
De mes juſtes ſoupçons ſuis-je ſorti trop tard?
Je n'ai point attendu de ſermens de ſa part,

Et lorſque tout le monde encor ne ſçait qu'en
croire,
Ce cœur impatient lui rend toute ſa gloire,
Il cherche à s'excuſer, & le ſien voit ſi peu
Dans ce profond reſpect la grandeur de mon feu?
Loin d'aſſûrer une ame, & lui fournir des armes,
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux tranſport,
Et rejette de moi, meſſage, écrit, abord?
Ah! ſans doute, un amour a peu de violence
Qu'eſt capable d'éteindre une ſi foible offenſe,
Et ce dépit ſi promt à s'armer de rigueur,
Découvre aſſez pour moi tout le fond de ſon
cœur,
Et de quel prix doit être à préſent à mon ame
Tout ce dont ſon caprice a pû flater ma flâme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai,
Et puiſque l'on témoigne une froideur extrême
A conſerver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENE'.

Et moi de même auſſi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux
péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce ſexe volage,
Et lui faire ſentir que l'on a du courage.
Qui ſouffre ſes mépris, les veut bien recevoir.
Si nous avions l'eſprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole ſi haute;
Oh! qu'elles nous ſont bien fiéres par notre
faute!
Je veux être pendu, ſi nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plûpart des
hommes
Les gâtent tous les jours dans le ſiécle où nous
ſommes.

ERASTE.

Pour moi, ſur toute choſe, un mépris me ſur-
prend;
Et pour punir le ſien par un autre auſſi grand,
Je

Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous? la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal,
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toûjours femme, & jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant: car goûtez bien, de grace,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts.
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans sçavoir où;
Pour montrer qu'ici bas, ainsi qu'on l'interpréte,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent;
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison; car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude.
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,

Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible, & le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, & tantôt au grenier:
Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENE'.

Assez bien, Dieu merci;
Mais je les voi, Monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENE'.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

****

SCENE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

Je l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme.
C'en est fait; je me veux guérir, & connois bien

Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles sur-tout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres,
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des sceptres offerts:
Oui, mon amour pour vous sans doute étoit extrême,
Je vivois tout en vous; & je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Assez de peine encor à m'en voir dégagé:
Possible que, malgré la cure qu'elle essaye,
Mon ame saignera long-tems de cette playe,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe, & puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramene,
C'est la derniere ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiére,
Monsieur, & m'épargner encor cette derniére.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
Puisque vous le voulez, que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ERASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussai-je un foible cœur

Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus,
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder, qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait, il présente à la vûë
Cent charmes merveilleux dont vous étes pourvûë,
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENE'.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il est à vous encor ce brasselet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême,
Eraste, de mon cœur voulez être éclairci,
Si je n'aime Eraste de même,
Au moins aimai-je fort qu'Eraste m'aime ainsi.

LUCILE.

Vous

Vous m'assûriez par-là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

[*Il déchire la lettre.*]

LUCILE *lit.*

J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à quand je souffrirai:
Mais je sçais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.

ERASTE.

Voilà qui m'assûroit à jamais de vos feux;
Et la main, & la lettre, ont menti toutes deux.

[*Elle déchire la lettre.*]

GROS-RENE'.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous? suffit, même fortune.

MARINETTE *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENE' *à Eraste.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE *à Lucile.*

Tenez-bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout.
Je sois exterminé, si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENE' *à Erafte.*

Vous triomphez.

MARINETTE *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de fes yeux.

GROS-RENE' *à Erafte.*

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENE' *à Erafte.*

Que faut-il davantage?

ERASTE.

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le fçais fort bien.

LUCILE.

Erafte, Erafte, un cœur fait comme eft fait le vôtre,
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par tout, vous n'en aurez jamais
De fi paffionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.
Mes plus ardens refpects n'ont pû vous obliger,
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus fonger:
Mais perfonne après moi, quoi qu'on vous faffe entendre,
N'aura jamais pour vous de paffion fi tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement,
On fait de leur perfonne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jaloufie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame faifie:
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se réfoudre à les perdre; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jaloufie eft plus refpectueufe.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offenſe amoureuſe.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraſte, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé! je crois que cela foiblement vous ſoucie:
Peut-être en ſeroit-il beaucoup mieux pour ma vie.
Si je.... mais laiſſons-là ces diſcours ſuperflus:
Je ne dis point quels ſont mes penſers là-deſſus.

ERASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raiſon que nous rompons enſemble,
Et que cela n'eſt plus de ſaiſon, ce me ſemble.

ERASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui vrayment; quoi n'en eſt-ce pas fait?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un eſprit ſatisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ERASTE.

Moi? je vous ai crû-là faire un plaiſir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison,
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop-tôt votre demande.

ERASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop-tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop-tôt le demander,
Consentez-y, Madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

****

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

Oh! la lâche personne!

GROS-RENE'.

Ah! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENE'.

J'en suis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta duppe aussi.

GROS-RENE'.

Vien, vien frotter ton nés auprès de ma colére.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre ; & tu n'as pas affaire
A ma ſotte maîtreſſe. Ardez le beau muſeau
Pour nous donner envie encore de ſa peau !
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois ? ma foi l'on t'en fricaſſe.
Des filles comme nous.

GROS-RENE'.

Oui ? tu le prends par là?
Tien, tien, ſans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nompareille,
Il n'aura plus l'honneur d'être ſur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENE'.

Tien encor ton couteau, la piéce eſt riche & rare;
Il te coûta ſix blancs, lorſque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tien tes ciſeaux, avec ta chaîne de léton.

GROS-RENE'.

J'oubliois d'avant hier ton morceau de fromage.
Tien, je voudrois pouvoir rejetter le potage
Que tu me fis manger pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres ſur moi;
Mais j'en ferai du feu juſques à la derniere.

GROS-RENE'.

Et des tiennes, tu ſçais ce que j'en ſçaurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENE'.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompuë
Rend, entre gens d'honneur, une affaire concluë.
Ne fai point les doux yeux ; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point toi, j'ai l'eſprit trop touché.

GROS-RENE'.
Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps; tu ris, bonne bête!

MARINETTE.
Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENE'.
La peste soit ton ris; voilà tout mon courroux
Déja dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.
Voi.

GROS-RENE.
Voi toi.

MARINETTE.
Voi toi-même.

GROS-RENE'.
Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.
Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENE'.
Ce que tu voudras, toi.
Di.

MARINETTE.
Je ne dirai rien.

GROS-RENE'.
Ni moi non plus.

MARINETTE.
Ni moi.

GROS-RENE'.
Ma foi nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.
Et moi, je te fais grace.

GROS-RENE'.
Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.
Que Marinette est sotte après son Gros-René.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

DEs que l'obſcurité regnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile;
Va vîte de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne ſourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots il m'a ſemblé d'entendre
Va vîtement chercher un licou pour te pendre.
Venez-ça, mon Patron; car dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le tems de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux ici parler, & vous confondre:
Défendez-vous donc bien, & raiſonnons ſans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile? Oui, Maſcarille. Et que penſez-vous faire?
Une action d'amant qui ſe veut ſatisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller ſans beſoin riſquer ainſi ſa peau.
Mais tu ſçais quel motif à ce deſſein m'appelle,
Lucile eſt irritée. Hé bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille appaiſer ſon eſprit.
Mais l'amour eſt un ſot qui ne ſçait ce qu'il dit:
Nous garantira-t-il cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie?
Penſes-tu qu'aucun d'eux ſonge à nous faire mal?
Oui, vraiment, je le penſe; & ſur tout, ce rival.
Maſcarille, en tout cas, l'eſpoir où je me fonde,
Nous irons bien armés, & ſi quelqu'un nous gronde,

Nous nous chamaillerons. Oui ? voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement :
Moi chamailler ? bon Dieu ! suis-je un Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus ? c'est fort mal me connoître.
Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la biére,
Je suis scandalisé d'une étrange maniére.
Mais tu seras armé de pied-en-cap. Tant pis,
J'en serai moins leger à gagner le taillis,
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe,
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron.
Soit : pourvû que toûjours je branle le menton.
A table comptez-moi, si vous voulez pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de se battre :
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assûre.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

JE n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
Le Soleil semble s'être oublié dans les Cieux,
Et, jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumiére,
Je vois rester encore une telle carriére,
Que je crois que jamais il ne l'achévera,
Et que de sa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre,
Pêcher vîte à tâtons quelque sinistre encombre....
Vous voyez que Lucile entiére en ses rebuts....

VALERE.

Ne me fai point ici de contes superflus.

Quand

Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je sens de son courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir ou terminer mon sort.
C'est un point résolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce transport:
Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALERE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir:
De moment en moment.... [*Il tousse*] vous voyez le supplice.

VALERE.

Ce mal te passera, prends du jus de réglice.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser;
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

****

SCENE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE.

MOnsieur, de bonne part je viens d'être informé,

Qu'Eraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes & bras à votre Mascarille.

MASCARILLE.

Moi? je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes & bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce stile,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit?

VALERE.

Oh! qu'ils ne seront pas si méchans qu'ils le disent!
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous sçavez de tout tems que je suis un bon frere.

VALERE.

Je vous suis obligé, Monsieur de la Rapiére.

LA RAPIERE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assûrance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, Monsieur.

VALERE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eût pû nous assister
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage! & l'homme de service!
Vous avez sçû le tour que lui fit la Justice;
Il mourut en César, & lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VA-

VALERE.

Monsieur de la Rapiere, un homme de la sorte
Doit être regretté ; mais, quant à votre escorte,
Je vous rends grace.

LA RAPIERE.

Soit; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais parti.

VALERE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande ;
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

****

SCENE IV.

VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi! Monsieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle audace!
Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace.
Combien de tous côtés....

VALERE.

Que regardes-tu là?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est cruë,
Ne nous obstinons point à rester dans la ruë;
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer? faquin,
Tu m'oses proposer un acte de coquin?
Sus; sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MAS-

MASCARILLE.

Hé! Monſieur, mon cher maître, il eſt ſi doux
de vivre!
On ne meurt qu'une fois; & c'eſt pour ſi long-
tems.....

VALERE.

Je m'en vais t'aſſommer de coups, ſi je t'entends.
Aſcagne vient ici, laiſſons-le; il faut attendre
Quel parti de lui-même il réſoudra de prendre.
Cependant avec moi vien prendre à la maiſon
Pour nous frotter....

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaiſon.
Que maudit ſoit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chatemites!

****

SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Eſt-il bien vrai, Froſine, & ne rêvai-je point?
De grace, contez-moi bien tout de point
en point.

FROSINE.

Vous en ſçaurez aſſez le détail, laiſſez faire.
Ces ſortes d'incidens ne ſont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous ſçachiez, qu'après ce Teſtament
Qui vouloit un garçon pour tenir ſa promeſſe,
De la femme d'Albert la derniere groſſeſſe
N'accoucha que de vous, & que lui, deſſous main,
Ayant depuis long-tems concerté ſon deſſein,
Fit ſon fils de celui d'Ignés la bouquetiére
Qui vous donna pour ſienne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois après, Albert étant abſent,
La crainte d'un époux & l'amour maternelle

Firent

Firent l'événement d'une ruſe nouvelle.
Sa femme en ſecret lors ſe rendit ſon vrai ſang,
Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de ſa fille.
Voilà de votre ſort un myſtére éclairci
Que votre feinte mere a caché juſqu'ici.
Elle en dit des raiſons, & peut en avoir d'autres
Par qui ſes intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin cette viſite où j'eſpérois ſi peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire, a ſervi votre feu.
Cette Ignés vous relâche, & par votre autre affaire
L'éclat de ſon ſecret devenu néceſſaire,
Nous en avons nous deux votre pere informé,
Un billet de ſa femme a le tout confirmé;
Et pouſſant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adreſſe jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après
Nous avons ajuſté ſi bien les intérêts,
Si doucement à lui déployé ces myſtéres,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
Enfin, pour dire tout, mené ſi prudemment
Son eſprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre pere il montre de tendreſſe
A confirmer les nœuds qui ſont votre allégreſſe.

ASCAGNE.

Ah! Froſine, la joye où vous m'acheminez.....
Hé! que ne dois-je point à vos ſoins fortunés!

FROSINE.

Au reſte, le bon-homme eſt en humeur de rire,
Et pour ſon fils encor nous défend de rien dire.

****

SCENE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

APprochez-vous, ma fille, un tel nom m'eſt permis,
Et j'ai ſçû le ſecret que cachoient ces habits.

Vous

Vous avez fait un trait, qui, dans ſa hardieſſe
Fait briller tant d'eſprit & tant de gentilleſſe,
Que je vous en excuſe, & tiens mon fils heureux
Quand il ſçaura l'objet de ſes ſoins amoureux.
Vous valez tout un monde; & c'eſt moi qui l'aſſûre.
Mais le voici; prenons plaiſir de l'avanture.
Allez faire venir tous vos gens promtement.

ASCAGNE.

Vous obéir ſera mon premier compliment.

****

SCENE VII.

POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Valere.*

Les diſgraces ſouvent ſont du Ciel révélées.
J'ai ſongé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs caſſés; Monſieur, un tel ſonge m'abbat.

VALERE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valere, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te ſera néceſſaire.
Tu vas avoir en tête un puiſſant adverſaire.

MASCARILLE.

Et perſonne, Monſieur, qui ſe veuille bouger
Pour retenir des gens qui ſe vont égorger?
Pour moi je le veux bien; mais au moins, s'il arrive
Qu'un funeſte accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accuſez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pouſſe moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé!

VALERE.

Ce ſentiment, mon pere,
Eſt d'un homme de cœur, & je vous en révére.

J'ai

J'ai dû vous offenser, & je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantôt redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face;
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALERE.

Moi, le fuir? Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Ascagne.

VALERE.

Ascagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroître.

VALERE.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi?

POLIDORE.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme, il sçait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
Si bien qu'Albert & moi sommes tombés d'accord

Que tu ſatisferois Aſcagne ſur ce tort:
Mais aux yeux d'un chacun, & ſans nulles remiſes,
Dans les formalités en pareil cas requiſes.

VALERE.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurci.....

POLIDORE.

Lucile épouſe Eraſte, & te condamne auſſi:
Et, pour convaincre mieux tes diſcours d'injuſtice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accompliſſe.

VALERE.

Ah! c'eſt une impudence à me mettre en fureur:
Elle a donc perdu ſens, foi, conſcience, honneur?

****

SCENE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ERASTE, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT.

HE bien? les combattans? On amene le nôtre.
Avez-vous diſpoſé le courage du vôtre?

VALERE.

Oui, oui, me voilà prêt, puiſqu'on m'y veut forcer,
Et, ſi j'ai pû trouver ſujet de balancer,
Un reſte de reſpect en pouvoit être cauſe,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppoſe;
Mais c'eſt trop me pouſſer, ce reſpect eſt à bout,
A toute extrémité mon eſprit ſe réſout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour ſe venge. [*à Lucile.*]
Non pas que cet amour prétende encor à vous;
Tout ſon feu ſe réſout en ardeur de courroux;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, eſt odieux,

A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'eſt de toute pudeur ſe montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un ſemblable diſcours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en ſçaura venger.
Voici venir Aſcagne, il aura l'avantage
De vous faire changer bien vîte de langage,
Et ſans beaucoup d'effort.

****

SCENE DERNIERE.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ERASTE, VALERE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE.

VALERE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au ſien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une ſœur criminelle;
Mais, puiſque ſon erreur me veut faire querelle,
Nous le ſatisferons, & vous, mon brave, auſſi.

ERASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Aſcagne a pris ſur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, & je le laiſſe faire.

VALERE.

C'eſt bien fait; la prudence eſt toujours de ſaiſon.
Mais....

ERASTE.

Il ſçaura pour tous vous mettre à la raiſon.

VALERE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas, tu ne ſçais pas encore
Quel étrange garçon eſt Aſcagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire ſçavoir.

VALERE.

Sus donc que maintenant il me le faſſe voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous?

GROS-RENE'.

Cela ne feroit pas honnête.

VALERE.

Se moque-t-on de moi? Je caſſerai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi méchant qu'on me fait,
Et dans cette avanture où chacun m'intéreſſe,
Vous allez voir plûtôt éclater ma foibleſſe,
Connoître que le Ciel, qui diſpoſe de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réſervoit pour victoire facile,
De finir le deſtin du frere de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Aſcagne va par vous recevoir le trépas:
Mais il veut bien mourir, ſi ſa mort néceſſaire
Peut avoir maintenant de quoi vous ſatisfaire,
En vous donnant pour femme en préſence de tous
Celle qui juſtement ne peut être qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre après ſa perfidie,
Et les traits effrontés.....

ASCAGNE.

Ah! ſouffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous eſt engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé;
Sa flâme eſt toujours pure, & ſa conſtance extrême;
Et j'en prends à témoin votre pere lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'eſt aſſez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il eſt tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui par ſerment ton ame eſt attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux eſt cachée;
Un intérêt de bien, dès ſes plus jeunes ans,

Fit

Fit ce déguiſement qui trompe tant de gens,
Et depuis peu l'amour en a ſçû faire un autre,
Qui t'abuſa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux,
Je te fais maintenant un diſcours ſérieux.
Oui c'eſt elle, en un mot, dont l'adreſſe ſubtile
La nuit reçut ta foi ſous le nom de Lucile,
Et qui, par ce reſſort qu'on ne comprenoit pas,
A ſemé parmi vous un ſi grand embarras.
Mais, puiſqu'Aſcagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute impoſture ôtée,
Et qu'un nœud plus ſacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'eſt-là juſtement ce combat ſingulier
Qui devoit envers nous réparer votre offenſe,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défenſe.

POLIDORE.

Un tel évenement rend tes eſprits confus;
Mais en vain tu voudrois balancer là-deſſus.

VALERE.

Non, non, je ne veux pas ſonger à m'en défendre;
Et ſi cette avanture a lieu de me ſurprendre,
La ſurpriſe me flate, & je me ſens ſaiſir
De merveille à la fois, d'amour & de plaiſir:
Se peut-il que ces yeux....

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les diſcours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, & cependant
Vous ſçaurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

Vous, Lucile, pardon, ſi mon ame abuſée...

LUCILE.

L'oubli de cette injure eſt une choſe aiſée.

ALBERT.

Allons, ce compliment ſe fera bien chez nous,
Et nous aurons loiſir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne ſongez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reſte encor ici des ſujets de carnage.

Voilà bien à tous deux notre amour couronné :
Mais de son Mascarille, & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps siéd trop bien.
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sçais la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor, tel qu'il est on le prend,
On n'y va pas chercher tant de cérémonie :
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENE'.

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compere?

GROS-RENE'.

Bien entendu, je veux une femme sévere,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé! mon Dieu, tu feras
Comme les autres font, & tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux & critiques,
Dégénerent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi;
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

Oh! la fine pratique!
Un mari confident!

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique.

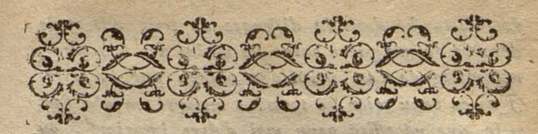
ALBERT.

Pour la troisiéme fois, allons-nous-en chez nous,
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE.



PREFACE.

C'EST une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'Auteur modeste, & mépriser par honneur ma Comédie. J'offenserois mal-à-propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pû applaudir à une sottise; comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; & quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes Précieuses ridicules *avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées, dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, & je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer-là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; & je ne voulois pas qu'elles sautassent du Théatre de Bourbon, dans la Gallerie du Palais. Cependant je n'ai pû l'éviter, & je*

je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma piéce entre les mains des Libraires, accompagnée d'un privilége obtenu par surprise. J'ai eu beau crier, ô tems! ô mœurs! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; & le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, & consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras, qu'un livre à mettre au jour, & qu'un Auteur est neuf la premiére fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pû mieux songer à moi, & j'aurois pris toutes les précautions que Messieurs les Auteurs, à présent mes confreres, ont coûtume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand Seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour Protecteur de mon Ouvrage, & dont j'aurois tenté la liberalité par une Epitre Dédicatoire bien fleurie; j'aurois tâché de faire une belle & docte Préface, & je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la Tragédie & la Comédie; l'Etimologie de toutes deux, leur origine, leur définition, & le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma piéce, ne m'auroient pas refusé, ou des vers François ou des vers Latins. J'en ai même qui m'auroient loué en Grec, & l'on n'ignore pas qu'une louange en Grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître, & je ne puis même obte-

nir

nir la liberté de dire deux mots, pour justifier mes intentions sur le sujet de cette Comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satire honnête & permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matiére de la Comédie, & que par la même raison, que les véritables sçavans, & les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la Comédie, & du Capitan, non plus que les Juges, les Princes & les Rois, de voir Trivelin, ou quelque autre sur le Théatre, faire ridiculement le Juge, le Prince, ou le Roi: aussi les véritables Précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on jouë les ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le tems de respirer, & Monsieur de Luines veut m'aller faire relier de ce pas: à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.



****

ACTEURS.

LA GRANGE.
DU CROISI.
GORGIBUS, bon bourgeois.
MADELON, fille de Gorgibus, précieuſe ridicule.
CATHOS, niéce de Gorgibus, précieuſe ridicule.
MAROTTE, ſervante des précieuſes ridicules.
ALMANZOR, laquais des précieuſes ridicules.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croiſi.
LUCILE, voiſine de Gorgibus.
CELIMENE, voiſine de Gorgibus.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.
VIOLONS.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon de Gorgibus.



LES PRECIEUSES RIDICULES.

J. Punt del. et fecit, 1738.



LES PRECIEUSES RIDICULES,

COMEDIE.

****

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISI.

DU CROISI.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoi ?

DU CROISI.

Regardez-moi un peu ſans rire.

LA GRANGE.

Hé bien ?

DU CROISI.

Que dites-vous de notre viſite ? en étes-vous fort ſatisfait ?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous ſujet de l'être tous deux?

DU CROISI.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi je vous avouë que j'en ſuis tout ſcanda-

dalisé. A-t-on jamais vû, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vû tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure est-il? Ont-elles répondu que, oui, & non, à tout ce que nous avons pû leur dire? & ne m'avouërez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les derniéres personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISI.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prends, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les Provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse & de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçû, &, si vous m'en croyez, nous leur jouërons tous deux une piéce qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISI.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une maniére de bel-esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie, & de vers,

&

& dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeller brutaux.

DU CROISI.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? il faut.... mais sortons d'ici auparavant.

****

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISI, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HE bien, vous avez vû ma niéce & ma fille? les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose, que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISI.

Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS *seul.*

Ouais; il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici? d'où pourroit venir leur mécontentement? il faut sçavoir un peu ce que c'est. Hola.

****

SCENE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

QUe désirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les lévres.

GORGIBUS. [*seul.*]

C'eſt trop pommadé: dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je penſe, envie de me ruïner. Je ne vois par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont uſé, depuis que nous ſommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

****

SCENE IV.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il eſt bien néceſſaire, vrayment, de faire tant de dépenſe pour vous graiſſer le muſeau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Meſſieurs, que je les vois ſortir avec tant de froideur? vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je vous voulois donner pour maris?

MADELON.

Et quelle eſtime, mon pere, voulez-vous que nous faſſions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommoder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MA-

MADELON.

La belle galanterie que la leur! quoi, débuter d'abord par le mariage!

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent, par le concubinage? N'est-ce pas un procédé, dont vous avez sujet de vous louër toutes deux, aussi-bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? & ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon pere, ce que vous dites-là, est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, & que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MADELON.

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini! la belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fût marié à Clélie!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MADELON.

Mon pere, voilà ma cousine qui vous dira aussi-bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres avantures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sçache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre & le passionné, & que sa recherche soit dans les formes. Premiérement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il

devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & sortir de-là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems sa passion à l'objet aimé, & cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; & cette déclaration est suivie d'un promt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un tems bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous appaiser, & de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les avantures ; les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des peres, les jalousies conçuës sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlévemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles maniéres, & ce sont des régles dont en bonne galanterie on ne sçauroit se dispenser ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, & prendre justement le roman par la queuë ! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; & j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici ? voici bien du haut stile.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vray de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie ? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vû la carte de Tendre, & que billets doux,

petits

petits ſoins, billets galans & jolis vers, ſont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur perſonne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? venir en viſite amoureuſe avec une jambe toute unie, un chapeau déſarmé de plumes, une tête irréguliére en cheveux, & un habit qui ſouffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels amans ſont-ce-là! Quelle frugalité d'ajuſtement, & quelle ſéchereſſe de converſation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne ſont pas de la bonne faiſeuſe, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chauſſes ne ſoient aſſez larges.

GORGIBUS.

Je penſe qu'elles ſont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, & vous Madelon....

MADELON.

Hé! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges? ne ſont-ce pas vos noms de batême?

MADELON.

Mon Dieu? que vous êtes vulgaire! pour moi un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pû faire une fille ſi ſpirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau ſtile, de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouërez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieuſement à entendre prononcer ces mots-là; & le nom de Polixène que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminte que je me ſuis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines; & pour ces Meſſieurs dont il eſt queſtion, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux réſolument que vous vous diſpoſiez à les recevoir pour maris. Je me laſſe de vous avoir ſur les bras, & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop peſante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je trouve le mariage une choſe tout-à-fait choquante. Comment eſt-ce qu'on peut ſouffrir la penſée de coucher contre un homme vrayment nud?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faiſons que d'arriver. Laiſſez-nous faire à loiſir le tiſſu de notre roman, & n'en preſſez point tant la concluſion.

[*à part.*] GORGIBUS. [*haut.*]

Il n'en faut point douter; elles ſont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître abſolu; & pour trancher toutes ſortes de diſcours, ou vous ſerez mariées toutes deux avant qu'il ſoit peu, ou, ma foi, vous ſerez religieuſes; j'en fais un bon ſerment.

****

SCENE V.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

MOn Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiére! que ſon intelli-

intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chere? j'en ſuis en confuſion pour lui. J'ai peine à me perſuader que je puiſſe être véritablement ſa fille, & je crois que quelque avanture un jour me viendra développer une naiſſance plus illuſtre.

CATHOS.

Je le croirois bien, oui: il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde auſſi.....

****

SCENE VI.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

VOilà un laquais qui demande ſi vous étes au logis, & dit que ſon maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, ſotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un néceſſaire qui demande ſi vous êtes en commodité d'être viſibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente! le moyen de ſouffrir cela! & qui eſt-il le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Maſcarille.

MADELON.

Ah ma chere! un Marquis! un Marquis! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'eſt ſans doute un bel-eſprit, qui a ouï parler de nous.

CA-

CATHOS.

Assurément, ma chere.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, & soûtenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sçai point quelle bête c'est-là, il faut parler Chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous étes, & gardez-vous bien d'en salir la glace, par la communication de votre image.

[*Elles sortent.*]

****

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOlà, Porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes souliers en bouë? allez, ôtez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MAS-

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, Monſieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *lui donnant un ſoufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une perſonne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Eſt-ce ainſi qu'on paye les pauvres gens, & votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'oſent jouër à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de ſa chaiſe.*

Ca, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi?

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il eſt raiſonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre eſt un coquin, qui ne ſçait ce qu'il dit: Tien, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content, vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, &....

[*levant ſon bâton*].

MASCARILLE.

Doucement, tien, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre au petit coucher.

SCE-

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MOnſieur, voilà mes maîtreſſes qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point, je ſuis ici poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCENE IX.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE *après avoir ſalué.*

MEſdames, vous ſerez ſurpriſes, ſans doute, de l'audace de ma viſite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayiez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inſcris en faux contre vos paroles. La renommée accuſe juſte en contant ce que vous valez; & vous allez faire pic, repic, & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MA-

MADELON.

Votre complaiſance pouſſe un peu trop avant la libéralité de ſes loüanges, & nous n'avons garde, ma couſine & moi, de donner de notre ſérieux dans le doux de votre flaterie.

CATHOS.

Ma chére, il faudroit faire donner des ſiéges.

MADELON.

Holà, Almanzor?

ALMANZOR.

MAdame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la converſation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il ſûreté ici pour moi?

CATHOS. [*Almanzor ſort.*]

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque aſſaſſinat de ma franchiſe. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire inſulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils ſe mettent ſur leur garde meurtriére? Ah! par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoiſe qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chére, c'eſt le caractére enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'eſt un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais deſſeins, & votre cœur peut dormir en aſſûrance ſur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE *après s'être peigné, & avoir ajuſté ſes canons.*

Hé bien, Meſdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raiſon, pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel-eſprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'eſt une vérité inconteſtable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaiſe.

MADELON.

Il eſt vray que la chaiſe eſt un retranchement merveilleux contre les inſultes de la bouë & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de viſites? Quel bel-eſprit eſt des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne ſommes pas encore connuës; mais nous ſommes en paſſe de l'être, & nous avons une amie particuliére qui nous a promis d'amener ici tous ces Meſſieurs du recueil des piéces choiſies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés auſſi pour être les arbitres ſouverains des belles choſes.

MAS-

MASCARILLE.

C'eſt moi qui ferai votre affaire mieux que perſonne; ils me rendent tous viſite, & je puis dire que je ne me léve jamais ſans une demi-douzaine de beaux-eſprits.

MADELON.

Hé! mon Dieu, nous vous ſerons obligées de la derniére obligation, ſi vous nous faites cette amitié: car enfin, il faut avoir la connoisſance de tous ces Meſſieurs-là, ſi l'on veut être du beau monde. Ce ſont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; & vous ſçavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la ſeule fréquentation, pour vous donner bruit de connoiſſeuſe, quand il n'y auroit rien autre choſe que cela. Mais pour moi ce que je conſidére particuliérement, c'eſt que par le moyen de ces viſites ſpirituelles, on eſt inſtruit de cent choſes qu'il faut ſçavoir de néceſſité, & qui ſont de l'eſſence du bel-eſprir. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de proſe ou de vers. On ſçait à point nommé, un tel a compoſé la plus jolie piéce du monde ſur un tel ſujet; une telle a fait des paroles ſur un tel air; celui-ci a fait un madrigal ſur une jouïſſance; celui-là a compoſé des ſtances ſur une infidélité; Monſieur un tel écrivit hier au ſoir un ſixain à Mademoiſelle une telle, dont elle lui a envoyé la réponſe ce matin ſur les huit heures; un tel Auteur a fait un tel deſſein; celui-là eſt à la troiſiéme partie de ſon roman; cet autre met ſes ouvrages ſous la preſſe. C'eſt là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, & ſi l'on ignore ces choſes, je ne donnerois pas un clou de tout l'eſprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eſt renchérir ſur le ridicule, qu'une perſonne ſe pique d'eſprit & ne ſçache pas juſqu'au moindre petit quatrain

qui

qui se fait chaque jour ; & pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vû quelque chose de nouveau, que je n'aurois pas vû.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une Académie de beaux-esprits, & je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles ruëlles de Paris, deux cent chansons, autant de sonnets, quatre cens épigrammes, & plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avouë que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, & demandent un esprit profond. Vous en verrez de ma maniére, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'Histoire Romaine.

MADELON.

Ah ! certes, cela sera du dernier beau ; j'en retiens

retiens un exemplaire au moins, si vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux Libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais à propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une Duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh! je n'y prenois pas garde,
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah, mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier, cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh!*
Voilà

voilà qui eſt extraordinaire, *oh, oh!* Comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh, oh!* La ſurpriſe, *oh, oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce, *oh, oh!* admirable.

MACARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous? ce ſont-là de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh, oh!* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde*, je ne m'appercevois pas de cela: façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que ſans ſonger à mal.* Tandis qu'innocemment, ſans malice, comme un pauvre mouton, *Je vous regarde;* c'eſt-à-dire, je m'amuſe à vous conſidérer, je vous obſerve, je vous comtemple. *Votre œil en tapinois....* Que vous ſemble de ce mot, *tapinois?* n'eſt-il pas bien choiſi?

CATHOS.

Tout-à-fait bien,

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il ſemble que ce ſoit un chat qui vienne de prendre une ſouris. *Tapinois.*

MADELON.

Il ne ſe peut rien de mieux.

MAS-

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'eſt un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait deſſus.

CATHOS.

Vous avez appris la muſique?

MASCARILLE.

Moi? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela ſe peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité ſçavent tout, ſans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Aſſûrément, ma chére.

MASCARILLE.

Ecoutez ſi vous trouverez l'air à votre goût: *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la ſaiſon a furieuſement outragé la délicateſſe de ma voix; mais il n'importe, c'eſt à la cavaliére. [*Il chante.*]

Oh, oh! je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui eſt paſſionné; eſt-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la penſée bien exprimée

dans le chant? *au voleur*, *au voleur*. Et puis comme si l'on crioit bien fort, *au*, *au*, *au*, *au*, *au voleur*. Et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur*.

MADELON.

C'est-là sçavoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assûre; je suis enthousiasmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vû de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraye mere passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le tems, Mesdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissement.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, si vous voulez; aussi-bien on en doit jouër une nouvelle, que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là: car je me suis engagé de faire valoir la piéce, & l'Auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les

les Auteurs viennent lire leurs piéces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation; & je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact; & quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut, sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sçai si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque Comédie.

MADELON.

Hé! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé, à quels Comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE.

Belle demande! aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle; ils ne sçavent pas faire ronfler les vers, & s'arrêter au bel endroit; & le moyen de connoître où est le beau vers, si le Comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brouhaha?

CATHOS.

En effet, il y a maniére de faire ſentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage, & les choſes ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous ſemble de ma petite oye? la trouvez-vous congruante à l'habit?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en eſt bien choiſi?

MADELON.

Furieuſement bien. C'eſt perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vû porter ſi haut l'élégance de l'ajuſtement.

MASCARILLE.

Attachez un peu ſur ces gands la réfléxion de votre odorat.

MADELON.

Ils ſentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais reſpiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là? [*Il donne à ſentir les cheveux poudrés de ſa perruque.*]

MA-

MADELON.

Elle eſt tout-à-fait de qualité; le ſublime en eſt touché délicieuſement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez-vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Sçavez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement ſur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous aſſûre que nous ſimpatiſons vous & moi. J'ai une délicateſſe furieuſe pour tout ce que je porte, & juſqu'à mes chauſſettes je ne puis rien ſouffrir qui ne ſoit de la bonne faiſeuſe.

MASCARILLE *s'écriant bruſquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement; Dieu me damne, Meſdames, c'eſt fort mal en uſer; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'eſt pas honnête.

CATHOS.

Qu'eſt-ce donc! Qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur, en même tems? m'attaquer à droit & à gauche? Ah! c'eſt contre le droit des gens, la partie n'eſt pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choſes d'une maniére particuliére.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'eſprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable! il eſt écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

****

SCENE X.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

MAdame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monſieur.

CATHOS.

Le connoiſſez-vous?

MASCARILLE.

C'eſt mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque tems que nous ne nous ſommes vûs, & je ſuis ravi de cette avanture.

CATHOS.

Le voici.

****

SCENE XI.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

AH, Vicomte!

JODELET [*s'embrassant l'un l'autre.*]

Ah, Marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joye de te voir ici!

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connuës, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits Seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flaterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien-heureuse.

MADELON *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte, il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Sçavez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du siécle? c'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous sçavons ce que vous sçavez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vûs tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos & Madelon.*

Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi, hi, hi.

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'Armée, & la premiére fois que nous nous vîmes, il commandoit un Régiment de Cavalerie sur les Galéres de Malthe.

MASCARILLE.

Il est vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse, & je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime aussi, mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MAS-

MASCARILLE.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siége d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? c'étoit bien une lune toute entiére.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi: j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous sentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci: là justement au derriére de la tête. Y étes-vous?

MADELON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçûs la derniére campagne que j'ai faite.

JODELET *découvrant sa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

MASCARILLE *mettant la main sur le bouton de son haut de chausse.*

Je vais vous montrer une furieuse playe.

MADELON.

Il n'est pas nécessaire, nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton caroſſe?

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous ménerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne ſçaurions ſortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danſer.

JODELET.

Ma foi, c'eſt bien aviſé.

MADELON.

Pour cela nous y conſentons: mais il faut donc quelque ſurcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Hola, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Baſque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable ſoient tous les laquais. Je ne penſe pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal ſervi que moi. Ces canailles me laiſſent toujours ſeul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monſieur le Marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Meſſieurs & ces Dames d'ici-près, pour peupler la ſolitude de notre bal.

[*Almanzor ſort.*] MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en ſemble?

MASCARILLE.

Moi? je dis que nos libertés auront peine à ſortir

ſortir d'ici les brayes nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges ſecouſſes, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit eſt naturel! il tourne les choſes le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il eſt vray qu'il fait une furieuſe dépenſe en eſprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je ſuis véritable, je veux faire un impromptu là-deſſus. [*Il médite.*]

CATHOS.

Hé! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque choſe qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant: mais je me trouve un peu incommodé de la veine Poëtique, pour la quantité de ſaignées que j'y ai faites ces jours paſſés.

MASCARILLE.

Que diable eſt-ce-là? je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci eſt un peu trop preſſé; je vous ferai un impromptu à loiſir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'eſprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, di-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vû la Comteſſe?

JODELET.

Il y a plus de trois ſemaines que je ne lui ai rendu viſite,

MASCARILLE.

Sçais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui.

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

****

SCENE XII.

LUCILE, CELIMENE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

Mon Dieu, mes chéres, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des pieds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chéres, prenez place.

MASCARILLE *dansant lui seul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout-à-fait élégante.

CA-

CATHOS.

Et a la mine de danſer proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danſer.*

Ma franchiſe va danſer la courante auſſi-bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans! il n'y a pas moyen de danſer avec eux. Le diable vous emporte, ne ſçauriez-vous jouër en meſure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village!

JODELET *danſant enſuite.*

Holà, ne preſſez pas ſi fort la cadence, je ne fais que ſortir de maladie.

****

SCENE XIII.

DU CROISI, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *un bâton à la main.*

AH, ah, coquins, que faites-vous ici? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *ſe ſentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en ſeroient auſſi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'eſt bien à vous, infame que vous étes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISI.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

****

SCENE XIV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

QUe veut donc dire ceci?

JODELET.

C'eſt une gageure.

CATHOS.

Quoi! vous laiſſer battre de la ſorte?

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire ſemblant de rien: car je ſuis violent, & je me ſerois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre préſence?

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien, ne laiſſons pas d'achever. Nous nous connoiſſons il y a longtems, & entre amis on ne va pas ſe piquer pour ſi peu de choſe.

****

SCENE XV.

DU CROISI, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

[*Trois ou quatre ſpadaſſins entrent.*]

MA-

MADELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte dans notre maiſon?

DU CROISI.

Comment, Meſdames, nous endurerons que nos laquais ſoient mieux reçus que nous? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal?

MADELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais; & cela n'eſt ni beau ni honnête de nous les débaucher, comme vous faites.

MADELON.

O Ciel, quelle inſolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de ſe ſervir de nos habits pour vous donner dans la vûë; & ſi vous les voulez aimer, ce ſera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vîte qu'on les dépouille ſur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le Marquiſat & la Vicomté à bas.

DU CROISI.

Ah, ah, coquins, vous avez l'audace d'aller ſur nos briſées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en aſſûre.

LA GRANGE.

C'eſt trop que de nous ſupplanter, & de nous ſupplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle eſt ton inconſtance!

DU CROISI.

Vîte qu'on leur ôte juſqu'à la moindre choſe.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Meſdames, en l'état qu'ils ſont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaîra; nous vous laiſſerons toute ſorte de liberté pour cela, & nous vous proteſtons, Monſieur & moi, que nous n'en ferons aucunement jaloux.

****

SCENE XVI.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah! quelle confuſion!

MADELON.

Je créve de dépit.

UN DES VIOLONS *à Maſcarille.*

Qu'eſt ce donc que ceci? Qui nous payera nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à Monſieur le Vicomte.

UN DES VIOLONS *à Jodelet.*

Qui eſt-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à Monſieur le Marquis.

SCE-

SCENE XVII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

AH! coquines que vous étes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs à ce que je vois, & je viens, d'apprendre de belles affaires vrayment, de ces Messieurs & de ces Dames qui sortent.

MADELON.

Ah! mon pere, c'est une piéce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une piéce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infames. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'est que du monde, la moindre disgrace nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient. Allons, Camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y considére point la vertu toute nuë.

****

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

MOnfieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoye dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne fçai qui me tient que je ne vous en faffe autant; nous allons fervir de fable & de rifée à tout le monde, & voilà ce que vous vous étes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. [*feul.*] Et vous, qui étes caufe de leur folie, fottes billevefées, pernicieux amufemens des efprits oifîfs, romans, vers, chanfons, fonnets & fonnettes, puiffiez-vous être à tous les Diables.

FIN.



SGANARELLE,
OU
LE COCU IMAGINAIRE,
COMÉDIE.

****

ACTEURS.

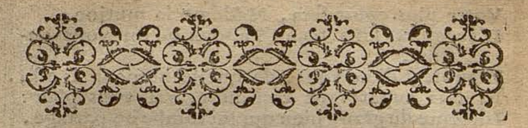
GORGIBUS, bourgeois.
CELIE, fille de Gorgibus.
LELIE, amant de Célie.
GROS-RENE', valet de Lélie.
SGANARELLE, bourgeois, & cocu imaginaire.
LA FEMME de Sganarelle.
VILLEBREQUIN, pere de Valére.
LA SUIVANTE de Célie.
UN PARENT de la femme de Sganarelle.

La Scéne est dans une place publique.



LE COCU IMAGINAIRE.

J. Punt delin. et fecit, 1738.



SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

CELIE *sortant toute éplorée.*

AH ! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS.

Que marmotez-vous-là, petite impertinente ?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu,
Et, par sottes raisons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raison paternelle ?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O sotte, peut juger ce qui vous est utile ?
Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile ;
Vous pourriez éprouver sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sçait encor montrer quelque vigueur.

Votre

Votre plus court fera, Madame la mutine,
D'accepter fans façon l'époux qu'on vous deftine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il eft,
Et dois auparavant confulter, s'il vous plaît:
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le foin d'en favoir davantage?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas?
Allez, tel qu'il puiffe être, avecque cette fomme
Je vous fuis caution qu'il eft très-honnête homme.

CELIE.

Hélas!

GORGIBUS.

Hé bien hélas! que veut dire ceci?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici!
Hé! que fi la colére une fois me tranfporte,
Je vous ferai chanter hélas de belle forte.
Voilà, voilà le fruit de ces empreflemens
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos romans;
De quolibets d'amour votre tête eft remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clélie.
Jettez-moi dans le feu tous ces méchans écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes efprits;
Lifez-moi comme il faut, au lieu de ces fornettes,
Les quatrains de Pibrac, & les doctes tablettes
Du confeiller Matthieu, l'ouvrage eft de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
La guide des pécheurs eft encore un bon livre;
C'eft-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre;
Et fi vous n'aviez lû que ces moralités,
Vous fçauriez un peu mieux fuivre mes volontés.

CELIE.

Quoi! vous prétendez donc, mon pere, que j'oublie
La conftante amitié que je dois à Lélie?
J'aurois tort, fi fans vous je difpofois de moi;
Mais vous-même à fes voeux engageâtes ma foi.

GOR-

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre eſt ſurvenu, dont le bien l'en dégage.
Lélie eſt fort bien fait ; mais apprends qu'il n'eſt rien
Qui ne doive céder au ſoin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que ſans lui le reſte eſt une triſte affaire.
Valere, je crois bien, n'eſt pas de toi chéri ;
Mais, s'il ne l'eſt amant, il le ſera mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.
Mais ſuis-je pas bien fat de vouloir raiſonner,
Où de droit abſolu j'ai pouvoir d'ordonner ?
Tréve donc, je vous prie, à vos impertinences.
Que je n'entende plus vos ſottes doléances.
Ce gendre doit venir vous viſiter ce ſoir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir ;
Si je ne vous lui vois faire fort bon viſage,
Je vous.... Je ne veux pas en dire davantage.

****

SCENE II.

CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

QUoi ! refuſer, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur ?
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oui ſi plein de charmes ?
Hélas ! que ne veut-on auſſi me marier !
Ce ne feroit pas moi qui ſe feroit prier ;
Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
A votre jeune frere, a fort bonne raiſon
Lorſque, nous diſcourant des choſes de la terre,
Il dit que la femelle eſt ainſi que le lierre,

Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vray, ma très-chére maîtresse,
Et je l'éprouve en moi, chetive pécheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gay, l'ame contente,
Et maintenant je suis ma commére dolente.
Pendant cet heureux tems, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hyver;
Secher même les draps, me sembloit ridicule;
Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë
D'un, Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternuë.

CELIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, & prendre ce mal-fait?

LA SUIVANTE.

Votre Lélie aussi n'est ma foi qu'une bête,
Puisque si hors de tems son voyage l'arrête;
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

CELIE *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah! ne m'accable point par ce triste présage.
Vois attentivement les traits de ce visage,
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs;
Je veux croire après tout qu'ils ne sont pas menteurs,
Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vray que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CE-

CELIE.

Et cependant il faut... Ah! ſoutien-moi.

[*Laiſſant tomber le portrait de Lélie.*]

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir.... Ah! bons Dieux, elle pâme.
Hé, vîte, holà quelqu'un.

****

SCENE III.

CELIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce donc? me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtreſſe ſe meurt.

SGANARELLE.

Quoi! n'eſt-ce que cela?
Je croyois tout perdu de crier de la ſorte;
Mais approchons pourtant. Madame, etes-vous morte?
Ouais? elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la ſoutenir.

****

SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle,

SGANARELLE *en paſſant la main ſur le ſein de Célie.*

Elle eſt froide par tout, & je ne ſçais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir ſi ſa bouche reſpire.

Ma foi, je ne ſçais pas; mais j'y trouve encor moi
Quelque ſigne de vie.

LA FEMME *de Sganarelle regardant par la fenêtre.*

Ah! qu'eſt-ce que je voi?
Mon mari, dans ſes bras.... Mais je m'en vais deſcendre,
Il me trahit ſans doute, & je veux le ſurprendre.

SGANARELLE.

Il faut ſe dépêcher de l'aller ſecourir,
Certes elle auroit tort de ſe laiſſer mourir.
Aller en l'autre monde eſt très-grande ſottiſe,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de miſe.

[*Il la porte chez elle.*]

****

SCENE V.

LA FEMME *de Sganarelle ſeule.*

IL s'eſt ſubitement éloigné de ces lieux,
Et ſa fuite a trompé mon déſir curieux:
Mais de ſa trahiſon je ne ſuis plus en doute,
Et le peu que j'ai vû me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur;
Il réſerve, l'ingrat, ſes careſſes à d'autres,
Et nourrit leurs plaiſirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun;
Ce qui leur eſt permis leur devient importun,
Dans les commencemens ce ſont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles;
Mais les traîtres bien-tôt ſe laſſent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autoriſe
A changer de mari comme on fait de chemiſe.
Cela ſeroit commode, & j'en ſçais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien auſſi.

[*En*

[*En ramassant le portrait que Célie avoit laissé tombér.*]

Mais quel est ce bijou que le sort me présente ?
L'émail en est fort beau, la gravûre charmante,
Ouvrons.

****

SCENE VI.

SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle.

SGANARELLE *se croyant seul.*

ON la croyoit morte, & ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

LA FEMME *de Sganarelle se croyant seule.*

O Ciel ! c'est mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture !

SGANARELLE *à part, & regardant sur l'épaule de sa femme.*

Que considére-t-elle avec attention ?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame émuë.

LA FEMME *de Sganarelle sans appercevoir son mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vuë ;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
Oh, que cela sent bon !

SGANARELLE *à part.*

Quoi, peste, le baiser ?
Ah ! j'en tiens.

LA FEMME *de Sganarelle poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que, s'il en contoit avec attention,

Le panchant feroit grand à la tentation.
Ah! que n'ai-je un mari d'une auffi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon ruftre....

SGANARELLE *lui arrachant le portrait.*
Ah! mâtine,
Nous vous y furprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monfieur, tout bien compté, ne vaut pas bien
Madame?
Et, de par Belzébut qui vous puiffe emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous fouhaiter?
Peut-on trouver en moi quelque chofe à redire?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce vifage, fi propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés foupirent nuit & jour;
Bref, en tout & par tout, ma perfonne charmante
N'eft donc pas un morceau dont vous foyez
contente?
Et pour raffafier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galand?

LA FEMME *de Sganarelle.*
J'entends à demi mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen....

SGANARELLE.
A d'autres, je vous prie:
La chofe eft avérée, & je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME *de Sganarelle.*
Mon courroux n'a déja que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offenfe.
Ecoute, ne croi pas retenir mon bijou,
Et fonge un peu....

SGANARELLE.
Je fonge à te rompre le cou.
Que ne puis-je, auffi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original!

LA FEMME *de Sganarelle.*
Pourquoi?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

[*Regardant le portrait de Lélie.*]

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flame secrette,
Le drôle avec lequel....

LA FEMME *de Sganarelle.*

Avec lequel? Poursui.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je... & j'en créve d'ennui.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me veut donc conter par là ce maître yvrogne?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne.
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller Seigneur Cornélius:
J'en suis pour mon honneur; mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouër de ces diables de tours?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre.
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
Hélas! voilà vrayment un beau venez-y voir.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Donc après m'avoir fait la plus sensible offense

Qui puiſſe d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amuſement,
Pour prévenir l'effet de mon reſſentiment?
D'un pareil procédé l'inſolence eſt nouvelle,
Celui qui fait l'offenſe eſt celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé, la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Va, pourſui ton chemin, cajole tes maîtreſſes,
Adreſſe-leur tes vœux, & fai-leur des careſſes:
Mais rends-moi mon portrait, ſans te jouër de moi.

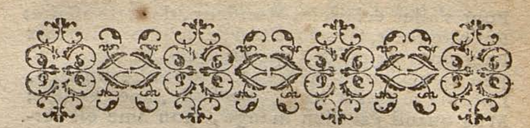
[*Elle lui arrache le portrait & s'enfuit.*]

SGANARELLE.

Oui, tu crois m'échaper, je l'aurai malgré toi,

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LELIE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

ENFIN nous y voici : mais Monſieur, ſi je l'oſe,
Je voudrois vous prier de me dire une choſe.

LELIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENE'.

Avez-vous le diable dans le corps,
Pour ne pas ſuccomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous ſommes à piquer des chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant ſecoués
Que je m'en ſens pour moi tous les membres roués ;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire :
Cependant, arrivé, vous ſortez bien & beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LELIE.

Ce grand empreſſement n'eſt pas digne de blâme,
De l'hymen de Célie on allarme mon ame ;
Tu ſçais que je l'adore, & je veux être inſtruit,
Avant tout autre ſoin, de ce funeſte bruit.

GROS-RENE'.

Oui ; mais un bon repas vous ſeroit néceſſaire

Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire;
Et votre cœur, sans doute, en deviendroit plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
J'en juge par moi-même; & la moindre disgrace,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse;
Mais quand j'ai bien mangé, mon ame est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, & sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LELIE.

Je ne sçaurois manger.

GROS-RENE' *bas à part.*

[*haut.*] Si-fait bien moi, je meure.
Votre dîné pourtant seroit prêt tout-à-l'heure.

LELIE.

Tai-toi; je te l'ordonne.

GROS-RENE.

Ah, quel ordre inhumain!

LELIE.

J'ai de l'inquiétude, & non pas de la faim.

GROS-RENE'.

Et moi j'ai de la faim, & de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LELIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENE'.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

****

SCENE II.

LELIE *seul.*

NOn, non, à trop de peur mon ame s'abandonne;

Le pere m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui ſoutient mon eſpoir.

****

SCENE III.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE *ſans voir Lélie, & tenant dans ſes mains le portrait.*

Nous l'avons, & je puis voir à l'aiſe la trogne
Du malheureux pendard qui cauſe ma vergogne;
Il ne m'eſt point connu.

LELIE *à part.*

Dieux! qu'apperçois-je ici?
Et ſi c'eſt mon portrait, que dois-je croire auſſi?

SGANARELLE *ſans voir Lélie.*

Ah! pauvre Sganarelle, à quelle deſtinée
Ta réputation eſt-elle condamnée?
Faut....

[*Appercevant Lélie qui le regarde, il ſe tourne d'un autre côté.*]

LELIE *à part.*

Ce gage ne peut, ſans allarmer ma foi,
Etre ſorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE *à part.*

Faut-il que déſormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chanſons, &, qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le ſcandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime ſur ton front?

LELIE *à part.*

Me trompai-je?

SGANARELLE *à part.*

Ah! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?

Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouzet, un maudit étourneau....

LELIE *à part, & regardant encore le portrait que tient Sganarelle.*

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui tourne le dos.*

Cet homme est curieux.

LELIE *à part.*

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE *à part.*

A qui donc en a-t-il?

LELIE *à part.*

Je le veux accoster.

[*haut.*] [*Sganarelle veut s'éloigner.*]

Puis-je.... Hé! de grace un mot.

SGANARELLE *à part, s'éloignant encore.*

Que me veut-il conter?

LELIE.

Puis-je obtenir de vous, de sçavoir l'avanture
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE *à part.*

D'où lui vient ce désir? Mais je m'avise ici....

[*Il examine Lélie & le portrait qu'il tient.*]

Ah! ma foi me voilà de son trouble éclairci;
Sa surprise à présent n'étonne plus mon ame,
C'est mon homme, ou plûtôt, c'est celui de ma femme.

LELIE.

Retirez-moi de peine, & dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous sçavons, Dieu merci, le souci qui vous tient;
Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance,
Il étoit en des mains de votre connoissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous

Que

Que les douces ardeurs de la Dame & de vous.
Je ne ſçai pas ſi j'ai, dans ſa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre Seigneurie,
Mais faites-moi celui de ceſſer déſormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,
Et ſongez que les nœuds du ſacré mariage....

LELIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage....

SGANARELLE.

Eſt ma femme, & je ſuis ſon mari.

LELIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui ſon mari, vous dis-je, & mari très-marri;
Vous en ſçavez la cauſe, & je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ſes parens.

****

SCENE IV.

LELIE *ſeul.*

AH! que viens-je d'entendre?
On me l'avoit bien dit, & que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille ſermens de ta bouche infidéle
Ne m'auroient pas promis une flâme éternelle,
Le ſeul mépris d'un choix ſi bas & ſi honteux
Devoit bien ſoutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate; & quelque bien.... Mais ce ſenſible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un aſſez long voyage,
Me donne tout à coup un choc ſi violent,
Que mon cœur devient foible, & mon corps chancelant.

SCENE V.

LELIE, LA FEMME de Sganarelle.

LA FEMME *de Sganarelle se croyant seule.*
[appercevant Lélie.]

MAlgré moi mon perfide... Hélas! quel mal vous presse?
Je vous vois prêt, Monsieur, à tomber en foiblesse.

LELIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je crains ici pour vous l'évanouissement;
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LELIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE VI.

SGANARELLE, UN PARENT de la femme de Sganarelle.

LE PARENT.

D'Un mari sur ce point j'approuve le souci:
Mais c'est prendre la chévre un peu bien vîte aussi;
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle,
Ne conclut point, Parent, qu'elle soit criminelle;
C'est un point délicat, & de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promtitude à l'erreur nous expose.

Qui

Qui sçait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme après tout lui peut être connu ?
Informez-vous-en donc ; &, si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

****

SCENE VII.

SGANARELLE *seul.*

ON ne peut pas mieux dire ; en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être sans raison
Me suis-je en tête mis ces visions cornuës,
Et les sueurs au front m'en sont trop-tôt venuës.
Par ce portrait enfin dont je suis allarmé
Mon deshonneur n'est pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos soins....

****

SCENE VIII.

SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle sur la porte de sa maison, reconduisant Lélie, LELIE.

SGANARELLE *à part, les voyant.*

AH! que vois-je? Je meure,
Il n'est plus question de portrait à cette heure,
Voici ma foi la chose en propre original.

LA FEMME *de Sganarelle.*

C'est par trop vous hâter, Monsieur, & votre mal,
Si vous sortez si-tôt, pourra bien vous reprendre.

LELIE.

Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puisse rendre,
Du secours obligeant que vous m'avez prêté.

SGANARELLE *à part.*

La masque encore après lui fait civilité.
[*La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.*]

SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE *à part.*

Il m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

LELIE *à part.*

Ah! mon ame s'émeut, & cet objet m'inspire....
Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flâme.

[*En s'approchant de Sganarelle.*]

O trop heureux d'avoir une si belle femme!

SCENE X.

SGANARELLE, CELIE *à sa fenêtre voyant Lélie qui s'en va.*

SGANARELLE *seul.*

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.

[*Regardant le côté par où Lélie est sorti.*]

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CELIE *à part en entrant.*

Quoi! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux!
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE *sans voir Célie.*

O trop heureux d'avoir une si belle femme!
Malheureux bien plûtôt, de l'avoir cette infame
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans respect ni demi nous a cocufié.
Mais je le laisse aller après un tel indice,

Et demeure les bras croisés comme un jocrisse?
Ah! je devois du moins lui jetter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau;
Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire, au larron d'honneur, crier le voisinage.

[*Pendant le discours de Sganarelle Célie s'approche peu à peu, & attend pour lui parler que son transport soit fini.*]

CELIE *à Sganarelle.*

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu?

SGANARELLE.

Hélas! ce n'est pas moi qui le connois, Madame,
C'est ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainsi votre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CELIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modéle,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CELIE.

Comment?

SGANARELLE.

Ce Damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence;
Et j'ai sçû par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme & de lui.

CELIE.

Celui qui maintenant....

SGANARELLE.

Oui, oui, me deshonore,
Il adore ma femme, & ma femme l'adore.

CELIE.

Ah! j'avois bien jugé que ce ſecret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un preſſentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défenſe avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité;
Et pluſieurs, qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CELIE.

Eſt-il rien de plus noir que ta lâche action;
Et peut-on lui trouver une punition?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie
Après t'être ſouillé de cette perfidie?
O Ciel! eſt-il poſſible?

SGANARELLE.

Il eſt trop vray pour moi.

CELIE.

Ah! traître, ſcélérat, ame double & ſans foi.

SGANARELLE.

La bonne ame!

CELIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne ſoit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler!

CELIE.

Avoir ainſi traité
Et la même innocence, & la même bonté!

SGA-

SGANARELLE *soupire haut.*
Hai!

CELIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mériter l'affront où ton mépris l'expose?

SGANARELLE.

Il est vray.

CELIE.

Qui bien loin.... Mais c'est trop, & ce cœur
Ne sçauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez point tant, ma très-chere Madame,
Mon mal vous touche trop, & vous me percez l'ame.

CELIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer:
Mon cœur, pour se venger, sçait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

****

SCENE XI.

SGANARELLE *seul.*

Que le Ciel la préserve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
En effet son courroux, qu'excite ma disgrace,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse,
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et sans aucun respect faire cocus les gens.

[*Il revient après avoir fait quelques pas.*]

Dou-

Doucement, s'il vous plaît, cet homme a bien la mine
D'avoir le ſang bouillant, & l'ame un peu mutine;
Il pourroit bien, mettant affront deſſus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les eſprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne ſuis point battant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire eſt ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offenſe
Il faut abſolument que je prenne vengeance:
Ma foi laiſſons le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup tranſpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en ſerez-vous plus gras?
La biére eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal ſain pour ceux qui craignent la colique:
Et, quant à moi, je trouve, ayant tout compaſſé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépaſſé.
Quel mal cela fait-il? la jambe en devient-elle
Plus tortuë après tout, & la taille moins belle?
Peſte ſoit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'eſprit de cette viſion,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus ſage
Aux choſes que peut faire une femme volage.
Puiſqu'on tient, à bon droit, tout crime perſonnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme;
Si nos femmes ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur notre dos,
Elles font la ſottiſe, & nous ſommes les ſots:
C'eſt un vilain abus, & les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injuſtice.
N'avons-nous pas aſſez des autres accidens
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?

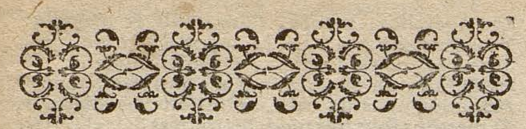
Les querelles, procès, faim, ſoif & maladie
Troublent-ils pas aſſez le repos de la vie,
Sans s'aller, de ſurcroît, aviſer ſottement
De ſe faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, mépriſons les allarmes,
Et mettons ſous nos pieds les ſoupirs & les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi moi pleurer, puiſque je n'ai
point tort?
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'eſt que je ne ſuis pas ſeul de ma confrairie.
Voir cajoler ſa femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,
Pour un affront qui n'eſt que pure bagatelle.
L'on m'appellera ſot de ne me venger pas;
Mais je le ſerois fort de courir au trépas.

[*Mettant la main ſur ſa poitrine.*]

Je me ſens-là pourtant remuer une bile
Qui veut me conſeiller quelque action virile:
Oui, le courroux me prend, c'eſt trop être
poltron,
Je veux réſolument me venger du larron;
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

CELIE.

OUI je veux bien ſubir une ſi juſte loi,
Mon pere, diſpoſez de mes vœux & de moi;
Faites quand vous voudrez ſigner cet hyménée,
A ſuivre mon devoir je ſuis déterminée,
Je prétens gourmander mes propres ſentimens,
Et me ſoumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah! voilà qui me plaît de parler de la ſorte.
Parbleu, ſi grande joye à l'heure me tranſporte
Que mes jambes ſur l'heure en caprioleroient,
Si nous n'étions point vûs de gens qui s'en riroient.
Approche-toi de moi, vien-ça que je t'embraſſe.
Une telle action n'a pas mauvaiſe grace;
Un pere, quand il veut, peut ſa fille baiſer
Sans que l'on ait ſujet de s'en ſcandaliſer.
Va, le contentement de te voir ſi bien née,
Me fera rajeunir de dix fois une année.

****

SCENE II.

CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

CE changement m'étonne.

CELIE.

Et lorſque tu ſçauras
Par quel motif j'agis, tu m'en eſtimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CELIE.

Apprend donc que Lélie
A pû bleſſer mon cœur par une perfidie,
Qu'il étoit en ces lieux ſans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

****

SCENE III.

LELIE, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LELIE.

AVant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place.....

CELIE.

Quoi! me parler encore? avez-vous cette audace?

LELIE.

Il eſt vray qu'elle eſt grande, & votre choix eſt tel,
Qu'à vous rien reprocher je ſerois criminel.
Vivez, vivez contente, & bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CELIE.

Oui, traître, j'y veux vivre; & mon plus grand déſir,
Ce ſeroit que ton cœur en eût du déplaiſir.

LELIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CELIE.

Quoi tu fais le ſurpris & demandes ton crime?

SCE-

****

SCENE IV.

CELIE, LELIE, SGANARELLE armé de pied en cap, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

GUerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui ſans miſéricorde a ſouillé notre honneur.

CELIE *à Lélie, lui montrant Sganarelle.*

Tourne, tourne les yeux, ſans me faire répondre.

LELIE.

Ah! je vois....

CELIE.

Cet objet ſuffit pour te confondre.

LELIE.

Mais pour vous obliger bien plûtôt à rougir.

SGANARELLE *à part.*

Ma colére à préſent eſt en état d'agir,
Deſſus ſes grands chevaux eſt monté mon courage;
Et ſi je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré ſa mort, rien ne peut m'empêcher:
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.
[*Tirant ſon épée à demi, il approche de Lélie.*]
Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne....

LELIE *ſe retournant.*

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.

Je n'en veux à perſonne.

LELIE.

Pourquoi ces armes-là?

SGANARELLE.

C'eſt un habillement.

Que

Que j'ai pris pour la pluye. [*à part.*] Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer! prenons-en le courage.

LELIE *se retournant encore.*

Hai?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

[*à part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.*]
Ah! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vray cœur de poule.

CELIE *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez
Cet objet, dont tes yeux nous paroissent blessés.

LELIE.

Oui, je connois par-là que vous étes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur!

CELIE.

Ah! cesse devant moi,
Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux:
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux
En le tuant, tandis qu'il tourne le derriére.

LELIE *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colére,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix,
J'ai raison de m'en plaindre, & si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte ? & quel chagrin brutal....

SGANARELLE.

Suffit. Vous sçavez bien où le bât me fait mal;
Mais votre conscience & le soin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme,
Et, vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LELIE.

Un semblable soupçon est bas & ridicule.
Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Je sçais qu'elle est à vous, & bien loin de brûler....

CELIE.

Ah! qu'ici tu sçais bien, traître, dissimuler.

LELIE.

Quoi ? me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
De qui son ame ait lieu de se croire offensée ?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?

CELIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE *à Célie.*

Vous me défendez mieux que je ne sçaurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCE-

SCENE V.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je ne ſuis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un eſprit trop jaloux;
Mais je ne ſuis point duppe, & vois ce qui ſe paſſe:
Il eſt de certains feux de fort mauvaiſe grace,
Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi,
Que de ſéduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CELIE.

La déclaration eſt aſſez ingénuë.

SGANARELLE *à ſa femme.*

L'on ne demande pas, carogne, ta venuë,
Tu la viens quereller lorſqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galand.

CELIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

[*Se tournant vers Lélie.*]

Tu vois ſi c'eſt menſonge, & j'en ſuis fort ravie.

LELIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

Ma foi je ne ſçai pas
Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis aſſez longtems je tâche à le comprendre,
Et ſi, plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

[*Elle ſe met entre Lélie & ſa maîtreſſe.*

Répondez-moi par ordre, & me laiſſez parler.

[*à Lélie.*]

Vous, qu'eſt-ce qu'à ſon cœur peut reprocher le vôtre?

LELIE.

Que l'infidéle a pû me quitter pour un autre;
Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée! à qui donc?

LELIE *montrant Sganarelle.*

A lui.

LA SUIVANTE.

Comment à lui?

LELIE.

Oui dà.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LELIE.

C'est lui-même aujourd'hui.

LA SUIVANTE *à Sganarelle.*

Est-il vray?

SGANARELLE.

Moi? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.

LELIE.

Dans un grand trouble d'ame,
Tantôt de mon portrait je vous ai vû saisi.

SGANARELLE.

Il est vray, le voilà.

LELIE *à Sganarelle.*

Vous m'avez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE [*montrant sa femme.*]

Sans doute; & je l'avois de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

LA

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand après ton injuste courroux
[*Montrant Lélie.*]
J'ai fait dans sa foiblesse entrer monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CELIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'avanture,
Et je l'ai laissé cheoir en cette pamoison
[*à Sganarelle.*]
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE *à part.*

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant?
Mon front l'a, sur mon ame, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE *à sa femme.*

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien.
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien,
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Soit; mais gare le bois, si j'apprends quelque chose.

CELIE *à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.*

Ah Dieux! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma vengeance

Le malheureux ſecours de mon obéïſſance.
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter;
J'ai promis à mon pere, & ce qui me déſole....
Mais je le vois venir.

LELIE.

Il me tiendra parole.

****

SCENE VI.

GORGIBUS, CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

LELIE.

Monſieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & mon ardente amour
Verra, comme je crois, la promeſſe accomplie
Qui me donna l'eſpoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monſieur, que je revois en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promeſſe accomplie
Qui vous donne l'eſpoir de l'hymen de Célie,
Très-humble ſerviteur à votre Seigneurie.

LELIE.

Quoi! Monſieur, eſt-ce ainſi qu'on trahit mon eſpoir?

GORGIBUS.

Oui, Monſieur, c'eſt ainſi que je fais mon devoir,
Ma fille en ſuit les loix.

CELIE.

Mon devoir m'intéreſſe,
Mon pere, à dégager vers lui votre promeſſe.

GORGIBUS.

Eſt-ce répondre en fille à mes commandemens?

Tu

Tu te démens bien-tôt de tes bons ſentimens ;
Pour Valere tantôt. . . . Mais j'apperçois ſon pere,
Il vient aſſûrément pour conclure l'affaire.

****

SCENE DERNIERE.

VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

GORGIBUS.

Qui vous améne ici, Seigneur Villebrequin ?

VILLEBREQUIN.

Un ſecret important que j'ai ſçû ce matin,
Qui rompt abſolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Liſe en époux ;
Et comme des parens le bien & la naiſſance
M'ôtent tout le pouvoir de caſſer l'alliance,
Je vous viens. . . .

GORGIBUS.

Briſons-là. Si, ſans votre congé,
Valére votre fils ailleurs s'eſt engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès long-tems par moi-même eſt promiſe à Lélie,
Et que, riche en vertus, ſon retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LELIE.

Et cette juſte envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE *seul.*

A-t-on mieux crû jamais être cocu que moi!
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien,
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.





DOM GARCIE DE NAVARRE.

J. Punt delin. et fecit, 1738.

DOM GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX,
COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTEURS.

DOM GARCIE, Prince de Navarre, amant de Done Elvire.

DONE ELVIRE, Princesse de Léon.

DOM ALPHONSE, Prince de Léon, crû Prince de Castille, sous le nom de Dom Sylve.

DONE IGNE'S, Comtesse, amante de Dom Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'Etat de Léon.

E'LISE, confidente de Done Elvire.

DOM ALVAR, confident de Dom Garcie, amant d'Elise.

DOM LOPE, autre confident de Dom Garcie, amant d'Elise.

DOM PE'DRE, écuyer d'Ignés.

UN PAGE de Done Elvire.

La Scéne est dans Astorgue ville d'Espagne, dans le Royaume de Léon.



DOM GARCIE DE NAVARRE, *OU* LE PRINCE JALOUX,

COMEDIE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'eſt point un choix, qui pour ces deux amans
Sçut régler de mon cœur les ſecrets ſentimens;
Et le Prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Dom Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux;
Même éclat de vertus, joint à même naiſſance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence;
Et je ſerois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite ſeul prenoit droit ſur un cœur.
Mais ces chaînes du Ciel, qui tombent ſur nos ames,
Décidérent en moi le deſtin de leurs flâmes;

Et toute mon eſtime égale entre les deux,
Laiſſa vers Dom Garcie entraîner tous mes vœux.

E L I S E.

Cet amour que pour lui votre aſtre vous inſpire,
N'a ſur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puiſque nos yeux, Madame, ont pû long-tems douter
Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

D. E L V I R E.

De ces nobles rivaux l'amoureuſe pourſuite
A de fâcheux combats, Eliſe, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame panchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injuſtice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le ſacrifice:
Et Dom Sylve, après tout, dans ſes ſoins amoureux
Me ſembloit mériter un deſtin plus heureux.
Je m'oppoſois encor ce qu'au ſang de Caſtille,
Du feu Roi de Léon ſemble devoir la fille;
Et la longue amitié, qui d'un étroit lien
Joignit les intérêts de ſon pere & du mien.
Ainſi plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ſes reſpects je plaignois la diſgrace:
Ma pitié, complaiſante à ſes brûlans ſoupirs,
D'un dehors favorable amuſoit ſes déſirs;
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faiſois d'outrage.

E L I S E.

Mais ſon premier amour que vous avez appris
Doit de cette contrainte affranchir vos eſprits;
Et, puiſqu'avant ces ſoins où pour vous il s'engage
Done Ignés de ſon cœur avoit reçû l'hommage,
Et que, par des liens auſſi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette Comteſſe & vous,
Son ſecret révélé vous eſt une matiére
A donner à vos vœux liberté toute entiére;
Et vous pouvez, ſans crainte, à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. EL-

D. ELVIRE.

Il eſt vray que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que Dom Sylve étoit un infidéle,
Puiſque par ſes ardeurs mon cœur tyranniſé
Contre elles à préſent ſe voit autoriſé;
Qu'il en peut juſtement combattre les hommages,
Et, ſans ſcrupule, ailleurs donner tous ſes ſuffrages.
Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il ſouffre la rigueur?
Si d'un Prince jaloux l'éternelle foibleſſe
Reçoit indignement les ſoins de ma tendreſſe,
Et ſemble préparer, dans mon juſte courroux,
Un éclat à briſer tout commerce entre nous.

ELISE.

Mais ſi de votre bouche il n'a point ſçû ſa gloire,
Eſt-ce un crime pour lui que de n'oſer la croire?
Et ce qui d'un rival a pû flater les feux,
L'autoriſe-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELVIRE.

Non, non, de cette ſombre & lâche jalouſie
Rien ne peut excuſer l'étrange frénéſie,
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien ſe flater du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il eſt des interprétes
Qui parlent clairement des atteintes ſecrettes.
Un ſoupir, un regard, une ſimple rougeur,
Un ſilence eſt aſſez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, & ſur cette matiére
Le moindre jour doit être une grande lumiére,
Puiſque chez notre ſexe, où l'honneur eſt puiſſant,
On ne montre jamais tout ce que l'on reſſent.
J'ai voulu, je l'avouë, ajuſter ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un & l'autre mérite:
Mais que contre ſes vœux on combat vainement,
Et que la différence eſt connuë aiſément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pancher l'habitude!
Dans les unes toujours on paroît ſe forcer;
Mais les autres, hélas! ſe font ſans y penſer,
Semblables à ces eaux ſi pures & ſi belles

Qui coulent ſans effort des ſources naturelles.
Ma pitié pour Don Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahiſſois les ſoins, ſans m'en appercevoir;
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre,
En diſoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ELISE.

Enfin, ſi les ſoupçons de cet illuſtre amant,
Puiſque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte,
Et d'autres chériroient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvemens doivent être odieux
S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux:
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'allarmes
Doit, lorſque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes;
C'eſt par-là que ſon feu ſe peut mieux exprimer,
Et, plus il eſt jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainſi puiſqu'en votre ame un Prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime.
Par-tout la jalouſie eſt un monſtre odieux;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux;
Et plus l'amour eſt cher qui lui donne naiſſance,
Plus on doit reſſentir les coups de cette offenſe.
Voir un Prince emporté qui perd à tous momens
Le reſpect que l'amour inſpire aux vrays amans;
Qui, dans les ſoins jaloux où ſon ame ſe noye,
Querelle également mon chagrin & ma joye;
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer:
Non, non, par ces ſoupçons je ſuis trop offenſée,
Et ſans déguiſement je te dis ma penſée.
Le Prince Dom Garcie eſt cher à mes déſirs,
Il peut d'un cœur illuſtre échauffer les ſoupirs,
Au milieu de Léon on a vû ſon courage
Me donner de ſa flâme un noble témoignage,
Braver en ma faveur les périls les plus grands,
M'enlever aux deſſeins de nos lâches tyrans,

Et, dans ces murs forcés, mettre ma destinée
A couvert des horreurs d'un indigne hyménée;
Et je ne céle point que j'aurois de l'ennui,
Que la gloire en fût duë à quelqu'autre qu'à lui;
Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
A se voir redevable, Elise, à ce qu'il aime,
Et sa flâme timide ose mieux éclater,
Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquiter.
Oui, j'aime qu'un secours, qui hazarde sa tête,
Semble à sa passion donner droit de conquête;
J'aime que mon péril m'ait jettée en ses mains,
Et, si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
Si la bonté du Ciel nous raméne mon frere,
Les vœux les plus ardens que mon cœur puisse faire,
C'est que son bras encor sur un perfide sang
Puisse aider à ce frere à reprendre son rang;
Et par d'heureux succès d'une haute vaillance
Mériter tous les soins de sa reconnoissance:
Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
Et ne les range aux loix que je lui veux prescrire,
C'est inutilement qu'il prétend Done Elvire:
L'hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous deux.

ELISE.

Bien que l'on pût avoir des sentimens tout autres,
C'est au Prince, Madame, à se régler aux vôtres,
Et dans votre billet ils sont si bien marqués,
Que quand il les verra de la sorte expliqués....

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre,
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constans de notre attachement:
Ainsi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

ELISE.

Toutes vos volontés ſont des loix qu'on doit
ſuivre.
J'admire cependant que le Ciel ait jetté
Dans le goût des eſprits tant de diverſité,
Et que, ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vû par d'autres yeux ſous un autre viſage.
Pour moi, je trouverois mon ſort tout-à-fait
doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
Je ſçaurois m'applaudir de ſon inquiétude;
Et ce qui pour mon ame eſt ſouvent un peu rude,
C'eſt de voir Dom Alvar ne prendre aucun ſou-
ci....

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas ſi proche; le voici.

****

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE.

VOtre retour ſurprend; qu'avez-vous à m'ap-
prendre?
Dom Alphonſe vient-il, a-t-on lieu de l'attendre?

D. ALVAR.

Oui, Madame, & ce frere en Caſtille élevé,
De rentrer dans ſes droits voit le tems arrivé.
Juſqu'ici Dom Louis, qui vit à ſa prudence
Par le feu Roi mourant commettre ſon enfance,
A caché ſes deſtins aux yeux de tout l'Etat
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat;
Et bien que le tyran, depuis ſa lâche audace,
L'ait ſouvent demandé pour lui rendre ſa place,
Jamais ſon zéle ardent n'a pris de ſûreté
A l'appas dangereux de ſa fauſſe équité:
Mais les peuples émûs par cette violence
Que vous a voulu faire une injuſte puiſſance,
Ce généreux vieillard a crû qu'il étoit tems
D'é-

D'éprouver le ſuccès d'un eſpoir de vingt ans:
Il a tenté Léon, & ſes fidéles trames
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué
les ames.
Tandis que la Caſtille armoit dix mille bras
Pour redonner ce Prince aux vœux de ſes Etats,
Il fait auparavant ſemer ſa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre puniſſeur
Sous qui doit ſuccomber un lâche raviſſeur.
On inveſtit Léon, & Dom Sylve en perſonne
Commande le ſecours que ſon pere vous donne.

D. ELVIRE.

Un ſecours ſi puiſſant doit flater notre eſpoir;
Mais je crains que mon frere y puiſſe trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempête
Que votre uſurpateur voit gronder ſur ſa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la Comteſſe Ignés il va donner la main.

D. ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illuſtre fille
L'appui du grand crédit où ſe voit ſa famille;
Je ne reçois rien d'elle, & j'en ſuis en ſouci;
Mais ſon cœur au tyran fut toujours endurci.

ELISE.

De trop puiſſans motifs d'honneur & de tendreſſe
Oppoſent ſes refus aux nœuds dont on la preſſe,
Pour....

D. ALVAR.

Le Prince entre ici.

****

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

JE viens m'intéreſſer,

Madame, au doux eſpoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frere qui menace un tyran plein de crimes
Flate de mon amour les tranſports légitimes:
Son ſort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, ſi le Ciel m'eſt propice,
La gloire d'un revers que vous doit ſa juſtice,
Qui va faire à vos pieds cheoir l'infidélité,
Et rendre à votre ſang toute ſa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une atteinte ſi chére,
C'eſt que, pour être Roi, le Ciel vous rend ce frere;
Et qu'ainſi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ſes ſoins,
Et qu'il ſoit ſoupçonné que dans votre perſonne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous
Qu'il ne regarde en vous autre choſe que vous;
Et cent fois, ſi je puis le dire ſans offenſe,
Ses vœux ſe ſont armés contre votre naiſſance,
Leur chaleur indiſcrette a d'un deſtin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble ſacrifice
Pût du Ciel envers vous réparer l'injuſtice,
Et votre ſort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au ſang dont vous tenez le jour.
Mais puiſqu'enfin les Cieux, de tout ce juſte hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'eſpoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils oſent briguer par d'illuſtres ſervices
D'un frere & d'un Etat les ſuffrages propices.

D. ELVIRE.

Je ſçais que vous pouvez, Prince, en vengeant nos droits,
Faire par votre amour parler cent beaux exploits:
Mais ce n'eſt pas aſſez pour le prix qu'il eſpére

Que

Que l'aveu d'un Etat, & la faveur d'un frere.
Donc Elvire n'eſt pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obſtacle plus fort.

D. GARCIE.

Oui, Madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je ſçais bien que pour vous mon cœur en vain ſoupire,
Et l'obſtacle puiſſant qui s'oppoſe à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'eſt pas ſecret pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on ſe peut méprendre;
Mais, puiſqu'il faut parler, déſirez-vous ſçavoir
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quelque eſpoir?

D. GARCIE.

Ce me ſera, Madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous ſçaurez m'aimer comme il faut que l'on aime.

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas! obſerver ſous les Cieux
Qui ne céde à l'ardeur que m'inſpirent vos yeux?

D. ELVIRE.

Quand votre paſſion ne fera rien paroître
Dont ſe puiſſe indigner celle qui l'a fait naître.

D. GARCIE.

C'eſt-là ſon plus grand ſoin.

D. ELVIRE.

Quand tous ſes mouvemens
Ne prendront point de moi de trop bas ſentimens.

D. GARCIE.

Ils vous révérent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuſte ombrage
Votre

Votre raiſon ſçaura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monſtre affreux
Qui de ſon noir venin empoiſonne vos feux,
Cette jalouſe humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppoſe à leur attente, & contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juſte courroux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il eſt vray, quelque effort que je faſſe,
Qu'un peu de jalouſie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival abſent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raiſon, j'ai toujours la croyance
Que votre ame en ces lieux ſouffre de ſon abſence,
Et que, malgré mes ſoins, vos ſoupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais ſi de tels ſoupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous eſt bien facile, hélas! de m'y ſouſtraire;
Et leur banniſſement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'eſt vous qui pouvez, par deux mots pleins de flâme,
Contre la jalouſie armer toute mon ame;
Et, des pleines clartés d'un glorieux eſpoir,
Diſſiper les horreurs que ce monſtre y fait cheoir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'aſſûrance, au fort de tant d'aſſauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos ſoupçons la tyrannie eſt grande.
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux, dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre ame
Doit d'un amant diſcret ſatisfaire la flâme;
Et c'eſt à s'en dédire autoriſer nos vœux,

Que

Que vouloir plus avant pouſſer de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre Dom Sylve & vous mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
Auroit dit quelque choſe à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un aſſez doux langage,
Pour n'avoir pas beſoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'eſt pas encor content;
Il demande un aveu qui ſoit plus éclatant;
Pour l'ôter de ſcrupule, il me faut à vous-même
En des termes exprès dire que je vous aime:
Et peut-être qu'encor, pour vous en aſſurer,
Vous vous obſtineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je ſuis trop téméraire.
De tout ce qui vous plaît je dois me ſatisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté.
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous ſollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en eſt fait, je renonce à mes ſoupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne eſt un arrêt bien doux;
Et je reçois la loi qu'il daigne me preſcrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuſte empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort
Si vous pourrez ſur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il ſuffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable;
Et que l'heur d'obéïr à ſa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puiſſai-je voir ſur moi fondre votre courroux;
Si jamais mon amour deſcend à la foibleſſe
De manquer au devoir d'une telle promeſſe;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux tranſport
Fait....

SCE-

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE, UN PAGE présentant un billet à D. Elvire

D. ELVIRE.

J'En étois en peine, & tu m'obliges fort,
Que le courier attende.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE *bas, à part.*

A Ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiette?
Prodigieux effet de son tempérament!
[*haut.*]
Qui vous arrête, Prince, au milieu du serment?

D. GARCIE.

J'ai crû que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout-à-coup le visage égaré.
Ce changement soudain a lieu de me surprendre,
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout-à-coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur;

Et quelque promt ſecours vous ſeroit néceſſaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire ?

D. GARCIE.

Par fois.

D. ELVIRE.

Ah Prince foible ! Hé bien, par cet écrit,
Guériſſez-le ce mal, il n'eſt que dans l'eſprit.

D. GARCIE.

Par cet écrit, Madame ? ah ! ma main le refuſe.
Je vois votre penſée, & de quoi l'on m'accuſe,
Si. . . .

D. ELVIRE.

Liſez-le, vous dis-je, & ſatisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux ?
Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage ;
Et bien que vos bontés m'en laiſſent le pouvoir,
Pour me juſtifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obſtinez à cette réſiſtance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence ;
Et c'eſt aſſez enfin que vous avoir preſſé
De voir de quelle main ce billet m'eſt tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être ſoumiſe.
Si c'eſt votre plaiſir que pour vous je le liſe,
Je conſens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C'eſt pour vous obéïr au moins, & je puis dire. . . .

D. ELVIRE.

C'eſt ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il eſt de Done Ignés, à ce que je connoi.

D. EL.

D. ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouïs & pour vous & pour moi.

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris
Le tyran toujours m'aime, & depuis votre absence,
Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
Il semble avoir tourné toute sa violence,
Dont il poursuivoit l'alliance
De vous & de son fils.

Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
Approuvent tous cet indigne lien ;
Mais je mourrai plûtôt que de consentir rien.
Puissiez-vous jouïr, belle Elvire,
D'un destin plus doux que le mien.

D. IGNE'S.

Dans la haute vertu son ame est affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponse à cette illustre amie.
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumiére ;
Et la chose a passé d'une douce maniére ;
Mais, à n'en point mentir, il seroit des momens
Où je pourrois entrer en d'autres sentimens.

D. GARCIE.

Hé quoi ? vous croyez donc....

D. ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu. De mes avis conservez la mémoire,
Et, s'il est vray pour moi que votre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

D. GARCIE.

Croyez que désormais c'est toute mon envie,
Et, qu'avant qu'y manquer, je veux perdre la vie.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

TOUT ce que fait le Prince, à parler franchement,
N'eſt pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car que d'un noble amour une ame bien ſaiſie
En pouſſe les tranſports juſqu'à la jalouſie,
Que de doutes fréquens ſes vœux ſoient traverſés,
Il eſt fort naturel, & je l'approuve aſſez:
Mais ce qui me ſurprend, Dom Lope, c'eſt d'entendre
Que vous lui préparez les ſoupçons qu'il doit prendre,
Que votre ame les forme, & qu'il n'eſt en ces lieux
Fâcheux que par vos ſoins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, Dom Lope, une ame bien épriſe,
Des ſoupçons qu'elle prend, ne me rend point ſurpriſe;
Mais qu'on ait ſans amour tous les ſoins d'un jaloux,
C'eſt une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que ſur cette conduite à ſon aiſe l'on gloſe,
Chacun régle la ſienne au but qu'il ſe propoſe;
Et, rebuté par vous des ſoins de mon amour,
Je ſonge auprès du Prince à bien faire ma cour.

E L I S E.

Mais ſçavez-vous qu'enfin il ſera mal la ſienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre eſprit l'entretienne?

D. L O P E.

Et quand, charmante Eliſe, a-t-on vû, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que ſon propre intérêt?
Qu'un parfait courtiſan veuille charger leur ſuite
D'un cenſeur des défauts qu'on trouve en leur conduite;
Et s'aille inquiéter ſi ſon diſcours leur nuit,
Pourvû que ſa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à ſe mettre en leur grace,
Par la plus courte voye on y cherche une place;
Et les plus promts moyens de gagner leur faveur,
C'eſt de flater toujours le foible de leur cœur;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire:
C'eſt-là le vray ſecret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conſeils font paſſer pour fâcheux,
Et vous laiſſent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaiſance.
Enfin, on voit partout que l'art des courtiſans
Ne tend qu'à profiter des foibleſſes des grands,
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choſes qu'on y blâme.

E L I S E.

Ces maximes un tems leur peuvent ſuccéder;
Mais il eſt des revers qu'on doit appréhender;
Et dans l'eſprit des grands qu'on tâche de ſurprendre,
Un rayon de lumiére à la fin peut deſcendre,
Qui ſur tous ces flateurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre ame s'explique
Un peu bien librement ſur votre politique;
Et ſes nobles motifs, au Prince rapportés,
Serviroient aſſez mal vos aſſiduités.

D. LOPE.

Outre que je pourrois desavouer sans blâme
Ces libres véritez sur quoi s'ouvre mon ame;
Je sçais fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit après tout, que sans moi l'on ne sçache?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache?
On peut craindre une chûte avec quelque raison,
Quand on met en usage ou ruse, ou trahison.
Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui par-tout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance;
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons?
Son ame semble en vivre, & je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude,
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien;
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle;
C'est lorsque plus il m'aime, & je vois sa raison
D'une audience avide avaler ce poison,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bonheur & de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux,
Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
Il reçût des effets de quelque préférence;
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

ELISE.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

****

SCENE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

ENfin nous apprenons que le Roi de Navarre
Pour les désirs du Prince aujourd'hui se déclare;

Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux ſervice où ſon amour prétend.
Je ſuis ſurpris pour moi qu'avec tant de vîteſſe
On ait fait avancer. .. Mais. . .

****

SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Que fait la Princeſſe?

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur ; je le préſume ainſi ;
Mais elle va ſçavoir que vous êtes ici.

D. GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

****

SCENE IV.

D. GARCIE *ſeul.*

Près de ſouffrir ſa vûë,
D'un trouble tout nouveau je me ſens l'ame émuë,
Et la crainte mêlée à mon reſſentiment
Jette par tout mon corps un ſoudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduiſe ici dans quelque précipice,
Et que de ton eſprit les déſordres puiſſans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes ſens:
Conſulte ta raiſon, prends ſa clarté pour guide,
Voi ſi de tes ſoupçons l'apparence eſt ſolide,
Ne démens pas leur voix ; mais auſſi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'impoſent rien,
Qu'à tes premiers tranſports ils n'oſent trop permettre,
Et relis poſément cette moitié de lettre.
Ah ! qu'eſt-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour ſon autre moitié!

Mais

Mais après tout, que dis-je? Il ſuffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoique votre rival...
Vous devez toutefois vous...
Et vous avez en vous à...
L'obſtacle le plus grand...

Je chéris tendrement ce...
Pour me tirer des mains de...
Son amour, ſes devoirs....
Mais il m'eſt odieux avec...

Otez donc à vos feux ce...
Méritez les regards que l'on...
Et lorsqu'on vous oblige...
Ne vous obſtinez point à...

Oui, mon ſort par ces mots eſt aſſez éclairci,
Son cœur comme ſa main ſe fait connoître ici;
Et les ſens imparfaits de cet écrit funeſte,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas beſoin du reſte.
Toutefois, dans l'abord agiſſons doucement,
Couvrons à l'infidéle un vif reſſentiment;
Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons ſon eſprit par ſon propre artifice.
La voici. Ma raiſon, renferme mes tranſports,
Et rends-toi pour un tems maîtreſſe du dehors.

****

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fiſſe attendre?

D. GARCIE *bas, à part.*

Ah! qu'elle cache bien....

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le Roi votre pere approuve vos projets,
Et veut bien que ſon fils nous rende nos ſujets;
Et mon ame en a pris une allégreſſe extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, & mon cœur s'en réjouït de même;
Mais...

D. ELVIRE.

Le tyran ſans doute aura peine à parer
Les foudres que par-tout il entend murmurer ;
Et j'oſe me flater que le même courage
Qui put bien me ſouſtraire à ſa brutale rage,
Et, dans les murs d'Aſtorgue arraché de ſes mains,
Me faire un ſûr azyle à braver ſes deſſeins,
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ſes nobles efforts faire cheoir cette tête.

D. GARCIE.

Le ſuccès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grace, paſſons à quelqu'autre diſcours.
Puis-je, ſans trop oſer, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, Madame, ſoin d'écrire,
Depuis que le deſtin nous a conduits ici ?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande ? & d'où vient ce ſouci?

D. GARCIE.

D'un déſir curieux de pure fantaiſie.

D. ELVIRE.

La curioſité naît de la jalouſie.

D. GARCIE.

Non, ce n'eſt rien du tout de ce que vous penſez:
Vos ordres de ce mal me défendent aſſez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous preſſe,
J'ai deux fois à Léon écrit à la Comteſſe,
Et deux fois au Marquis Dom Louis à Burgos.
Avec cette réponſe êtes-vous en repos?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelqu'autre perſonne,
Madame ?

D. ELVIRE.

Non, ſans doute, & ce diſcours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace ſongez bien, avant que d'aſſûrer.
En manquant de mémoire on peut ſe parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche ſur ce point ne peut être parjure.

D. GAR-

D. GARCIE.
Elle a dit toutefois une haute imposture.

D. ELVIRE.
Prince?

D. GARCIE.
Madame?

D. ELVIRE.
O Ciel! quel est ce mouvement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

D GARCIE.
Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vûë
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tuë;
Et que j'ai crû trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

D. ELVIRE.
De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

D. GARCIE.
Ah! que ce cœur est double, & sçait bien l'art de feindre!
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jettez ici les yeux, & connoissez vos traits.
Sans avoir vû le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce stile.

D. ELVIRE.
Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

D. GARCIE.
Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

D. ELVIRE.
L'innocence à rougir n'est point accoûtumée.

D. GARCIE.
Il est vray qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing...

D. ELVIRE.
Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main?

D. GARCIE.
Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture;

Mais ce ſera ſans doute, & j'en ſerois garant,
Un billet qu'on envoye à quelque indifférent;
Ou du moins, ce qu'il a de tendreſſe évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'eſt pour un amant que ma main l'a formé,
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide. . . .

D. ELVIRE.

Arrêtez, Prince indigne,
De ce lâche tranſport l'égarement inſigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point
de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à ſoi,
Je veux bien me purger, pour votre ſeul ſupplice,
Du crime que m'impoſe un inſolent caprice.
Vous ſerez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défenſe prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumiére.
Mon innocence ici paroîtra toute entiére;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce ſont propos obſcurs qu'on ne ſçauroit comprendre.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Eliſe, hola.

****

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

MAdame.

D. ELVIRE *à D. Garcie.*

Obſervez bien au moins
Si j'oſe à vous tromper employer quelques ſoins;
Si par un ſeul coup d'œil, ou geſte qui l'inſtruiſe,
Je

Je cherche de ce coup à parer la ſurpriſe.
[*à Eliſe.*]
Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promtement, où l'avez-vous laiſſé?

ELISE.

Madame, j'ai ſujet de m'avouer coupable.
Je ne ſçais comme il eſt demeuré ſur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que Dom Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit ſe permettre,
A fureté par-tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en ſaiſir promtement, avant qu'il eût rien lû;
Et, ſe jettant ſur lui, la lettre conteſtée
En deux juſtes moitiés dans leurs mains eſt reſtée,
Et Dom Lope auſſi-tôt prenant un promt eſſor,
A dérobé la ſienne aux ſoins de Léonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre?

ELISE.

Oui, la voilà, Madame.

[*à D. Garcie.*] D. ELVIRE.

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié raſſemblez celle-ci,
Liſez, & hautement; je veux l'entendre auſſi.

D. GARCIE.

Au Prince Dom Garcie. Ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire;
Votre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoique votre rival, Prince, allarme votre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obſtacle le plus grand que trouve votre flâme.
Je chéris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers raviſſeurs,
Son amour, ſes devoirs ont pour moi des douceurs;
Mais il m'eſt odieux avec ſa jalouſie.

Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux ;
Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.

D. ELVIRE.

Hé bien, que dites-vous ?

D. GARCIE.

Ah ! Madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits ;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

D. ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
C'est pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

D. ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, excusez un amant misérable
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant.
Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car enfin, peut-il être un ame bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point allarmé ?
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre ?
Vous même dites-moi, si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jetté tout autre amant ;
Si d'une preuve, hélas ! qui me sembloit si claire,
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire,

Et dans mes ſentimens aſſez bien déclarés
Vos doutes rencontroient des garans aſſûrés;
Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres ſur ce
gage
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait eſpérer,
Plus notre ame a de peine à pouvoir s'aſſûrer.
Un ſort trop plein de gloire à nos yeux eſt fragile,
Et nous laiſſe aux ſoupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités;
J'ai crû que dans ces lieux rangés ſous ma puiſ-
ſance
Votre ame ſe forçoit à quelque complaiſance;
Que déguiſant pour moi votre ſévérité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois deſcendre à cette lâcheté?
Moi, prendre le parti d'une honteuſe feinte,
Agir par les motifs d'une ſervile crainte,
Trahir mes ſentimens, &, pour être en vos mains,
D'un maſque de faveur vous couvrir mes dédains?
La gloire ſur mon cœur auroit ſi peu d'empire?
Vous pouvez le penſer, & vous me l'oſez dire?
Apprenez que ce cœur ne ſçait point s'abaiſſer,
Qu'il n'eſt rien ſous les Cieux qui puiſſe l'y forcer,
Et, s'il vous a fait voir par une erreur inſigne
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas
digne,
Qu'il ſçaura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il ſe réſout d'avoir;
Braver votre furie, & vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, & ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & ne m'en défends pas;
Mais je demande grace à vos divins appas;
Je la demande au nom de la plus vive flâme
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler
une ame.
Que ſi votre courroux ne peut être appaiſé,
Si mon crime eſt trop grand pour ſe voir excuſé;

Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis souffrir.
Non, ne présumez pas qu'ayant sçû vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec votre colére.
Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisans remords fait succomber mon cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable;
Ce cœur, ce traître cœur dont les perplexités
Ont si fort outragé vos extrêmes bontés:
Trop heureux en mourant, si ce coup légitime
Efface en votre esprit l'image de mon crime,
Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
Au foible souvenir de mon affection:
C'est l'unique faveur que demande ma flâme.

D. ELVIRE.

Ah! Prince trop cruel.

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuse point de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvemens,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine....

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïssez donc?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins;
Mais, hélas! je crains bien que j'y perde mes soins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offense
Ne puisse jusques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort;
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne sçauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
N'accordent un pardon à mes témérités.
Résolvez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

D. ELVIRE.

Hélas! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop; souffrez, adorable Princesse....

D. ELVIRE.

Laissez, je me veux mal d'une telle foiblesse.

D. GARCIE *seul.*

Enfin je suis....

****

SCENE VII.

D. GARCIE, D. LOPE.

D. LOPE.

SEigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'allarmer.

D. GARCIE.

Ne me vien point parler de secret, ni d'allarme
Dans les doux mouvemens du transport qui me charme.

Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter
Il n'est point de soupçons que je doive écouter ;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille:
Ne m'en fai plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît.
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai crû que le secret que je viens de surprendre
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vînt apprendre ;
Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
Et que surtout le peuple y fait pour son vray Roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous essayions d'en partager la gloire ;
Et nos troupes aussi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire?
Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait sçavoir ;
Et, puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je sçaurai désormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux sçavoir la chose absolument.

D. LOPE.

Je ne replique point à ce commandement ;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zéle
Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, &, sans rien embrasser,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

Fin du Second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

Elise, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une Princesse ?
Que dis-tu de me voir tomber si promtement
De toute la chaleur de mon ressentiment ?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

ELISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure sans doute est bien dure à souffrir :
Mais que s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les promts transports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir appaisé ;
Et je sçais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grace.

D. ELVIRE.

Ah! sçache, quelque ardeur qui m'impose des loix,
Que mon front a rougi pour la derniére fois ;
Et que, si désormais on pousse ma colére,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espére ;
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment :
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire,
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire ;
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,

S'obstine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.
Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prend point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoiqu'à mes destins la fortune prépare,
Croi que je ne puis être au Prince de Navarre,
Que, de ces noirs accès qui troublent sa raison,
Il n'ait fait éclater l'entiére guérison,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechûte.

ELISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

D. ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout tems rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ELISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offense;
Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé,
Soit trop persuadé, Madame, d'être aimé:
Si....

D. ELVIRE.

N'en disputons plus. Chacun a sa pensée.
C'est un scrupule enfin dont mon ame est blessée;
Et contre mes désirs, je sens je ne sçais quoi
Me prédire un éclat entre le Prince & moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô Ciel! en ces lieux, Dom Sylve de Castille!

****

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALPHONSE crû D. Sylve, ELISE.

D. ELVIRE.

AH ! Seigneur, par quel ſort vous vois-je maintenant ?

D. ALPHONSE.

Je ſçais que mon abord, Madame, eſt ſurprenant,
Et, qu'être ſans éclat entré dans cette ville
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pû me ſouſtraire aux yeux de ſes ſoldats,
C'eſt un événement que vous n'attendiez pas.
Mais ſi j'ai dans ces lieux franchi quelques obſtacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
Tout mon cœur a ſenti par de trop rudes coups
Le rigoureux deſtin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pû nier au tourment qui le tuë
Quelques momens ſecrets d'une ſi chére vûë.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle avanture,
Ce qui m'eſt un ſujet d'éternelle torture
C'eſt de voir, qu'à mon bras les rigueurs de mon ſort
Ont envié l'honneur de cet illuſtre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injuſtice,
Offrir les doux périls d'un ſi fameux ſervice.
Oui, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des ſentimens ſans doute auſſi beaux que les ſiens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je ſçais, Seigneur, je ſçais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce généreux zéle

Dont

Dont la chaleur vous pouſſe à venger ma querelle,
N'eût contre les efforts d'un indigne projet
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, ſans cette action dont vous étiez capable,
Mon ſort à la Caſtille eſt aſſez redevable;
On ſçait ce qu'en ami plein d'ardeur & de foi,
Le Comte votre pere a fait pour le feu Roi;
Après l'avoir aidé juſqu'à l'heure derniére,
Il donne en ſes Etats un azyle à mon frere.
Quatre luſtres entiers il y cache ſon ſort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
Et, pour rendre à ſon front l'éclat d'une couronne,
Contre nos raviſſeurs vous marchez en perſonne.
N'êtes-vous pas content, & ces ſoins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'aſſez puiſſans nœuds?
Quoi! votre ame, Seigneur, ſeroit-elle obſtinée
A vouloir aſſervir toute ma deſtinée?
Et faut-il que jamais il ne tombe ſur nous
L'ombre d'un ſeul bienfait, qu'il ne vienne de vous?
Ah! ſouffrez, dans les maux où mon deſtin m'expoſe,
Qu'au ſoin d'un autre auſſi je doive quelque choſe;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire, où le vôtre n'eſt pas.

D. ALPHONSE.

Oui, Madame, mon cœur doit ceſſer de s'en plaindre.
Avec trop de raiſon vous voulez m'y contraindre,
Et c'eſt injuſtement qu'on ſe plaint d'un malheur,
Qand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce ſecours d'un rival m'eſt un cruel martyre;
Mais, hélas! de mes maux, ce n'eſt pas là le pire,
Le coup, le rude coup dont je ſuis atterré,
C'eſt de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ſes feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre ame emportent la victoire;
Et cette occaſion de ſervir vos appas,

Cet avantage offert de ſignaler ſon bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut ſalutaire,
N'eſt que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le ſecret pouvoir d'un aſtre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainſi tous mes efforts ne ſeront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
Mais je marche en tremblant à cet illuſtre emploi,
Aſſûré que vos vœux ne ſeront pas pour moi;
Et que, s'ils ſont ſuivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux ſuccès aux ſoins de la Navarre.
Ah! Madame, faut-il me voir précipité
De l'eſpoir glorieux dont je m'étois flaté;
Et ne puis-je ſçavoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chûte?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien, avant que regarder
Ce qu'à mes ſentimens vous devez demander;
Et, ſur cette froideur qui ſemble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre:
Car enfin tous vos ſoins ne ſçauroient ignorer
Quels ſecrets de votre ame on m'a ſçû déclarer,
Et je la crois, cette ame, & trop noble & trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il eſt de l'équité
De me voir couronner une infidélité;
Si vous pouvez m'offrir, ſans beaucoup d'injuſtice,
Un cœur à d'autres yeux offert en ſacrifice;
Vous plaindre avec raiſon, & blâmer mes refus
Lorſqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, Seigneur, c'eſt un crime, & les premiéres flâmes
Ont des droits ſi ſacrés ſur les illuſtres ames,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,
Plutôt que de pancher vers un ſecond amour.
J'ai pour vous cette ardeur, que peut prendre l'eſtime

Pour

Pour un courage haut, pour un cœur magnanime;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soûtenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable Comtesse,
Ce que pour un ingrat, (car vous l'êtes, Seigneur,)
Elle a d'un choix constant refusé le bonheur,
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadême;
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

D. ALPHONSE.

Ah! Madame, à mes yeux n'offrez point son mérite,
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte;
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'ose plaindre, & ne suit pas sans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne,
Aucun espoir pour vous n'a flaté mes désirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs;
Qui n'ait dans ses douceurs fait jetter à mon ame
Quelques tristes regards vers sa premiére flâme:
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire,
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, & rejetter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais, après mes efforts, ma constance abbatuë
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tuë;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne sçaurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sçais que je trahis une Princesse aimable;
Mais,

Mais, Madame, après tout, mon cœur eſt-il coupable ?
Et le fort aſcendant que prend votre beauté,
Laiſſa-t-il aux eſprits aucune liberté ?
Hélas ! je ſuis ici bien plus à plaindre qu'elle,
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidéle,
D'un pareil déplaiſir on ſe peut conſoler ;
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable perſonne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toujours notre cœur eſt en notre pouvoir ;
Il peut bien quelquefois montrer quelque foibleſſe :
Mais enfin ſur nos ſens la raiſon eſt maîtreſſe....

****

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALPHONSE crû Dom Sylve.

D. GARCIE.

MAdame, mon abord, comme je connois bien,
Aſſez mal-à-propos trouble votre entretien,
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver ſi bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vûë, en effet, ſurprend au dernier point,
Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE

Oui, Madame, je crois que de cette viſite,
Comme vous l'aſſûrez, vous n'étiez point inſtruite.

[*à Dom Sylve.*]

Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur

De

De nous donner avis de ce rare bonheur;
Et nous mettre en état, ſans nous vouloir ſurprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. ALPONSE.

Les héroïques ſoins vous occupent ſi fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquérans les ſublimes penſées
Sont aux civilités avec peine abaiſſées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérans, dont on vante les ſoins,
Loin d'aimer le ſecret, affectent les témoins:
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée;
Et, s'appuyant toujours ſur de hauts ſentimens,
Ne s'abaiſſe jamais à des déguiſemens.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En paſſant dans ces lieux par de ſourdes pratiques?
Et ne craignez-vous point qu'on puiſſe aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous?

D. ALPHONSE.

Je ne ſçais ſi quelqu'un blâmera ma conduite,
Au ſecret que j'ai fait d'une telle viſite;
Mais je ſçais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obſcurité;
Et, quand j'aurai ſur vous à faire une entrepriſe,
Vous n'aurez pas ſujet de blâmer la ſurpriſe,
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le ſoin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires;
Et, d'un ſang un peu chaud reprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

D. ELVIRE *à Dom Garcie.*

Prince, vous avez tort, & sa visite est telle
Que vous....

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, & votre esprit devroit feindre un peu
mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venuë en ces lieux.
Cette chaleur si promte à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pû vous surprendre.

D. ELVIRE.

Quoique vous soupçonniez, il m'importe si peu
Que j'aurois du regret d'en faire un desaveu.

D. GARCIE.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgeuil héroïque,
Et que sans hésiter tout votre cœur s'explique;
C'est au déguisement donner trop de crédit.
Ne desavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute con-
trainte;
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,
Que pour vous sa présence a des charmes si
doux....

D. ELVIRE.

Et, si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à
prétendre,
Et, pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à
prendre?
Sçachez que trop d'orgueil a pû vous décevoir
Si votre cœur sur moi s'est crû quelque pouvoir;
Et que mes sentimens sont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lorsqu'on me les de-
mande.
Je ne vous dirai point si le Comte est aimé;
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé;
Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
Méritent mieux que vous les vœux d'une Prin-
cesse,

Que

Que je garde aux ardeurs, aux ſoins qu'il me
fait voir
Tout le reſſentiment qu'une ame puiſſe avoir;
Et que, ſi des deſtins la fatale puiſſance
M'ôte la liberté d'être ſa récompenſe,
Au moins eſt-il en moi de promettre à ſes vœux,
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux;
Et, ſans vous amuſer d'une attente frivole,
C'eſt à quoi je m'engage, & je tiendrai parole.
Voilà mon cœur ouvert, puiſque vous le voulez,
Et mes vrays ſentimens à vos yeux étalés.
Etes-vous ſatisfait? & mon ame attaquée
S'eſt-elle, à votre avis, aſſez bien expliquée?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de ſoupçonner,
S'il reſte quelque jour encore à vous donner.

[*à Dom Sylve.*]

Cependant ſi vos ſoins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, Comte, m'eſt néceſſaire;
Et, d'un capricieux quels que ſoient les tranſports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ſes efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute ſa furie,
Et pour vous y porter, c'eſt moi qui vous en prie.

****

SCENE IV.

D. GARCIE, D. ALPHONSE crû D. Sylve.

D. GARCIE.

TOut vous rit, & votre ame en cette occaſion
Jouït ſuperbement de ma confuſion.
Il vous eſt doux de voir un aveu plein de gloire,
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire;
Mais c'eſt à votre joye un ſurcroît ſans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
Et mes prétentions hautement étouffées,
A vos vœux triomphans ſont d'illuſtres trophées.
Goûtez à pleins tranſports ce bonheur éclatant;
Mais ſçachez qu'on n'eſt pas encore où l'on
prétend.

La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
Un désespoir va loin quand il est échapé,
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flater votre flâme,
A jamais n'être à moi vient d'engager son ame,
Je sçaurai bien trouver dans mon juste courroux
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

D. ALPHONSE.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine,
Et chacun de ses feux pourra par sa valeur
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit & le mien;
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrette,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
Quelque juste fureur qui me presse & vous flate,
Je sçais, Comte, je sçais quand il faut qu'elle éclate;
Ces lieux vous sont ouverts, oui, sortez en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

D. ALPHONSE.

Quand nous en serons-là, le sort en notre bras
De tous nos intérêts vuidera les débats.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

RETOURNEZ, Dom Alvar, & perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette playe en mon cœur ne sçauroit se guérir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je défére?
Non, non, il a poussé trop avant ma colére;
Et son vain repentir qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense;
Et, si dans sa douleur vous le considériez,
Il toucheroit votre ame, & vous l'excuseriez.
On sçait bien que le Prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvemens où son ame se livre,
Et qu'en un sang bouillant, toutes les passions
Ne laissent guéres place à des réflexions.
Dom Lope, prévenu d'une fausse lumiére,
De l'erreur de son maître a fourni la matiére.
Un bruit assez confus, dont le zéle indiscret
A de l'abord du Comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le Prince a crû l'avis, & son amour séduit
Sur une fausse allarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son ame est revenuë,
Votre innocence enfin lui vient d'être connuë,
Et Dom Lope qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. EL-

D. ELVIRE.

Ah ! c'eſt trop promtement qu'il croit mon
innocence,
Il n'en a pas encore une entiére aſſûrance;
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peſer,
Et ne ſe hâter point, de peur de s'abuſer.

D. ALVAR.

Madame, il ſçait trop bien....

D. ELVIRE.

Mais, Dom Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un diſcours qui me laſſe,
Il réveille un chagrin qui vient, à contre tems,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oui, d'un trop grand malheur la ſurpriſe me
preſſe,
Et le bruit du trépas de l'illuſtre Comteſſe
Doit s'emparer ſi bien de tout mon déplaiſir,
Qu'aucun autre ſouci n'a droit de me ſaiſir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fauſſe nouvelle,
Mais mon retour, au Prince, en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puiſſe être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

****

SCENE II.

D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

J'Attendois qu'il ſortît, Madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre ame reſpire,
Puiſque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du ſort de Done Ignés peut ſe voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des ſiens demander audience.

D. ELVIRE.

Eliſe, il faut le voir, qu'il vienne promtement.

ELISE.

Mais il veut n'être vû que de vous ſeulement;

Et par cet envoyé, Madame, il ſollicite
Qu'il puiſſe ſans témoins vous rendre ſa viſite.

D. ELVIRE.

Hé bien, nous ſerons ſeuls, & je vais l'ordonner
Tandis que tu prendras le ſoin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment eſt forte!
O deſtins! eſt-ce joye, ou douleur qu'on m'apporte?

****

SCENE III.

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

Ou...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voici.

ELISE.

En quel lieu votre maître....

D. PEDRE.

Il eſt proche d'ici,
Le ferai-je venir?

ELISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Aſſûré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne ſe verra d'aucuns yeux éclairé.
[*ſeule.*]
Je ne ſçais quel ſecret en doit être auguré.
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

****

SCENE IV.

D. IGNE'S déguiſée en homme, ELISE.

ELISE.

Seigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que voi-je? Ah! Madame, mes yeux...

D. IGNES.

Ne me découvrez point, Eliſe, dans ces lieux,
Et

Et laissez respirer ma triste destinée,
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parens;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois souffert une mort véritable;
Et, sous cet équipage, & le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite,
Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma suite.

ELISE.

Ma surprise en public eût trahi vos désirs,
Mais allez là dedans étouffer des soupirs;
Et, des charmans transports d'une pleine allégresse,
Saisir à votre aspect le cœur de la Princesse;
Vous la trouverez seule, elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre & n'eût aucun témoin.

****

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

ELISE.

VOis-je pas Dom Alvar?

D. ALVAR.

Le Prince me renvoye
Vous prier que pour lui votre crédit s'employe.
De ses jours, belle Elise, on doit n'espérer rien
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien;
Son ame a des transports.... Mais le voici lui-même.

****

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

AH! sois un peu sensible à ma disgrace extrême,
Elise, & prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ELISE.

C'eſt avec d'autres yeux que ne fait la Princeſſe,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous preſſe;
Mais nous avons du Ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diverſement:
Et puiſqu'elle vous blâme, & que ſa fantaiſie
Lui fait un monſtre affreux de votre jalouſie,
Je ſerois complaiſant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ſes yeux ce qui peut les bleſſer.
Un amant ſuit ſans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la ſienne s'accommode;
Et cent devoirs font moins que ces ajuſtemens,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes ſentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les aſſemble,
Et nous n'aimons rien tant, que ce qui nous reſſemble.

D. GARCIE.

Je le ſçais; mais hélas! les deſtins inhumains
S'oppoſent à l'effet de ces juſtes deſſeins;
Et malgré tous mes ſoins viennent toujours me tendre
Un piége, dont mon cœur ne ſçauroit ſe défendre.
Ce n'eſt pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendreſſe,
Dont le cruel objet me reviendra ſans ceſſe:
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit ſéduit
Quand j'ai crû qu'en ces lieux elle l'eût introduit,
D'un trop cuiſant ennui je ſentirois l'atteinte,
A lui laiſſer ſur moi quelque ſujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, ſi je m'en vois quitté,
Que ce ſoit de ſon cœur pure infidélité;
Et, venant m'excuſer d'un trait de promtitude,
Dérober tout prétexte à ſon ingratitude.

ELISE.

Laiſſez un peu de tems à ſon reſſentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, ſi promtement.

D. GAR-

D. GARCIE.

Ah! si tu me chéris, obtiens que je la voye;
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye;
Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier dédain....

ELISE.

De grace, différez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ELISE *à part.*

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.

[*à Dom Garcie.*]

Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Di-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
Celui dont les avis ont causé mon offense,
Que Dom Lope jamais...

****

SCENE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE *regardant par la porte qu'Elise a laissée entr'ouverte.*

Que vois-je! ô justes Cieux!
Faut-il que je m'assûre au rapport de mes yeux?
Ah! sans doute ils me sont des témoins trop fidéles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles;
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler.
Et quand par des soupçons je me sentois troubler,
C'étoit, c'étoit le Ciel, dont la sourde menace
Présageoit à mon cœur cette horrible disgrace.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vû, Seigneur, qui vous puisse émouvoir?

D. GARCIE.

J'ai vû ce que mon ame a peine à concevoir,

Et le renverſement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette avanture;
C'en eſt fait.... le deſtin.. je ne ſçaurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que votre eſprit tâche à ſe rappeller.

D. GARCIE.

J'ai vû... Vengeance, ô Ciel!

D. ALVAR.

Quelle atteinte ſoudaine..?

D. GARCIE.

J'en mourrai, Dom Alvar, la choſe eſt bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah! tout eſt ruiné,
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné;
Un homme, ſans mourir te le puis-je bien dire?
Un homme dans les bras de l'infidéle Elvire!

D. ALVAR.

Ah! Seigneur, la Princeſſe eſt vertueuſe au point...

D. GARCIE.

Ah! ſur ce que j'ai vû ne me conteſte point,
Dom Alvar; c'en eſt trop que ſoutenir ſa gloire
Lorſque mes yeux font foi d'une action ſi noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos paſſions nous font prendre ſouvent
Pour choſe véritable un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puiſſe...

D. GARCIE.

Dom Alvar, laiſſez-moi je vous prie;
Un conſeiller me choque en cette occaſion,
Et je ne prends avis que de ma paſſion.

D. ALVAR *à part.*

Il ne faut rien répondre à cet eſprit farouche,

D. GARCIE.

Ah! que ſenſiblement cette atteinte me touche!

Mais il faut voir qui c'eſt, & de ma main punir...
La voici; ma fureur, te peux-tu retenir?

****

SCENE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

HE bien, que voulez-vous? & quel eſpoir de grace,
Après vos procédés, peut flater votre audace?
Oſez-vous à mes yeux encor vous préſenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame eſt capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable,
Que le ſort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de ſi méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah! vrayment j'attendois l'excuſe d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'eſt un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en eſt un autre, & vous n'attendiez pas
Que j'euſſe découvert le traître dans vos bras,
Qu'un funeſte hazard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte, & ma perte.
Eſt-ce l'heureux amant ſur ſes pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu?
O Ciel! donne à mon cœur des forces ſuffiſantes
Pour pouvoir ſupporter des douleurs ſi cuiſantes.
Rougiſſez maintenant, vous en avez raiſon,
Et le maſque eſt levé de votre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme;
Par ces fréquens ſoupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos ſoins, & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre;

Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſçai que ſur les vœux on n'a point de puiſſance,
Que l'amour veut par tout naître ſans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur:
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé ſans feinte;
Et, ſon arrêt livrant mon eſpoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens.
Non, non, n'eſpérez rien après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage,
Trahi de tous côtés, mis dans un triſte état,
Il faut que mon amour ſe venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon déſeſpoir achéve par moi-même.

D. ELVIRE.

Aſſez paiſiblement vous a-t-on écouté,
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

D. GARCIE.

Et par quels beaux diſcours, que l'artifice inſpire....

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque choſe à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je ſuis prête à l'ouïr;
Sinon, faites au moins que je puiſſe jouïr
De deux ou trois momens de paiſible audience.

D. GARCIE.

Hé bien, j'écoute. O Ciel! quelle eſt ma patience!

D. ELVIRE.

Je force ma colére, & veux, ſans nulle aigreur,
Répondre à ce diſcours ſi rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'eſt que vous voyez bien....

D. ELVIRE.

Ah ! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plû, rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, & jamais sous les Cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien, dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant, qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter;
Qui, dans tout son amour que sa bouche m'exprime,
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime,
Rien, au fond de ce cœur qu'ont pû blesser mes yeux,
Qui fasse droit au sang que j'ai reçû des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois....

[*Dom Garcie montre de l'impatience pour parler.*]

Ah! sur-tout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur, qui dit qu'il m'aime, & qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échaper aux soins que prend sa flâme
Aucune occasion de soupçonner mon ame;
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,
Apréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, & cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect;
A toute extrémité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure, & que menace;
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.

Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir,
J'aurois tort de vouloir démentir votre vûë,
Et votre ame sans doute a dû paroître émûë.

D. GARCIE.

Et n'est-ce pas....

D. ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
Et vous allez sçavoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse;
Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra déliberer
Va vous y faire cheoir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pû surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi;
Si de vos sentimens la promte déférence,
Veut sur ma seule foi croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime
Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
Je retracte, à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous,
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour, & mes vœux, & ma main:
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assûrance
Que vous peuvent donner mon cœur, & ma naissance;
Et que de votre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,

Et

Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincére à qui l'on fait outrage;
Je suis prête à le faire, & vous serez content:
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux, pour jamais, renoncer de vous-même;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême
Que, quoique le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plûtôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juste Ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice, & de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarasser un cœur?
Ah! que vous sçavez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on est surprise, & qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse:
Votre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment;
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et votre ame, feignant une innocence entiére,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumiére
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais;
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,

Peut de ce que j'ai vû justifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit, je souscris à tout, & mes vœux aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites,
Et c'est moi bien plûtôt qui dois vous avertir
Que quelqu'autre dans peu se pourra repentir;
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah! c'est trop en souffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,
Et puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.
Elise. [*à Dom Garcie.*] A cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

****

SCENE IX.

D. ELVIRE, D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à Elise.*

FAites un peu sortir la personne chérie....
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis....

D. ELVIRE.

Attendez, vous serez satisfait.

ELISE *à part en sortant.*

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colére,

Dans

Dans la même fierté, jusqu'au bout persévére;
Et sur tout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

****

SCENE X.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. IGNES déguisée en homme, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE *à D. Garcie, en lui montrant D. Ignés.*

Voici, graces au Ciel, ce qui les a fait naître
Ces soupçons obligeans que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce visage, &, si de Done Ignés
Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

D. GARCIE.

O Ciel!

D. ELVIRE.

Si la fureur, dont votre ame est émûë,
Vous trouble jusques-là l'usage de la vûë,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée:
Et, sous un tel habit, elle cachoit son sort
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
[*à Done Ignés.*]
Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
A trahir vos secrets, & tromper votre attente;
Je me vois exposée à sa témérité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassemens, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si promte,
Et l'assûré témoin qu'on produit de ma honte.
[*à D. Garcie.*]
Jouissez à cette heure en tyran absolu

De l'éclairciſſement que vous avez voulu;
Mais ſçachez que j'aurai ſans ceſſe la mémoire
De l'outrage ſanglant qu'on a fait à ma gloire:
Et, ſi je puis jamais oublier mes ſermens,
Tombent ſur moi du Ciel les plus grands châtimens;
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre
Lorſqu'à ſouffrir vos feux je pourrai me réſoudre.
Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
Qu'infectent les regards d'un monſtre furieux,
Fuyons-en promtement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de ſa rage animée,
Et ne faiſons des vœux, dans nos juſtes deſſeins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ſes mains.

D. IGNES *à D. Garcie.*

Seigneur, de vos ſoupçons l'injuſte violence
A la même vertu vient de faire une offenſe.

****

SCENE XI.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUelles triſtes clartés, diſſipant mon erreur,
Enveloppent mes ſens d'une profonde horreur,
Et ne laiſſent plus voir à mon ame abbattuë
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tuë!
Ah! Dom Alvar, je vois que vous avez raiſon,
Mais l'enfer dans mon cœur a ſoufflé ſon poiſon;
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi ſe rencontre en moi-même.
Que me ſert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une ame conſumée ait jamais mis au jour,
Si, par ſes mouvemens qui ſont toute ma peine,
Cet amour à tout coups ſe rend digne de haine!
Il faut, il faut venger par mon juſte trépas
L'outrage que j'ai fait à ſes divins appas;
Auſſi-bien quel conſeil aujourd'hui puis-je ſuivre?
Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.

Si j'ai pû renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur....

D. GARCIE.

Non, Dom Alvar, ma mort est nécessaire,
Il n'est soins, ni raisons qui m'en puissent distraire;
Mais il faut que mon sort en se précipitant
Rende à cette Princesse un service éclatant,
Et je veux me chercher dans cette illustre envie
Les moyens glorieux de sortir de la vie;
Faire par un grand coup qui signale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
Et qu'elle puisse dire en se voyant vengée,
C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée.
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop dûë au sein de Maurégat,
Que j'aille prévenir par une belle audace
Le coup, dont la Castille avec bruit le menace,
Et j'aurai la douceur, dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

D. ALVAR.

Un service, Seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense;
Mais hazarder.....

D. GARCIE.

Allons, par un juste devoir,
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

OUI, jamais il ne fut de si rude surprise.
Il venoit de former cette haute entreprise ;
A l'avide désir d'immoler Maurégat,
De son promt désespoir il tournoit tout l'éclat,
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assûrer l'avantage,
Y chercher son pardon, & prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidéle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même, en immolant le traître,
Et poussé dans ce jour Dom Alphonse à paroître,
Qui d'un si promt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princesse sa sœur :
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense,
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ELISE.

Oui, Done Elvire a sçû ces nouvelles semées,
Et du vieux Dom Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour
De Dom Alphonse, & d'elle, attend l'heureux retour ;
Et que c'est-là qu'on doit par un revers prospére,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frere.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que Dom Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du Prince.....

ELISE.

Est sans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu, qu'à ce succès qu'on vante,
La Princesse ait fait voir une ame fort contente
De ce frere qui vient, & de la lettre aussi:
Mais....

****

SCENE II.

D. ELVIRE, D. IGNES déguisée en homme, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Faites, Dom Alvar, venir le Prince ici,
Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
Sur cet événement dont on surprend mon ame;
Et ne m'accusez point d'un trop promt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrace imprévûë a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre,
Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée,
A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
Mais quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offense, & lui rend ma tendresse:
Oui, mon cœur trop vengé par de si rudes coups
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant misérable;
Et je crois que sa flâme a bien pû mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

D. IG.

D. IGNES.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres ſentimens qu'on voit qu'il vous inſpire,
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, & ſa pâleur
De ce coup ſurprenant marque aſſez la douleur.

****

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNES déguiſée en homme, ELISE.

D. GARCIE.

MAdame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuſe préſence...

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon reſſentiment.
Votre ſort dans mon ame a fait du changement,
Et par le triſte état où ſa rigueur vous jette,
Ma colére eſt éteinte, & notre paix eſt faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait ſur lui du Ciel éclater le courroux,
Bien que ces noirs ſoupçons ayent offenſé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains ſon malheur
Juſqu'à voir nos ſuccès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux ſervice,
Lorſqu'on veut de mon cœur lui faire un ſacrifice;
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le ſort contre vous n'armoit que mes ſermens:
Mais enfin vous ſçavez comme nos deſtinées
Aux intérêts publics ſont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des Cieux pour diſpoſer de moi,
Dans mon frere qui vient, me va montrer mon Roi.
Cédez comme moi, Prince, à cette violence,
Où la grandeur ſoumet celles de ma naiſſance;
Et, ſi de votre amour les déplaiſirs ſont grands,
Qu'il ſe faſſe un ſecours de la part que j'y prends,

Et ne ſe ſerve point contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne :
Ce vous ſeroit ſans doute un indigne tranſport
De vouloir dans vos maux lutter contre le ſort,
Et lorſque c'eſt envain qu'on s'oppoſe à ſa rage,
La ſoumiſſion promte eſt grandeur de courage.
Ne réſiſtez donc point à ſes coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Aſtorgue au frere que j'attends,
Laiſſez-moi rendre aux droits qu'il peut ſur moi prétendre,
Ce que mon triſte cœur a réſolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux ſont forcés,
Peut-être n'ira pas ſi loin que vous penſez.

D. GARCIE.

C'eſt faire voir, Madame, une bonté trop rare
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare;
Sur moi ſans de tels ſoins vous pouvez laiſſer cheoir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je ſuis, je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du ſort tout ce qu'il a de pire,
Et je ſçais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me ſuis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, hélas ! dans ma vaſte diſgrace,
Vers vous de quelque plainte autoriſer l'audace?
Mon amour s'eſt rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;
Et, lorſque par un juſte & fameux ſacrifice
Mon bras à votre ſang cherche à rendre un ſervice,
Mon aſtre m'abandonne au déplaiſir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je ſuis digne d'un coup que l'on me fait attendre,
Et je le vois venir, ſans oſer contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me reſter dans mon malheur extrême,
C'eſt de chercher alors mon remède en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes déſirs,
Affranchiſſe mon cœur de tous ſes déplaiſirs.

Oui,

Oui, bien-tôt dans ces lieux Dom Alphonse doit être,
Et déjà mon rival commence de paroître:
De Léon vers ces murs il semble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
Passe valoir ici ce que j'ai de puissance,
Il n'est effort humain, que, pour vous conserver,
Si vous y consentiez, je ne pûsse braver;
Mais ce n'est pas à moi dont on hait la mémoire,
A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire,
Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains
Jetter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentimens, Madame.
Je vais en liberté laisser toute votre ame,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la derniére rigueur.

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. IGNES déguisée en homme, ELISE.

D. ELVIRE.

MAdame, au désespoir où son destin l'expose,
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause.
Vous me rendez justice, en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts sa plus vive douleur:
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que, si je me plains d'une disgrace horrible,
C'est de voir que du Ciel le funeste courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flâme
Qui traite indignement les bontés de votre ame.

D. IGNES.

C'est un événement dont sans doute vos yeux
N'ont point pour moi, Madame, à quereller les Cieux;

Si

Si les foibles attraits qu'étale mon visage
M'exposoient au destin de souffrir un volage,
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous,
Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos désirs;
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

D. ELVIRE.

Accusez-vous plûtôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce secret plûtôt sçû, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux;
Et mes justes froideurs, des désirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
Eussent pû renvoyer....

D. IGNES.

Madame, le voici.

D. ELVIRE.

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici;
Ne sortez point, Madame, & dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

D. IGNES.

Madame, j'y consens, quoique je sçache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D. ELVIRE.

Son succès, si le Ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCENE V.

D. ALPHONSE crû D. Sylve, D. ELVIRE, D. IGNES déguisée en homme.

D. ELVIRE.

Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un moment.
Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles;
Et j'admire avec tous comme en si peu de tems
Il donne à nos destins ces succès éclatans.
Je sçais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sçauroit demander trop de reconnoissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frere au trône paternel.
Mais, quoique de son cœur vous offrent les hommages,
Usez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, Seigneur, un joug impérieux,
Que votre amour, qui sçait quel intérêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frere, où l'on va m'exposer,
Commence d'être Roi pour me tyranniser.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;
Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
C'est un triste avantage, & l'amant généreux
A ces conditions refuse d'être heureux,
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,
Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé,
Pour

Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur, au mérite d'un autre,
Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre :
Non, Seigneur, j'en réponds, & vous donne ma foi
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi;
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite....

D. ALPHONSE.

J'ai de votre discours assez souffert la suite,
Madame, & par deux mots je vous l'eusse épargné,
Si votre fausse allarme eût sur vous moins gagné.
Je sçais qu'un bruit commun, qui par-tout se fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire;
Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait sçavoir,
Laissant par Dom Louis échauffer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique;
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
C'est que, pour appuyer son illustre projet,
Dom Louis fit semer, par une feinte utile,
Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville,
Et par cette nouvelle il a poussé les bras
Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
Par son zéle prudent il a sçû tout conduire,
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire;
Mais dans le même instant un secret m'est appris,
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
Vous attendez un frere, & Léon, son vrai maître;
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroître:
Oui, je suis Dom Alphonse; & mon sort conservé,
Et sous le nom du sang de Castille élevé,
Est un fameux effet de l'amitié sincére
Qui fut entre son Prince, & le Roi notre pere.
Dom Louis du secret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres soins maintenant occupent ma pensée:
Non, qu'à votre sujet elle soit traversée,

Que

Que ma flâme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frere importune l'amant.
Mes feux par ce secret ont reçû sans murmure
Le changement qu'en eux a prescrit la nature ;
Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
De l'amour, dont pour vous mon cœur étoit
touché,
Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
Que les chéres douceurs de sa premiére chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés,
Ce que de ses bontés a mérité l'excès :
Mais son sort incertain rend le mien misérable,
Et, si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle, & le trône m'attend ;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye ;
Et pouvoir réparer par ces justes tributs
L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
Ce que de son destin mon ame peut apprendre ;
Instruisez-m'en de grace, & par votre discours,
Hâtez mon désespoir, ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautés ont droit de me confondre.
Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si Done Ignés est morte ou respire le jour ;
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidéles,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

D. ALPHONSE *reconnoissant D. Ignés.*

Ah ! Madame, il m'est doux en ces perplexités
De voir ici briller vos célestes beautés.
Mais, vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime....

D. IGNES.

Ah ! gardez de me faire un outrage,
Et

Et de vous hazarder à dire que vers moi
Un cœur, dont je fais cas, ait pû manquer de foi;
J'en refuse l'idée, & l'excuse me blesse;
Rien n'a pû m'offenser auprès de la Princesse,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé,
Par un si haut mérite est assez excusé.
Cette flâme vers moi ne vous rend point coupable;
Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,
Sçachez, si vous l'étiez, que ce seroit envain
Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance
Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

D. ELVIRE.

Mon frere, d'un tel nom souffrez-moi la douceur,
De quel ravissement comblez-vous une sœur!
Que j'aime votre choix, & bénis l'avanture
Qui vous fait couronner une amitié si pure!
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement....

****

SCENE DERNIERE.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNES déguisée en homme, D. ALPHONSE crû D. Sylve, ELISE.

D. GARCIE.

DE grace, cachez-moi votre contentement,
Madame, & me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sçais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer,
Vous le voyez assez, & quelle obéïssance
De vos commandemens m'arrache la puissance;
Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvû toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître:

Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandemens ont prescrit à mon ame
De souffrir sans éclat le malheur de ma flâme,
Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
Et je prétends mourir en vous obéïssant;
Mais encore une fois, la joye où je vous treuve
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'ame la plus sage en ces occasions
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
Donnez-moi par pitié deux momens de contrainte,
Et, quoique d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins:
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre
Lorsque dans ma disgrace un amant peut descendre.
Je ne l'exige pas, Madame, pour longtems,
Et bien-tôt mon départ rendra vos vœux contens:
Je vais, où de ses feux mon ame consumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée;
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir,
Madame; sans le voir, j'en sçaurai bien mourir.

D. IGNES.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la Princesse a sçû paroître atteinte;
Et cette joye encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.
Elle goûte un succès à vos désirs prospére,
Et dans votre rival elle trouve son frere;
C'est Dom Alphonse enfin dont on a tant parlé,
Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

D. ALPHONSE.

Mon cœur, graces au Ciel, après un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il désire;

Et goûte d'autant mieux ſon bonheur en ce jour,
Qu'il ſe voit en état de ſervir votre amour.

D. GARCIE.

Hélas! cette bonté, Seigneur, doit me confondre,
A mes plus chers déſirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi ſe verroit fortuné;
Mais ces douces clartés d'un ſecret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres ſoupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur ſi ſouvent odieuſe
Doit perdre tout eſpoir d'être jamais heureuſe,
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raiſon;
Moi-même je me trouve indigne de pardon:
Et, quelque heureux ſuccès que le ſort me préſente,
La mort, la ſeule mort eſt toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non, de ce tranſport le ſoumis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux ſentiment.
Par lui de mes ſermens je me ſens détachée,
Vos plaintes, vos reſpects, vos douleurs m'ont touchée;
J'y vois par-tout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie eſt digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts, où du Ciel fait pancher l'influence,
Et, pour tout dire enfin, jaloux, ou non jaloux,
Mon Roi, ſans me gêner, peut me donner à vous.

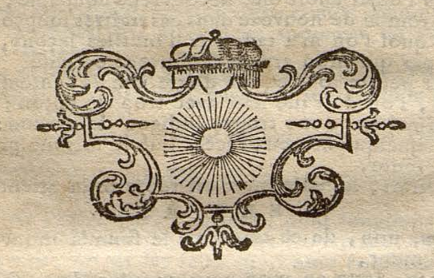
D. GARCIE.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroye,
Rends capable mon cœur de ſupporter ſa joye.

D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs, & nos Etats;
Mais ici le tems presse, & Léon nous appelle;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zéle:
Et, par notre présence, & nos soins différens
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN.



L'ECO-

L'ECOLE DES MARIS,

COMÉDIE.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, FRERE UNIQUE DU ROI.

Monseigneur,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand, & de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange; & quelques-uns pourront bien dire, pour exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles & de diamans sur une statuë de terre, & faire entrer par des portiques magnifiques & des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, *ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette avanture je n'ai eu aucun choix à faire, & que l'honneur que j'ai d'être à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *m'a imposé une nécessité absoluë de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; & les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé,* MONSEIGNEUR, *dédier une bagatelle à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *parce que je n'ai pû m'en dispenser; & si je me dispense ici de m'étendre sur les belles & glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'*ELLE, *c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; & tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, & d'avoir*

cette gloire de vous dire à vous-même, MONSEIGNEUR, *avec toute la soumission possible, que je suis,*

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéïssant & très-fidéle serviteur,
MOLIERE.

****

ACTEURS.

SGANARELLE, frere d'Ariste.
ARISTE, frere de Sganarelle.
ISABELLE, sœur de Léonor.
LE'ONOR, sœur d'Isabelle.
VALERE, amant d'Isabelle.
LISETTE, suivante de Léonor.
ERGASTE, valet de Valére.
UN COMMISSSAIRE.
UN NOTAIRE.
DEUX LAQUAIS.

La Scéne est à Paris dans une place publique.



L'ÉCOLE DES MARIS.

J. Punt delin. et fecit, 1738.



L'ECOLE DES MARIS,

COMEDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

MON frere, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend;
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand-merci, le compliment est doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien sçavoir, puisqu'il faut tout entendre,

Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre ?

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vray qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point par vos belles sornettes,
Monsieur mon frere aîné, (car Dieu-merci vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler :)
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matiéres
De vos jeunes muguets m'inspirer les maniéres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure ?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands colets jusqu'au nombril pendans ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sausses,
Et de ces cotillons appelés haut-de-chausses ?
De ces souliers mignons de rubans revêtus
Qui vous font ressembler à des pigeons patus ?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galans
Marcher écarquillés ainsi que des volans ?
Je vous plairois sans doute équipé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un & l'autre excès choque, & tout homme bien sage

Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, &, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode;
Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard, qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez,
A me venir toujours jetter mon âge au nés;
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voye
Blâmer l'ajustement, aussi bien que la joye:
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encor mal-propre & rechignée.

SGANARELLE.

Quoiqu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coëffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
Un bon pourpoint bien long, & fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomach chaud;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos ayeux:
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

SCENE II.

LEONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE & SGANARELLE parlant bas ensemble sur le devant du Théatre sans être apperçûs.

LEONOR *à Isabelle.*

JE me charge de tout en cas que l'on vous
gronde.

LISETTE *à Isabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le
monde ?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LEONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE *à Léonor.*

Bien vous prend que son frere ait toute une
autre humeur,
Madame, & le destin vous fut bien favorable,
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'envoyerois au diable avec sa fraize,
Et....

SGANARELLE *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise?

LEONOR.

Nous ne sçavons encore, & je pressois ma sœur
De venir du beau tems respirer la douceur:
Mais....

SGANARELLE *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble, [*montrant Lisette*].
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble:

[*à Isabelle.*]

Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARIS-

ARISTE.
Ah ! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.
Je suis votre valet, mon frere.

ARISTE.
La jeunesse
Veut....

SGANARELLE.
La jeunesse est sotte, & par fois la vieillesse.

ARISTE.
Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor?

SGANARELLE.
Non pas; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.
Mais....

SGANARELLE.
Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sçais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.
A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.
Mon Dieu, chacun raisonne, & fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parens, & notre ami, leur pere,
Nous commit leur conduite à son heure derniére;
Et (nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,)
Sur elles par contrat, nous sçut dès leur enfance,
Et de pere, & d'époux donner pleine puissance:
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi je me chargeai du soin de celle-ci;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre,
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.
Il me semble....

SGANARELLE.
Il me semble, & je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vôtre aille leste & pimpante,

Je le veux bien : qu'elle ait & laquais & ſuivante,
J'y conſens : qu'elle coure, aime l'oiſiveté,
Et ſoit des damoiſeaux flairée en liberté,
J'en ſuis fort ſatisfait : mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaiſie, & non pas à la ſienne ;
Que d'une ſerge honnête elle ait ſon vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours ſeulement ;
Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loiſir,
Ou bien à tricotter quelque bas par plaiſir ;
Qu'aux diſcours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne ſorte jamais ſans avoir qui la veille.
Enfin la chair eſt foible, & j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter des cornes, ſi je puis ;
Et, comme à m'épouſer ſa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas ſujet, que je croi....

SGANARELLE.

Taiſez-vous.
Je vous apprendrai bien, s'il faut ſortir ſans nous.

LEONOR.

Quoi donc, Monſieur ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, ſans langage,
Je ne vous parle pas, car vous étes trop ſage.

LEONOR.

Voyez-vous Iſabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gâtez, puiſqu'il faut parler net.
Vos viſites ici ne ſont que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LEONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net auſſi ?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci ;
Mais je ſçais ce qu'en moi feroit la défiance,

Et,

Et, quoiqu'un même ſang nous ait donné naiſſance,
Nous ſommes bien peu ſœurs, s'il faut que chaque jour
Vos maniéres d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces ſoins ſont des choſes infames.
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient eſclaves en ce lieu,
Et que c'eſt pour cela qu'ils ſont maudits de Dieu.
Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe.
Penſez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions ?
Et, quand nous nous mettons quelque choſe à la tête,
Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête ?
Toutes ces gardes-là ſont viſions de foux,
Le plus ſûr eſt, ma foi, de ſe fier en nous ;
Qui nous gêne, ſe met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un déſir de pécher,
Que montrer tant de ſoins de nous en empêcher,
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGANARELLE *à Ariſte.*

Voilà, beau précepteur, votre éducation :
Et vous ſouffrez cela ſans nulle émotion ?

ARISTE.

Mon frere, ſon diſcours ne doit que faire rire,
Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire.
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'auſtérité,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles ;
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.

Envain ſur tous ſes pas nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois moi, quelque ſoin qu'on ſe
donne,
Mon honneur guéres ſûr aux mains d'une per-
ſonne
A qui, dans les déſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanſons que tout cela.

ARISTE.

Soit; mais je tiens ſans ceſſe
Qu'il nous faut en riant inſtruire la jeuneſſe,
Reprendre ſes défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes ſoins pour Léonor ont ſuivi ces maximes;
Des moindres libertés je n'ai point fait des
crimes,
A ſes jeunes déſirs j'ai toujours conſenti,
Et je ne m'en ſuis point, grace au Ciel, repenti.
J'ai ſouffert qu'elle ait vû les belles compagnies,
Les divertiſſemens, les bals, les comédies;
Ce ſont choſes, pour moi, que je tiens de tout
tems
Fort propres à former l'eſprit des jeunes gens;
Et l'Ecole du monde, en l'air dont il faut vivre,
Inſtruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenſer en habits, linge & nœuds,
Que voulez-vous? je tâche à contenter ſes vœux,
Et ce ſont des plaiſirs qu'on peut dans nos fa-
milles,
Lorſque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouſer;
Mais mon deſſein n'eſt pas de la tyranniſer.
Je ſçais bien que nos ans ne ſe rapportent guére,
Et je laiſſe à ſon choix liberté toute entiére.
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendreſſe, & des ſoins complaiſans
Peuvent, à ſon avis, pour un tel mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouſer; ſinon, choiſir ailleurs.
Je

Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs,
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé, qu'il est doucereux! c'est tout sucre & tout miel.

ARISTE.

Enfin c'est mon humeur, & j'en rends grace au Ciel.
Je ne suivrois jamais ces maximes sévéres
Qui font que les enfans comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité,
Et tous ses sentimens suivront mal votre envie
Quand il faudra changer sa maniére de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer?

SGANARELLE.

Pourquoi?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne sçai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE.

Quoi? si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE.

Pourquoi non?

SGANARELLE.

Vos désirs lui seront complaisans,
Jusques à lui laisser & mouches & rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals, & les lieux d'assemblée?

ARIS-

ARISTE.

Oui vrayment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiſeaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joueront, & donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces viſites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point ſou?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous étes un vieux fou.
[*à Iſabelle.*]
Rentrez pour n'ouïr point cette pratique infame.

****

SCENE III.

ARISTE, SGANARELLE, LEONOR, LISETTE.

ARISTE.

JE veux m'abandonner à la foi de ma femme;
Et prétends toujours vivre ainſi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaiſir quand il ſera cocu!

ARISTE.

J'ignore pour quel ſort mon aſtre m'a fait naître;
Mais je ſçais que pour vous, ſi vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut:
Car vos ſoins pour cela ſont bien tout ce qu'il faut.

SGA-

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh! que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire!

LEONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis moi;
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi;
Il s'en peut assûrer: mais sçachez que mon ame
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assûrent en nous;
Mais c'est pain béni, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez langue maudite, & des plus mal apprises.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frere, attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur, & soyez averti
Que renfermer sa femme est un mauvais parti;
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

****

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

OH! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre!
Quelle belle famille! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Une fille maîtresse & coquette suprême,
Des valets impudens; non, la sagesse même
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens & raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises;
Et pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux & nos dindons.

SCENE V.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE *dans le fond du Théatre.*

Ergaste, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le févere tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE *se croyant seul.*

N'eft-ce pas quelque chofe enfin de furprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE.

Je voudrois l'accofter, s'il eft en ma puiffance;
Et tâcher de lier avec lui connoiffance.

SGANARELLE *se croyant seul.*

Au lieu de voir regner cette févérité
Qui compofoit fi bien l'ancienne honnêteté,
La jeuneffe en ces lieux, libertine, abfoluë,
Ne prend....

[*Valere saluë Sganarelle de loin.*]

VALERE.

Il ne voit pas que c'eft lui qu'on faluë.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être eft de ce côté-ci;
Paffons du côté droit.

SGANARELLE *se croyant seul.*

Il faut fortir d'ici.
Le féjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALERE *en s'approchant peu à peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE *entendant quelque bruit.*

[*Se croyant seul.*]

Hé? J'ai crû qu'on parloit. Aux champs, graces aux Cieux,
Les fottifes du tems ne bleffent point mes yeux.

ERGASTE *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE *entendant encore du bruit.*

[*N'entendant plus rien.*]

Plaît-

Plaît-il ? Les oreilles me cornent.
[Se croyant seul.]
Là, tous les passe-tems de nos filles se bornent...
[Il apperçoit Valere qui le saluë.]
Est-ce à nous ?

ERGASTE *à Valere.*

Approchez.

SGANARELLE *sans prendre garde à Valere.*

Là nul godelureau
[Valere le saluë encore.]
Ne vient... Que diable...
[Il se retourne, & voit Ergaste qui le saluë de l'autre côté.]
Encor ? Que de coups de chapeau !

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi ? l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir
Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assûrer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais, Monsieur, sçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, & qu'on tient pour fidéles ?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il eſt vray; mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curioſités.
Vous irez voir, Monſieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naiſſance?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaiſirs charmans qu'on n'a point autre part:
Les provinces auprès ſont des lieux ſolitaires.
A quoi donc paſſez-vous le tems?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'eſprit veut du relâche, & ſuccombe par fois
Par trop d'attachement aux ſérieux emplois.
Que faites-vous les ſoirs avant qu'on ſe retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute: on ne peut pas mieux dire,
Cette réponſe eſt juſte, & le bon ſens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous paſſer l'après-ſoupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

****

SCENE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart bruſque, & l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah! j'enrage.

ERGASTE.

Et de quoi?

VALERE.

De quoi? c'eſt que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un ſauvage;
D'un dragon ſurveillant dont la ſévérité
Ne lui laiſſe jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'eſt ce qui fait pour vous, & ſur ces conſéquences,
Votre amour doit fonder de grandes eſpérances.
Apprenez, pour avoir votre eſprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde eſt gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'eſt mon moindre talent,
Et de profeſſion je ne ſuis point galant:
Mais j'en ai ſervi vingt de ces chercheurs de proye,
Qui diſoient fort ſouvent que leur plus grande joye
Etoit de rencontrer de ces maris fâcheux
Qui jamais ſans gronder ne reviennent chez eux;
De ces brutaux fieffés qui, ſans raiſon ni ſuite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fiérement ſe parans,
Leur rompent en viſiére aux yeux des ſoupirans.
On en ſçait, diſent-ils, prendre ſes avantages,
Et l'aigreur de la Dame à ces ſortes d'outrages
Dont la plaint doucement le complaiſant témoin,
Eſt un champ à pouſſer les choſes aſſez loin;
En un mot, ce vous eſt une attente aſſez belle
Que la ſévérité du tuteur d'Iſabelle.

VALERE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pû trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guéres;
Et ſi j'avois été....

VALERE.

Mais qu'aurois-tu pû faire
Puiſque ſans ce brutal on ne la voit jamais ;
Et qu'il n'eſt là dedans ſervantes ni valets
Dont, par l'appas flateur de quelque récompenſe,
Je puiſſe pour mes feux ménager l'aſſiſtance ?

ERGASTE.

Elle ne ſçait donc pas encor que vous l'aimez ?

VALERE.

C'eſt un point dont mes vœux ne ſont pas informés.
Par tout où ce farouche a conduit cette belle
Elle m'a toujours vû comme une ombre après elle,
Et mes regards aux ſiens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé ; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pû ſe faire entendre ?

ERGASTE.

Ce langage, il eſt vray, peut être obſcur par fois
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALERE.

Que faire pour ſortir de cette peine extrême,
Et ſçavoir ſi la belle a connu que je l'aime ?
Di-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'eſt ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VA, je ſçais la maiſon, & connois la perſonne
Aux marques ſeulement que ta bouche me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel! ſois-moi propice, & ſeconde en ce jour
Le ſtratagême adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit, qu'il s'appelle Valere?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, ſois en repos, rentre & me laiſſe faire;
Je vais parler ſur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuſte rigueur dont envers moi l'on uſe,
Dans tout eſprit bien fait me ſervira d'excuſe.

****

SCENE II.

SGANARELLE *ſeul.*

[*Il frappe à ſa porte, croyant que c'eſt celle de Valere.*]

NE perdons point de tems; c'eſt ici. Qui va là?
Bon, je rêve. Holà, dis-je, holà quelqu'un, holà.
Je ne m'étonne pas, après cette lumiére,
S'il y venoit tantôt de ſi douce maniére:
Mais je veux me hâter, & de ſon fol eſpoir...

****

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE *à Ergaſte qui eſt ſorti brusquement.*

Peſte ſoit du gros bœuf, qui, pour me faire cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monſieur, j'ai du regret. . . .

SGANARELLE.

Ah! c'eſt vous que je cherche.

VALERE.

Moi, Monſieur?

SGANARELLE.

Vous. Valere eſt-il pas votre nom?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, ſi vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je être aſſez heureux pour vous rendre ſervice?

SGANARELLE.

Non; mais je prétends, moi, vous rendre un bon office;
Et c'eſt ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, Monſieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALERE.

J'en ai bien du ſujet, & mon ame ravie
De l'honneur. . . .

SGANARELLE.

Laiſſons-là cet honneur, je vous prie.

VA-

VALERE.

Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE.

Il n'en eſt pas beſoin.

VALERE.

Monſieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous ſerez-là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALERE.

Hé bien, il faut ſe rendre:
Vîte, puiſque Monſieur à cela ſe réſout,
Donnez un ſiége ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous ſouffrir de la ſorte ?

SGANARELLE.

Ah ! contrainte effroyable !

VALERE.

Cette incivilité ſeroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en eſt une, que rien ne ſçauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obéïs donc.

SGANARELLE.

Vous ne ſçauriez mieux faire.
[*Ils font de grandes cérémonies pour ſe couvrir.*]
Tant de cérémonie eſt fort peu néceſſaire.
Voulez-vous m'écouter ?

VALERE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Sçavez-vous, dites-moi, que je ſuis le tuteur

D'une fille assez jeune, & passablement belle
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Isabelle?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le sçavez, je ne vous l'apprends pas.
Mais sçavez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche?
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc; & qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALERE.

Qui? Moi, Monsieur?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle; est-ce assez dit?
Comme une fille honnête, & qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entiére confidence;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos secrets désirs lui sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus

De vouloir davantage expliquer une flâme
Qui choque l'amitié que me garde son ame.

VALERE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc & net;
Et qu'ayant vû l'ardeur dont votre ame est blessée,
Elle vous eût plûtôt fait sçavoir sa pensée,
Si son cœur avoit eu, dans son émotion,
A qui pouvoir donner cette commission;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir se servir de moi-même
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,
Que vous avez assez joué de la prunelle,
Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire sçavoir.

VALERE *bas.*

Ergaste, que dis-tu d'une telle avanture?

SGANARELLE *bas à part.*

Le voilà bien surpris!

ERGASTE *bas à Valere.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
Qu'un mystére assez fin est caché là-dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALERE *bas à Ergaste.*

Tu crois mystérieux....

ERGASTE *bas.*

Oui.... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

Que sa confusion paroît sur son visage!
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appellons Isabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, & son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCENE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'Ai peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonniére,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiére.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien?

SGANARELLE.

Un plein effet
A suivi tes discours, & ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord & muet & confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plûtôt hors du logis,
Qu'ayant pour prendre l'air la tête à ma fenêtre,
J'ai vû dans ce détour un jeune homme paroître,

Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Eſt venu me donner un bon jour ſurprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boëte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu ſans tarder lui rejetter le tout;
Mais ſes pas de la ruë avoient gagné le bout,
Et je m'en ſens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruſe, & la friponnerie!

ISABELLE.

Il eſt de mon devoir de faire promtement
Reporter boëte & lettre à ce maudit amant,
Et j'aurois pour cela beſoin d'une perſonne.....
Car, d'oſer à vous-même....

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne,
C'eſt me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joye accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pû t'écrire.

ISABELLE.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'eſt moi?
Une fille d'honneur doit toujours ſe défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curioſité qu'on fait lors éclater
Marque un ſecret plaiſir de s'en ouïr conter,
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui ſoit promtement reportée;
Afin que d'autant mieux il connoiſſe aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ſes feux déſormais perdent toute eſpérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

Que sa confusion paroît sur son visage!
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appellons Isabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, & son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCENE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'Ai peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonniére,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiére.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien?

SGANARELLE.

Un plein effet
A suivi tes discours, & ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord & muet & confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plûtôt hors du logis,
Qu'ayant pour prendre l'air la tête à ma fenêtre,
J'ai vû dans ce détour un jeune homme paroître,

Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Eſt venu me donner un bon jour ſurprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boëte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu ſans tarder lui rejetter le tout;
Mais ſes pas de la ruë avoient gagné le bout,
Et je m'en ſens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruſe, & la friponnerie!

ISABELLE.

Il eſt de mon devoir de faire promtement
Reporter boëte & lettre à ce maudit amant,
Et j'aurois pour cela beſoin d'une perſonne....
Car, d'oſer à vous-même....

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne,
C'eſt me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joye accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pû t'écrire.

ISABELLE.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'eſt moi?
Une fille d'honneur doit toujours ſe défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curioſité qu'on fait lors éclater
Marque un ſecret plaiſir de s'en ouïr conter,
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui ſoit promtement reportée;
Afin que d'autant mieux il connoiſſe aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ſes feux déſormais perdent toute eſpérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raiſon lorſqu'elle parle ainſi.
Va, ta vertu me charme, & ta prudence auſſi;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre déſir.
La lettre eſt dans vos mains, & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non je n'ai garde; hélas! tes raiſons ſont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du ſoin que tu me donnes;
A quatre pas de là dire enſuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

****

SCENE VI.

SGANARELLE *ſeul.*

DAns quel raviſſement eſt-ce que mon cœur nage,
Lorſque je vois en elle une fille ſi ſage!
C'eſt un tréſor d'honneur que j'ai dans ma maiſon.
Prendre un regard d'amour pour une trahiſon,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien ſçavoir, en voyant tout-ceci,
Si celle de mon frere en uſeroit ainſi.
Ma foi, les filles ſont ce que l'on les fait être.
Holà. [*Il frappe à la porte de Valere.*]

****

SCENE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

QU'eſt-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingére pas d'oſer écrire encor

Des lettres qu'il envoye avec des boëtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCENE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, Monsieur, qu'avecque cette boëte,
On prétend qu'ait reçuë Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre;
Lisez vîte, & voyons si je me puis méprendre.

VALERE *lit.*

Cette lettre vous surprendra sans doute, & l'on peut trouver bien hardi pour moi, & le dessein de vous l'écrire, & la maniére de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de mesures. La juste horreur d'un mariage dont je suis menacée dans six jours, me fait hazarder toutes choses; &, dans la résolution de m'en affranchir par quelque voye que ce soit, j'ai crû que je devois plûtôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyiez redevable de tout à ma mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentimens que j'ai pour vous, mais c'est elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait passer sur des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt, & j'attends seulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire sçavoir la résolution que j'ai prise: mais, sur-tout, songez que le tems presse, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi mot.

ERGASTE.

Hé bien, Monſieur, le tour eſt-il d'original?
Pour une jeune fille, elle n'en ſçait pas mal;
De ces ruſes d'amour la croiroit-on capable?

VALERE.

Ah! je la trouve là tout-à-fait adorable;
Ce trait de ſon eſprit, & de ſon amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié;
Et joint aux ſentimens que ſa beauté m'inſpire....

ERGASTE.

La duppe vient, ſongez à ce qu'il vous faut dire.

****

SCENE IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

O trois & quatre fois béni ſoit cet édit
Par qui des vêtemens le luxe eſt interdit!
Les peines des maris ne ſeront plus ſi grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je ſçais au Roi bon gré de ces décris!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie,
Comme de la guipure & de la broderie!
J'ai voulu l'acheter l'édit expreſſément,
Afin que d'Iſabelle il ſoit lû hautement;
Et ce ſera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertiſſement de notre après-ſoupée.

[*appercevant Valere.*].

Envoyerez-vous encor, Monſieur aux blonds cheveux,
Avec des boëtes d'or des billets amoureux?
Vous penſiez bien trouver quelque jeune coquette
Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux:
Croyez-moi, c'eſt tirer votre poudre aux moineaux;
Elle eſt ſage, elle m'aime, & votre amour l'outrage,
Prenez viſée ailleurs, & trouſſez-moi bagage.

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidéle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vray, c'est folie.

VALERE.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pû prévoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous céde, Monsieur, & c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place:
Mais je vous prie au moins, & c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment,
Je vous conjure donc d'assûrer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour est sans tache, & n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,

Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour
femme,
Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement, & je vais de ce pas
Lui faire ce discours qui ne la choque pas;
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE *à Valere.*

La duppe est bonne.

****

SCENE X.

SGANARELLE *seul.*

IL me fait grand pitié
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.

[*Sganarelle heurte à sa porte.*]

****

SCENE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

JAmais amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé sans le décacheter:
Il perd toute espérance enfin & se retire;

Mais

Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais pensé
A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
Et que, ne dépendant que du choix de son ame,
Tous ses désirs étoient de t'obtenir pour femme,
Si les destins, en moi qui captive ton cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas sortent de sa mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille subir,
Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite.
Ce sont ses propres mots, & loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE *bas.*

Ses feux ne trompent point ma secrette croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort;
Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne sçavoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour ne mérite....

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force, en m'ôtant de vos mains?
Comme si j'étois fille à supporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai ſçû que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlévement;
Et j'ignore pour moi les pratiques ſecrettes
Qui l'ont inſtruit ſi-tôt du deſſein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puiſque ce n'eſt que d'hier que vous m'en fîtes part:
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre ſort unir ma deſtinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh! que pardonnez-moi!
C'eſt un fort honnête-homme, & qui ne ſent pour moi....

SGANARELLE.

Il a tort; & ceci paſſe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient ſa folie:
S'il vous eût vû tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos tranſports & mon reſſentiment;
Car c'eſt encor depuis ſa lettre mépriſée,
Qu'il a dit ce deſſein qui m'a ſcandaliſée;
Et ſon amour conſerve, ainſi que je l'ai ſçû,
La croyance qu'il eſt dans mon cœur bien reçû,
Que je fuis votre hymen quoi que le monde en croye,
Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

SGANARELLE.

Il eſt fou.

ISABELLE.

Devant vous il ſçait ſe déguiſer,
Et ſon intention eſt de vous amuſer.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous jouë.
Je ſuis bien malheureuſe, il faut que je l'avouë,
Qu'avecque tous mes ſoins pour vivre dans l'honneur,
Et rebuter les vœux d'un lâche ſuborneur,

Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infames entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le dis,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, & renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme;
Je m'en vais le trouver, & lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit envain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin, que, sans plus perdre & soupirs & momens,
Il doit sçavoir pour vous quels sont mes sentimens;
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela, d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assûrance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.

SCENE XII.

SGANARELLE *seul.*

Est-il une personne, & plus sage & meilleure?
Ah! que je suis heureux, & que j'ai de plaisir
De trouver une femme au gré de mon désir!
Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites;
Et non, comme j'en sçais, de ces franches coquettes
Qui s'en laissent conter, & font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.
[*Il frappe à la porte de Valere.*]
Holà, notre galant aux belles entreprises.

SCENE XIII.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE.

Monsieur, qui vous raméne en ce lieu?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALERE.

Comment?

SGANARELLE.

Vous sçavez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous main des espérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous étes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites?
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

VALERE.

Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange nouvelle?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle

Qui vous mande par moi, pour la derniére fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense,
Qu'elle mourroit, plûtôt qu'en souffrir l'insolence;
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALERE.

S'il est vray qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si? Vous en doutez donc, & prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.
[*Il va frapper à sa porte*].

****

SCENE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

ISABELLE.

QUoi! vous me l'amenez? Quel est votre dessein?
Prenez-vous contre moi ses intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer, & souffrir ses visites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, & ton cœur pour cela m'est trop cher:
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle, & te fais, par adresse,

Pleine pour lui de haine, & pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE *à Valere.*

Quoi! mon ame à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALERE.

Oui, tout ce que Monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit.
J'ai douté, je l'avouë, & cet arrêt suprême
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre,
Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre,
Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sçache, & j'en dois être cruë,
Que le sort offre ici deux objets à ma vûë,
Qui, m'inspirant pour eux différens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
A toute mon estime & toute ma tendresse;
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colére, & mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable & chére,
J'en reçois dans mon ame une allégresse entiére;
Et l'autre par sa vûë inspire dans mon cœur
De secrets mouvemens & de haine & d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie;
Et plûtôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,
Et trop long-tems languir dans ces rudes tourmens;
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGA-

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je ſonge à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'eſt l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le ſeras dans peu.

ISABELLE.

Je ſçais qu'il eſt honteux
Aux filles, d'expliquer ſi librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où ſont mes deſtinées,
De telles libertés doivent m'être données,
Et je puis, ſans rougir, faire un aveu ſi doux
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il ſonge donc, de grace, à me prouver ſa flâme.

SGANARELLE.

Oui, tien, baiſe ma main.

ISABELLE.

Que ſans plus de ſoupirs
Il concluë un hymen qui fait tous mes déſirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre perſonne.

[*Elle fait ſemblant d'embraſſer Sganarelle, & donne ſa main à baiſer à Valere.*]

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtems, je t'en répond,
Va, chut.

[*à Valere.*]

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'eſt qu'après moi ſeul que ſon ame reſpire.

VA-

VALERE.

Hé bien, Madame, hé bien, c'eſt s'expliquer aſſez.
Je vois par ce diſcours de quoi vous me preſſez,
Et je ſçaurai dans peu vous ôter la préſence
De celui qui vous fait ſi grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me ſçauriez faire un plus charmant plaiſir;
Car enfin cette vûë eſt fâcheuſe à ſouffrir,
Elle m'eſt odieuſe, & l'horreur eſt ſi forte....

SGANARELLE.

Hé, hé?

ISABELLE.

Vous offenſai-je en parlant de la ſorte?
Fais-je....

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenni. je ne dis pas cela;
Mais je plains, ſans mentir, l'état où le voilà,
Et c'eſt trop hautement que ta haine ſe montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oui, vous ſerez contente, & dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous eſt odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE *à Valère.*

Je plains votre infortune:
Mais....

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune;
Madame aſſûrément rend juſtice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ſes vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon! ſa douleur eſt extrême;

Venez, embrassez-moi, c'est une autre elle-même.
[*Il embrasse Valere.*]

****

SCENE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, & je veux qu'il ait sa récompense.
C'est trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouse, & n'y veux appeller....

ISABELLE.

Dès demain ?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer;
Mais je sçais bien la joye où ce discours te jette,
Et tu voudrois déjà que la chose fût faite.

ISABELLE.

Mais....

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE *à part.*

O Ciel! inspirez-moi ce qui peut le parer.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

OUI, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprès de mes censeurs.
Le tems presse, il fait nuit, allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

JE reviens, & l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE.

O Ciel!

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne? Où vas-tu donc si tard?
Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer lorsque je t'ai laissée;
Et tu m'avois prié même, que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour.

ISABELLE.

Il est vray; mais...

SGANARELLE.

Hé? Quoi?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,
Et je ne sçais comment vous en dire l'excuse.

SGA-

SGANARELLE.

Quoi donc! Que pourroit-ce être?

ISABELLE.

Un ſecret ſurprenant.
C'eſt ma ſœur qui m'oblige à ſortir maintenant;
Et qui, pour un deſſein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eût-on pû croire? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valere?

ISABELLE.

Eperduement.
C'eſt un tranſport ſi grand qu'il n'en eſt point de même;
Et vous pouvez juger de ſa puiſſance extrême,
Puiſque, ſeule, à cette heure, elle eſt venuë ici
Me découvrir à moi ſon amoureux ſouci,
Me dire abſolument qu'elle perdra la vie
Si ſon ame n'obtient l'effet de ſon envie,
Que depuis plus d'un an d'aſſez vives ardeurs
Dans un ſecret commerce entretenoient leurs cœurs,
Et que même ils s'étoient, leur flâme étant nouvelle,
Donné de s'épouſer une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine!

ISABELLE.

Qu'ayant appris le déſeſpoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de ſouffrir que ſa flâme
Puiſſe rompre un départ qui lui perceroit l'ame;
Entretenir ce ſoir cet amant ſous mon nom
Par la petite ruë où ma chambre répond,
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux ſentimens dont l'appas le retienne,

Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on ſçait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moi ? J'en ſuis courroucée.
Quoi ! ma ſœur, ai-je dit, étes-vous inſenſée ?
Ne rougiſſez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces ſortes de gens qui changent chaque jour ?
D'oublier votre ſexe, & tromper l'eſpérance
D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance ?

SGANARELLE.

Il le mérite bien, & j'en ſuis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin, de cent raiſons mon dépit s'eſt ſervi
Pour lui bien reprocher des baſſeſſes ſi grandes,
Et pouvoir cette nuit rejetter ſes demandes :
Mais elle m'a fait voir de ſi preſſans déſirs,
A tant verſé de pleurs, tant pouſſé de ſoupirs,
Tant dit qu'au déſeſpoir je porterois ſon ame
Si je lui refuſois ce qu'exige ſa flâme,
Qu'à céder, malgré moi, mon cœur s'eſt vû réduit ;
Et, pour juſtifier cette intrigue de nuit
Où me faiſoit du ſang relâcher la tendreſſe,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour ;
Mais vous m'avez ſurpriſe avec ce promt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce myſtére.
J'y pourrois conſentir à l'égard de mon frere ;
Mais on peut être vû de quelqu'un de dehors ;
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non ſeulement doit être & pudique & bien née,
Il ne faut pas que même elle ſoit ſoupçonnée.
Allons chaſſer l'infame, & de ſa paſſion....

ISABELLE.

Ah ! vous lui donneriez trop de confuſion,

Et

Et c'eſt avec raiſon qu'elle pourroit ſe plaindre
Du peu de retenuë où j'ai ſçû me contraindre;
Puiſque de ſon deſſein je dois me départir,
Attendez que du moins je la faſſe ſortir.

SGANARELLE.

Hé bien, fais.

ISABELLE.

Mais ſur tout cachez-vous, je vous prie,
Et, ſans lui dire rien, daignez voir ſa ſortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports;
Mais, dès le même inſtant qu'elle ſera dehors,
Je veux, ſans différer, aller trouver mon frere;
J'aurai joye à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon ſoir; car tout d'un tems je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Juſqu'à demain, ma mie.

[*Seul.*]

En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, & lui conter ſa chance!
Il en tient le bon homme avec tout ſon phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISABELLE *dans la maiſon.*

Oui, de vos déplaiſirs l'atteinte m'eſt ſenſible:
Mais ce que vous voulez, ma ſœur, m'eſt impoſſible,
Mon honneur qui m'eſt cher y court trop de hazard;
Adieu. Retirez vous avant qu'il ſoit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peſte de belle ſorte:
De peur qu'elle revînt, fermons à clé la porte.

ISABELLE *en entrant.*

O Ciel! dans mes deſſeins ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE *à part.*

Où pourra-t-elle aller? Suivons un peu ſes pas.

ISABELLE *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE *à part.*

Au logis du galant! Quelle est son entreprise?

****

SCENE III.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE *sortant brusquement.*

OUi, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là?

ISABELLE *à Valere.*

Ne faites point de bruit,
Valere, on vous prévient, & je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'est pas elle.
De l'honneur que tu fuis, elle suit trop les loix,
Et tu prends faussement, & son nom & sa voix.

ISABELLE *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée....

VALERE.

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée;
Et je vous donne ici ma foi, que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre sot qui s'abuse!

VALERE.

Entrez en assûrance:
De votre argus duppé je brave la puissance,
Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

****

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

AH! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infame à tes feux asservie;

Que

Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis crû, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée:
La mémoire du pere, à bon droit respectée,
Joint au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà. [*Il frappe à la porte d'un Commissaire.*]

****

SCENE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS avec un flambeau.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Salut Monsieur le Commissaire,
Votre présence en robe est ici nécessaire:
Suivez-moi, s'il vous plait, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, & d'y surprendre ensemble
Deux personnes, qu'il faut qu'un bon hymen assemble;
C'est une fille à nous que, sous un don de foi,
Un Valere a séduite, & fait entrer chez soi;
Elle sort de famille & noble & vertueuse,
Mais....

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un Notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTAIRE.

Oui, Notaire Royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et sans bruit ayez l'œil que personne n'en sorte:
Vous serez pleinement contentés de vos soins;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment? Vous croyez donc qu'un homme de justice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frere promtement,
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.
[*à part.*]
Je vais le réjouir cet homme sans colére.
Holà. [*Il frappe à la porte d'Ariste.*]

****

SCENE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe? Ah, ah! Que voulez-vous, mon frere?

SGANARELLE.

Venez beau directeur, suranné damoiseau,
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande? Elle est, comme je croi,
Au bal chez son amie.

SGA-

SGANARELLE.

Hé, oui, oui, ſuivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle eſt allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien ſtilée.
Il n'eſt pas bon de vivre en ſévére cenſeur,
On gagne les eſprits par beaucoup de douceur,
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles:
Nous les portons au mal par tant d'auſtérité,
Et leur ſexe demande un peu de liberté.
Vrayment elle en a pris tout ſon ſaoul, la ruſée,
Et la vertu chez elle eſt fort humaniſée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aîné, cela vous ſied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes piſtoles,
Que vous n'euſſiez ce fruit de vos maximes folles:
On voit ce qu'en deux ſœurs nos leçons ont produit,
L'une fuit les galans, & l'autre les pourſuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE.

L'énigme eſt que ſon bal eſt chez Monſieur Valere,
Que de nuit je l'ai vûë y conduire ſes pas,
Et qu'à l'heure préſente elle eſt entre ſes bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Ceſſons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille: il eſt fort bon avec ſa raillerie.
Pauvre eſprit! Je vous dis, & vous redis encor

Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvû...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vû :
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guére
Quand on n'a pas cela.

[Il met le doigt sur son front.]

ARISTE.

Quoi ! Voulez-vous, mon frere....

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement;
Votre esprit tout-à-l'heure aura contentement;
Vous verrez si j'impose, & si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pû consentir !
Moi, qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entiére complaisance;
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà Commissaire & Notaire ;
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur le champ l'honneur qu'elle a perdu ;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache ;
Si vous n'avez encor quelques raisonnemens
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moi ? Je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne sçaurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de discours?
Allons, ce procès là continueroit toujours.

****

SCENE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

IL ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs, & si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent appaiser;
Tous deux egalement tendent à s'épouser,
Et Valere déja, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, & ne veut point sortir
Que vos désirs aux leurs ne veuillent consentir.

****

SCENE VIII.

VALERE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE *à la fenêtre de sa maison.*

NOn, Messieurs, & personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous sçavez qui je suis, & j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assûrance,
Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plûtôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
[*bas à part.*]
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle:
Profitons de l'erreur.

ARISTE *à Valere.*

Mais, est-ce Léonor?

SGANARELLE *à Ariste.*

Taiſez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux ſçavoir...

SGANARELLE.

Encor ?

Vous tairez-vous, vous dis-je ?

VALERE.

Enfin, quoiqu'il avienne,
Iſabelle a ma foi, j'ai de même la ſienne,
Et ne ſuis point un choix, à tout examiner,
Que vous ſoyez reçûs à faire condamner.

ARISTE *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'eſt pas...

SGANARELLE.

Taiſez-vous, & pour cauſe.
[*à Valere.*]
Vous ſçaurez le ſecret. Oui, ſans dire autre choſe,
Nous conſentons tous deux que vous ſoyez l'époux
De celle qu'à préſent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'eſt dans ces termes-là que la choſe eſt conçûë,
Et le nom eſt en blanc pour ne l'avoir point vûë.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y conſens de la ſorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.
[*à part.*]
Nous rirons bien tantôt. Là, ſignez donc, mon frere,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi, tout ce myſtére...

SGANARELLE.

Diantre, que de façons ! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, & vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'étes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même aussi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE *à Ariste.*

Or ça, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

[*Ils se retirent dans le fond du Théatre.*]

****

SCENE IX.

LEONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LEONOR.

O L'étrange martyre!
Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux!
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LEONOR.

Et moi, je n'ai rien vû de plus insupportable,
Et je préférerois le plus simple entretien
A tous les contes bleux de ces diseurs de rien;
Ils croyent que tout céde à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,

Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zéle,
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'apperçois-je pas. . .

SGANARELLE *à Ariste.*

Oui, l'affaire est ainsi.

[*appercevant Léonor.*]

Ah! je la vois paroître, & sa suivante aussi.

ARISTE.

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous sçavez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si, plus de cent fois, je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté:
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insçû s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche assûrément,
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LEONOR.

Je ne sçais pas sur quoi vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frere. . .

SGANARELLE.

Quoi! Vous ne sortez pas du logis de Valere?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui,
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LEONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCE-

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, LEONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom;
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagême;
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita tous deux diversement.
[*à Sganarelle.*]
Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire excuse,
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le Ciel, pour être joints, ne nous fit pas tous deux,
Je me suis reconnuë indigne de vos feux,
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire & mon bien souverain
A la pouvoir, Monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la chose.
D'une telle action vos procédés sont cause,
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sçachant duppé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui sçais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LEONOR.

Je ne ſçais ſi ce trait ſe doit faire eſtimer,
Mais je ſçais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au ſort d'être cocu ſon aſcendant l'expoſe,
Et, ne l'être qu'en herbe, eſt pour lui douce choſe.

SGANARELLE *ſortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis ſortir de mon étonnement.
Cette ruſe d'enfer confond mon jugement,
Et je ne penſe pas que Satan en perſonne
Puiſſe être ſi méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà;
Malheureux qui ſe fie à femme après cela :
La meilleure eſt toujours en malice féconde,
C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde ;
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur,
Et je le donne tout au diable, de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, Seigneur Valere,
Nous tâcherons demain d'appaiſer ſa colére.

LISETTE *au parterre.*

Vous, ſi vous connoiſſez des maris loup-garoux,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN.



LES FÂCHEUX,

COMÉDIE-BALLET.

SIRE,

J'ajoute une scene à la Comédie, & c'est une espéce de fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un livre. VOTRE MAJESTE' *en sçait des nouvelles plus que personne de son Royaume, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'*ELLE *se voit en butte à la furie des Epîtres Dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres, & me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à* VOTRE MAJESTE', *que ce que j'en ai fait, n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre graces du succès de cette Comédie. Je le dois,* SIRE, *ce succès qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation dont* VOTRE MAJESTE' *honora d'abord la piéce, & qui a entraîné si hautement celle de tout le monde; mais encore à l'ordre qu'*ELLE *me donna d'y ajouter un caractére de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées* ELLE-*même, & qui a été trouvé par tout, le plus beau morceau de l'Ouvrage. Il faut avouer,* SIRE, *que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promtement que cet endroit où* VOTRE MAJESTE' *me commanda de travailler. J'avois une joye à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon & toutes les Muses; & je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une Comédie entiére, si j'étois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nés en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir* VOTRE MAJESTE' *dans les grands emplois: mais pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; & je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France, que de contribuer quelque chose au divertissement de son Roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zéle, ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, & qui sans doute affligeroit sensiblement,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïssant, & très-fidéle serviteur

MOLIERE.

AVERTISSEMENT.

JAmais entreprise au Théatre ne fut si précipitée que celle-ci ; & c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une Comédie ait été conçuë, faite, apprise & représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'impromptu*, & en prétendre de la gloire : mais seulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aye pas mis ici toutes les espéces de fâcheux qui se trouvent. Je sçais que le nombre en est grand, & à la cour, & dans la ville ; & que sans épisodes, j'eusse bien pû en composer une Comédie de cinq Actes bien fournis, & avoir encore de la matiére de reste. Mais dans le peu de tems qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, & de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages, & sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns ; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, & que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître ; &, pour lier promtement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pûs trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, & si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les régles. Le tems viendra de faire imprimer mes remarques sur les piéces que j'aurai faites : & je ne désespére pas de faire voir un jour, en grand Auteur, que je puis citer Aristote & Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, & je tiens aussi difficile de combattre un Ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouïssance la piéce fut composée ; & cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en par-

parler: mais il ne ſera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a mêlés avec la Comédie.

Le deſſein étoit de donner un ballet auſſi; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choiſi de danſeurs excellens, on fut contraint de ſéparer les entrées de ce ballet, & l'avis fut de les jetter dans les entre'actes de la Comédie, afin que ces intervalles donnaſſent tems aux mêmes baladins, de venir ſous d'autres habits. De ſorte, que pour ne point rompre auſſi le fil de la piéce par ces manieres d'intermédes, on s'aviſa de les coudre au ſujet du mieux que l'on put, & de ne faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie: mais comme le tems étoit fort précipité, & que tout cela ne fut pas réglé entiérement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la Comédie auſſi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un mêlange qui eſt nouveau pour nos Théatres, & dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité: & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes, qui pourroient être méditées avec plus de loiſir.

D'abord que la toile fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut ſur le Théatre en habit de ville, & s'adreſſant au Roi avec le viſage d'un homme ſurpris, fit des excuſes en déſordre de ce qu'il ſe trouvoit là ſeul, & manquoit de tems & d'Acteurs, pour donner à ſa Majeſté le divertiſſement qu'elle ſembloit attendre. En même tems, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vûë; & l'agréable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du Théatre, & d'un air héroïque, prononça les vers que Monſieur Péliſſon avoit faits, & qui ſervent de Prologue.

****

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente un jardin orné de termes & de pluſieurs jets d'eau.

UNE NAYADE *ſortant des eaux dans une coquille.*

POur voir en ces beaux lieux le plus grand
Roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en ſa faveur, que la terre ou que l'eau
Produiſent à vos yeux un ſpectacle nouveau?
Qu'il parle ou qu'il ſouhaite, il n'eſt rien d'impoſſible.
Lui-même n'eſt-il pas un miracle viſible?
Son régne ſi fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?
Jeune, victorieux, ſage, vaillant, auguſte,
Auſſi doux que ſévére, auſſi puiſſant que juſte,
Régler, & ſes Etats, & ſes propres déſirs;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaiſirs;
En ſes juſtes projets jamais ne ſe méprendre;
Agir inceſſamment, tout voir, & tout entendre;
Qui peut cela, peut tout: il n'a qu'à tout oſer,
Et le Ciel à ſes vœux ne peut rien refuſer.
Ces termes marcheront, &, ſi LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôteſſes de leurs troncs, moindres Divinités,
C'eſt LOUIS qui le veut, ſortez, Nymphes,
ſortez,
Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque tems votre forme ordinaire,
Et paroiſſons enſemble aux yeux des Spectateurs,
Pour ce nouveau Théatre, autant de vrais Acteurs.

Plu-

Plusieurs Driades accompagnées de Faunes & de Satyres sortent des arbres & des termes.

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
Héroïque souci, Royale inquiétude,
Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement:
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les loix, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, & semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous; ou s'il faut qu'il vous voye,
Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

La Nayade emméne avec elle, pour la Comédie, une partie des gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à danser au son des haut-bois qui se joignent aux violons.



ACTEURS DE LA COMEDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphise.
ORPHISE.
ERASTE, amoureux d'Orphise.
ALCIDOR.
LISANDRE.
ALCANDRE.
ALCIPE.
ORANTE.
CLIMENE.
DORANTE.
CARITIDES.
ORMIN.
FILINTE.
} fâcheux.
LA MONTAGNE, valet d'Erafte.
L'EPINE, valet de Damis.
LA RIVIERE, & deux autres Valets d'Erafte.

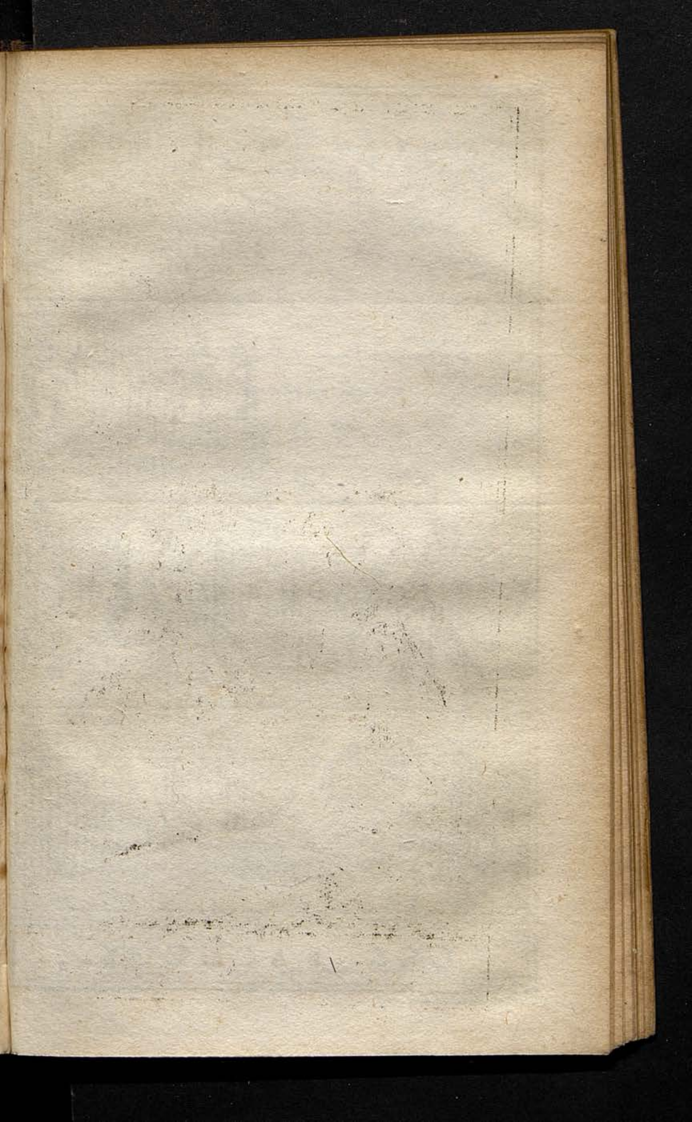
ACTEURS DU BALLET.

Ier ACTE. { JOUEURS DE MAIL. CURIEUX.

IIe ACTE. { JOUEURS DE BOULE. FRONDEURS. SAVETIERS, ET SAVETIERES. UN JARDINIER.

IIIe ACTE. { SUISSES. QUATRE BERGERS. UNE BERGERE.

La Scéne eft à Paris.





LES FACHEUX.

J. Punt delin. et fecit 1739.



LES FACHEUX.

COMEDIE-BALLET.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

SOUS quel aſtre, bon Dieu! faut-il que je ſois né
Pour être de fâcheux toujours aſſaſſiné!
Il ſemble que par tout le ſort me les adreſſe,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle eſpéce.
Mais il n'eſt rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui;
J'ai crû n'être jamais débarraſſé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîné de voir la Comédie,
Où, penſant m'égayer, j'ai miſérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te faſſe un récit de l'affaire,
Car je m'en ſens encor tout émû de colére.
J'étois ſur le théatre en humeur d'écouter
La piéce, qu'à pluſieurs j'avois oüi vanter,
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit ſilence;
Lorſque, d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſquement
En criant, holà-ho, un ſiége, promtement,

Et

Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la piéce troublée.
Hé, mon Dieu! nos françois, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, & faut-il, sur nos défauts extrêmes,
Qu'en théatre public nous nous jouïons nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous?
Tandis que là-dessus je haussois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'asseoir à fait nouveaux fracas,
Et traversant encor le théatre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et, de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui ferme & constant n'en a fait aucun compte,
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit, & moi, pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
Tu n'as point vû ceci, Marquis? Ah! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, & je n'y suis pas âne;
Je sçais par quelles loix un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.

Là-

Là-dessus de la piéce il m'a fait un sommaire,
Scéne à scéne averti de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé long tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien, sur tout, d'ouïr le dénouement.
Je rendois grace au Ciel, & croyois de justice
Qu'avec la Comédie eût fini mon supplice:
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remercíois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus séche,
Marquis, allons au Cours faire voir ma caléche,
Elle est bien entenduë, & plus d'un Duc & Pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi de lui rendre grace, & pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au Maréchal à qui j'avois promis.
De la chere, ai-je dit, la doze est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure:
Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
Tu te moques, Marquis, nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toi des passe-tems plus doux.
Je pestois contre moi, l'ame triste & confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,
Et ne sçavois à quoi je devois recourir,

Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lorsqu'un carosse fait de superbe maniére,
Et comblé de laquais, & devant & derriére,
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté;
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun & lui courant à l'embrassade
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
Non sans avoir long-tems gémi d'un tel martyre,
Et maudit le fâcheux, dont le zéle obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de notre envie,
Le Ciel veut qu'ici bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et malgré ses bontés lui défend de me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vray; mais je tremble, & mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé?

LA MONTAGNE.

Quoi! Vous doutez encor d'un amour confirmé?

ERASTE.

Ah! c'eſt mal-aiſément qu'en pareille matiére,
Un cœur bien enflammé prend aſſûrance entiére.
Il craint de ſe flater, &, dans ſes divers ſoins,
Ce que plus il ſouhaite, eſt ce qu'il croit le moins:
Mais ſongeons à trouver une beauté ſi rare.

LA MONTAGNE.

Monſieur, votre rabat par devant ſe ſépare.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laiſſez-moi l'ajuſter, s'il vous plaît.

ERASTE.

Ouf, tu m'étrangles, fat, laiſſe-le, comme il eſt.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.

Sottiſe ſans pareille!
Tu m'as d'un coup de dent, preſque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos Canons...

ERASTE.

Laiſſe-les, tu prends trop de ſouci.

LA MONTAGNE.

Ils ſont tout chifonnés

ERASTE.

Je veux qu'ils ſoient ainſi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace ſinguliére,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de pouſſiére.

ERASTE.

Frotte donc, puiſqu'il faut que j'en paſſe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

ERASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce feroit confcience.

ERASTE *après avoir attendu.*

C'eſt aſſez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous étes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé?

LA MONTAGNE.

C'eſt fait.

ERASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE *laiſſant tomber le chapeau.*

Hai!

ERASTE.

Le voilà par terre!

Je ſuis fort avancé. Que la fiévre te ſerre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ERASTE.

Il ne me plaît pas.

Au diantre tout valet qui vous eſt ſur les bras,
Qui fatigue ſon maître, & ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du néceſſaire.

****

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

[*Orphiſe traverſe le fond du Théatre, Alcidor lui donne la main.*]

ERASTE.

MAis vois-je pas Orphiſe? Oui, c'eſt elle qui vient.

Où

Où va-t-elle si vîte ; & quel homme la tient ?

[*Il la saluë comme elle passe, & elle en passant détourne la tête.*]

****

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

QUoi ! Me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître!
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.
Fai donc quelque réponse à mon cœur abbattu.
Que dois-je présumer ? Parle qu'en penses-tu ?
Di-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
Et ne désire point trancher du nécessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent ! Va-t-en suivre leurs pas,
Voi ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Il faut suivre de loin ?

ERASTE.

Oui.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Sans que l'on me voye!
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoye :

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici ?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon ſentiment, le plus fâcheux du monde.

****

SCENE IV.

ERASTE *ſeul.*

AH! que je ſens de trouble, & qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer ce fatal rendez-vous.
Je penſois y trouver toutes choſes propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des ſupplices.

****

SCENE V.

LISANDRE, ERASTE.

LISANDRE.

SOus ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, & d'abord je ſuis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante,
Qui de toute la Cour contente les experts,
Et ſur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naiſſance, & quelque emploi paſſable,
Et fais figure en France aſſez conſidérable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je ſuis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.
[*il prélude.*]
La, la, hem, hem: écoute avec ſoin, je te prie.
[*Il chante ſa courante.*]
N'eſt-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LISANDRE.

Cette fin eſt jolie.
[*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de ſuite.*]
Comment la trouves-tu?

ERASTE.

Fort belle aſſûrément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément ;
Et ſur tout la figure a merveilleuſe grace.

[*Il chante, parle & danſe tout enſemble.*]

Tien, l'homme paſſe ainſi : puis la femme repaſſe:
Enſemble, puis on quitte, & la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
Ce fleuret ? Ces coupés courant après la belle ?
Dos à dos : face à face, en ſe preſſant ſur elle ?
Que t'en ſemble, Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas-là ſont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc ?

ERASTE.

N'ont rien qui ne ſurprenne.

LISANDRE.

Veux-tu par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foi, pour le préſent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

Hé bien donc, ce ſera lorsque tu le voudras.
Si j'avois deſſus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions enſemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu. Baptiſte le très-cher
N'a point vû ma courante, & je le vais chercher:
Nous avons pour les airs de grandes ſympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

[*Il s'en va chantant toujours.*]

SCENE VI.

ERASTE *seul.*

CIel! Faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir!
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences!

SCENE VII.

ERASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

MOnsieur, Orphise est seule & vient de ce côté.

ERASTE.

Ah! d'un trouble bien grand je me sens agité:
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sçait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

ERASTE.

Hélas! Je te l'avouë, & déja cet aspect
A toute ma colére imprime le respect.

SCENE VIII.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE

VOtre front à mes yeux montre peu d'allegresse,
Seroit-ce ma présence, Eraste qui vous blesse?
Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? Et sur quels déplaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

ERASTE.

Hélas! Pouvez-vous bien me demander, cruelle,

Ce qui fait de mon cœur la triſteſſe mortelle?
Et d'un eſprit méchant n'eſt-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vûë
Paſſer....

ORPHISE *riant.*

C'eſt de cela que votre ame eſt émûë?

ERASTE.

Inſultez, inhumaine, encore à mon malheur;
Allez, il vous ſiéd mal de railler ma douleur,
Et d'abuſer, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible que pour vous vous ſçavez qu'a mon
ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire, & confeſſer ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainſi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puiſſe
me plaire,
Eſt un homme fâcheux dont j'ai ſçû me défaire,
Un de ces importuns, & ſots officieux
Qui ne ſçauroient ſouffrir qu'on ſoit ſeule en
des lieux,
Et viennent auſſi-tôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon deſſein,
Et juſqu'à mon carroſſe il m'a prêté la main.
Je m'en ſuis promtement défaite de la ſorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos diſcours, Orphiſe, ajoûterai-je foi,
Et votre cœur eſt-il tout ſincére pour moi?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me juſtifie à vos plaintes frivoles.
Je ſuis bien ſimple encore, & ma ſotte bonté....

ERASTE.

Ah! ne vous fâchez pas, trop ſévére beauté,
Je veux croire en aveugle, étant ſous votre
Empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, ſi vous voulez, un malheureux amant;

J'aurai pour vous respect jusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre;
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas
J'en mourrai : mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens régneront dans votre ame,
Je sçaurai de ma part....

****

SCENE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

[*à Orphise.*]
MArquis, un mot. Madame,
De grace pardonnez si je suis indiscret,
En osant, devant vous, lui parler en secret.
[*Orphise sort.*]

****

SCENE X.

ALCANDRE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

AVec peine, Marquis, je te fais la priére;
Mais un homme vient-là de me rompre en visiére,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'ailles appeller.
Tu sçais qu'en pareil cas ce seroit avec joye,
Que je te le rendrois en la même monnoye.

ERASTE *après avoir été quelque tems sans parler.*

Je ne veux point ici faire le capitan,
Mais on m'a vû soldat avant que courtisan;
J'ai servi quatorze ans, & je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,

Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre Roi n'est pas un Monarque en peinture.
Il sçait faire obéïr les plus grands de l'Etat,
Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en sens point, quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi;
Pour lui desobéïr, cherche un autre que moi.
Je te parle, Vicomte, avec franchise entiére,
Et suis ton serviteur en toute autre matiére.
Adieu.

****

SCENE XI.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

CInquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne sçais.

ERASTE.

Pour sçavoir où la belle est allée,
Va-t-en chercher par tout, j'attends dans cette allée.

Fin du premier Acte.

****

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs joueurs de mail, en criant, gâre, obligent Eraste à se retirer.

SECONDE ENTRE'E.

Après que les joueurs de mail ont fini, Eraste revient pour attendre Orphise. Des curieux tournent autour de lui pour le connoître, & font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

Les fâcheux à la fin se sont-ils écartés?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, & les trouve, & pour second martyre,
Je ne sçaurois trouver celle que je désire.
Le tonnerre & la pluye ont promtement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au Ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent!
Le Soleil baisse fort, & je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Bon jour.

ERASTE *à part.*

Hé quoi! Toujours ma flâme divertie!

ALCIPE.

Console-moi, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint Bouvain
A qui je donnerois quinze points & la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable,
Un coup assûrément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic,
Je donne, il en prend six, & demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de tréfle, admire mon malheur,
L'as, le Roi, le valet, le huit, & dix de cœur,

Et

Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame, & Roi de carreau, dix & Dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés la Dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte Major:
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise
extrême,
Des bas carreaux, sur table, étale une sixiéme.
J'en avois écarté la Dame avec le Roi,
Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyois bien du moins faire deux points
uniques.
Avec les sept carreaux, il avoit quatre piques,
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne sçavoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jetté l'as de cœur, avec raison, me semble;
Mais il avoit quitté quatre tréfles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis vû capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
Morbleu! fai-moi raison de ce coup effroyable;
A moins que l'avoir vû, peut-il être croyable?

ERASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands
coups du sort.

ALCIPE.

Parbleu! tu jugeras, toi-même, si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi
je porte.
Tien, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,
Et voici...

ERASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la justice au transport qui t'agite;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPE.

Qui? Moi? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur;
Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de
tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.
[*Il s'en va, & rentre en disant.*]
Un six de cœur! Deux points!

ERASTE *seul.*

En quel lieu sommes-nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

****

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Ah! Que tu fais languir ma juste impatience!

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute, & de l'objet qui fait votre destin.
J'ai par son ordre exprès quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoi? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de sçavoir ce que c'est?

ERASTE.

Oui, di vîte.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE.

Puisque vous désirez de sçavoir promtement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon zéle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et si...

ERASTE.

Peste soit, fat, de tes digressions!

LA MONTAGNE.

Ah! Il faut modérer un peu ses passions;
Et Séneque...

ERASTE.

Séneque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Di-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoi?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assûré, que dans peu vous l'y verrez venir.
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au-lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.

[*La Montagne sort.*]

J'ai dessein de lui faire
Quelques vers, sur un air où je la vois se plaire.

[*Il rêve.*]

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE dans un coin du théatre sans être apperçû.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obſtination ?

ORANTE.

Je penſe mes raiſons meilleures que les vôtres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on oüît les unes & les autres.

ORANTE *appercevant Eraſte.*

J'aviſe un homme ici qui n'eſt pas ignorant:
Il pourra nous juger ſur notre différend.
Marquis, de grace, un mot : ſouffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat, qu'ont émû nos divers ſentimens
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ERASTE.

C'eſt une queſtion à vuider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites là d'inutiles chanſons.
Votre eſprit fait du bruit, & nous vous connoiſſons;
Nous ſçavons que chacun vous donne à juſte titre...

ERASTE.

Hé, de grace...

ORANTE.

En un mot, vous ſerez notre arbitre,
Et ce ſont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE *à Orante.*

Vous retenez ici qui vous doit condamner:
Car enfin, s'il eſt vray ce que j'en oſe croire,
Monſieur à mes raiſons donnera la victoire.

ERASTE *à part.*

Que ne puis-je à mon traître inſpirer le ſouci
D'inventer quelque choſe à me tirer d'ici!

ORANTE *à Climene.*

Pour moi, de ſon eſprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon deſavantage.
[*à Eraſte.*]

Enfin,

Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Est de sçavoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMENE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie,
Bien mieux dans les respects, que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi, ne me parlez point pour être amans, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi-tôt qu'il naît de leur présence;
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement;
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zéle,
Ne nous parlent jamais, que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,

Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amans que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMENE.

Fi, ne me parlez point, pour être vrays amans,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportemens,
De ces tiédes galans, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, & laissent chaque jour,
Sur trop de confiance, endormir leur amour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux,
C'est aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flâme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
Et, par de promts transports, donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de son inquiétude,
Et, s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir soumis à nos genoux
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pû nous déplaire,
Sont un charme à calmer toute notre colére.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je sçais qui vous pourroit donner contentement,
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMENE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sçais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'un humeur si souffrante
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer

Celui de qui l'amour vous ſemble à préférer.
[*Orphiſe paroît dans le fond du théatre, & voit Eraſte entre Orante & Climene.*]

ERASTE.

Puiſqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux ſatisfaire,
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrêt eſt plein d'eſprit; mais....

ERASTE.

Suffit; j'en ſuis quitte.
Après ce que j'ai dit, ſouffrez que je vous quitte.

****

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE *appercevant Orphiſe, & allant au devant d'elle.*

QUe vous tardez, Madame, & que j'éprouve bien....

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un ſi doux entretien.
A tort vous m'accuſez d'être trop tard venuë;
[*montrant Orante & Climene qui viennent de ſortir.*]
Et vous avez de quoi vous paſſer de ma vûë.

ERASTE.

Sans ſujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait ſouffrir?
Ah! de grace attendez....

ORPHISE.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

****

SCENE VI.

ERASTE *ſeul.*

CIel! Faut-il qu'aujourd'hui fâcheuſes & fâcheux
Conſpirent à troubler les plus chers de mes vœux!

Mais allons sur ses pas malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Ah! Marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ERASTE.

Je cherche ici quelqu'un, & ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie,
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun nous disoit cerf-dix-corps;
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avions comme il faut séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard avec longue rapiére,
Montant superbement sa jument pouliniére
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi pour surcroît de colére,
Un grand benêt de fils aussi sot que son pere.
Il s'est dit grand chasseur, & nous a priés tous,
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.

Dieu préſerve, en chaſſant, toute ſage perſonne
D'un porteur de huchet, qui mal à propos ſonne;
De ces gens qui, ſuivis de dix hourèts galeux
Diſent, ma meute, & font les chaſſeurs merveilleux.
Sa demande reçûë, & ſes vertus priſées,
Nous avons tous été frapper à nos briſées.
A trois longueurs de trait, tayaut; voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuye, & ſonne fort.
Mon cerf débuche, & paſſe une aſſez longue plaine,
Et mes chiens après lui; mais ſi bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un ſeul juſte-au-corps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute, & moi, je prends en diligence
Mon cheval Alezan. Tu l'as vû?

ERASTE.

Non, je penſe.

DORANTE.

Comment? C'eſt un cheval auſſi bon qu'il eſt beau,
Et que, ces jours paſſés, j'achetai de Gaveau. *
Je te laiſſe à penſer, ſi, ſur cette matiére,
Il voudroit me tromper, lui qui me conſidére;
Auſſi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un liévre, court-jointé,
Et qui fait dans ſon port voir ſa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds! le rein double: à vray dire,
J'ai trouvé le moyen, moi ſeul, de le réduire,
Et ſur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau ſemblant,
Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe, en largeur, à nulle autre pareille,
Et

* *Fameux marchand de chevaux.*

Et des gigots, Dieu sçait! Bref, c'eſt une merveille,
Et j'en ai refuſé cent piſtoles, croi moi,
Au retour d'un cheval amené pour le Roi.
Je monte donc deſſus, & ma joye étoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pouſſe, & je me trouve en un fort, à l'écart,
A la queuë de nos chiens moi ſeul avec Drecart. *
Une heure là dedans notre cerf ſe fait battre.
J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à quatre ;
Enfin jamais chaſſeur ne ſe vît plus joyeux.
Je le relance ſeul, & tout alloit des mieux,
Lorſque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;
Une part de mes chiens ſe ſépare de l'autre,
Et je les vois, Marquis, comme tu peux penſer,
Chaſſer tous avec crainte, & Finaut balancer;
Il ſe rabat ſoudain, dont j'eus l'ame ravie,
Il empaume la voye, & moi, je ſonne & crie,
A Finaut, à Finaut; j'en revois à plaiſir
Sur une taupiniére, & reſonne à loiſir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour diſgrace,
Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard paſſe.
Mon étourdi ſe met à ſonner comme il faut,
Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pécore;
J'y pouſſe, & j'en revois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
Que je connus le change & ſentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf, & de ſes connoiſſances,
Il me ſoutient toujours, en chaſſeur ignorant,
Que c'eſt le cerf de meute, & par ce différend
Il donne tems aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et, peſtant de bon cœur contre le perſonnage,
Je pouſſe mon cheval, & par haut & par bas,
Qui plioit des gaulis auſſi gros que le bras:
Je raméne les chiens à ma premiére voye,
Qui vont, en me donnant une exceſſive joye,
Requerir notre cerf, comme s'ils l'euſſent vû.
Ils le relancent; mais, ce coup eſt-il prévû?

* *Fameux piqueur.*

A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme;
Notre cerf relancé va passer à notre homme
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie, ah! j'ai mis bas la bête.
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
Pour courre un cerf? Pour moi, venant dessus le (lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence est rare:
C'est ainsi, des fâcheux, qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

ERASTE.

[*seul.*]
Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

Fin du second Acte.

****

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

Des joueurs de boule arrêtent Eraste pour mesurer un coup, sur lequel ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, & leur laisse danser un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

DEUXIEME ENTRE'E.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui sont chassés ensuite.

TROISIEME ENTRE'E.

Des savetiers & des savetieres, leurs peres, & autres sont aussi chassés à leur tour.

QUATRIEME ENTRE'E.

Un jardinier danse seul, & se retire pour faire place au troisiéme Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

IL eſt vray, d'un côté mes ſoins ont réuſſi,
Cet adorable objet enfin s'eſt adouci;
Mais d'un autre on m'accable, & les aſtres ſévéres
Ont contre mon amour redoublé leurs coléres.
Oui, Damis ſon tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppoſe aux plus doux de mes vœux,
A ſon aimable niéce a défendu ma vûë,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvûë.
Orphiſe toutes fois, malgré ſon déſaveu,
Daigne accorder ce ſoir une grace à mon feu;
Et j'ai fait conſentir l'eſprit de cette belle
A ſouffrir qu'en ſecret je la viſſe chez elle.
L'amour aime ſur tout les ſecrettes faveurs,
Dans l'obſtacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorſqu'il eſt défendu, devient grace ſuprême.
Je vais au rendez-vous, c'en eſt l'heure à peu près;
Puis je veux m'y trouver plûtôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas?

ERASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux ſuſpects tu me fiſſes connoître.

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois ſuivre vos loix:
Mais au moins de ſi loin....

ERAS-

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode?

****

SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

Monsieur, le tems répugne à l'honneur de vous voir,
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir:
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous étes en ville:
Au moins messieurs vos gens me l'assûrent ainsi,
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,
Car deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi?

CARITIDES.

Je m'acquitte, Monsieur, de ce que je vous doi;
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la générosité
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Oui, je suis fort vanté.
Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même,
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avec que poids débite

Ce

Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je suis un sçavant charmé de vos vertus,
Non pas de ces sçavans, dont le nom n'est qu'en *us*:
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine,
Ceux qu'on habille en grec, ont bien meilleure mine,
Et pour en avoir un qui se termine en *és*,
Je me fais appeller, Monsieur Caritidés.

ERASTE.

Monsieur Caritidés, soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ERASTE.

Hé! Monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDES.

Il est vray que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont présentés
Qu'ils étouffent les bons, & l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans monde.

ERASTE.

Hé bien, vous le pouvez, & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah! Monsieur, les huissiers sont de terribles gens,
Ils traitent les sçavans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,

Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçû l'espérance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous serez mon Mécéne.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ERASTE.

Hé bien, donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDES.

Le voici; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDES.

C'est pour être instruit, Monsieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

Sire,

Votre très-humble, très-obéïssant, très-fidéle, & tres sçavant sujet & serviteur, Caritidés, François de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands & notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne Ville de Paris, en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse & détestable ortographe, toute sorte de sens & de raison, sans aucun égard d'étimologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la République des Lettres, & de la Nation Françoise, qui se décrie & se deshonore par lesdits abus, & notamment envers les Allemans, curieux Lecteurs & Spectateurs desdites Inscriptions.

ERASTE.

Ce Placet est fort long, & pourroit bien fâcher....

CARITIDES.

Ah! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

[*Il continuë.*]

Supplie humblement VOTRE MAJESTE' *de créer pour le bien de son Etat, & la gloire de son Em-*

pire, une Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Réviseur & Restaurateur Général desdites Inscriptions; & d'icelle honorer le Suppliant, tant en considération de son rare & éminent sçavoir, que des grands & signalés services qu'il a rendus à l'Etat, & à VOTRE MAJESTÉ, *en faisant l'Anagramme de* VOTREDITE MAJESTÉ *en François, Latin, Grec, Hébreu, Syriaque, Chaldéen, Arabe.....*

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien: donnez-le vîte, & faites la retraite:
Il sera vû du Roi; c'est une affaire faite.

CARITIDES.

Hélas! Monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le Roi le peut voir, je suis sûr de mon fait;
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au Ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom, & surnom,
J'en veux faire un Poëme en forme d'acrostiche,
Dans les deux bouts du vers, & dans chaque hémistiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monsieur Caritidés.
[*Seul*]
Ma foi de tels sçavans sont des ânes bien-faits.
J'aurois dans d'autres tems bien ri de sa sottise.

SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien; mais dépêchons; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte

Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail, au Luxembourg, & dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ses rêveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces sçavantas qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, Monsieur, faire votre fortune.

ERASTE *bas à part.*

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et nous viennent toujours promettre tant de bien.
[*haut.*]
Vous avez fait, Monsieur, cette benite pierre
Qui peut seule enrichir tous les Rois de la terre?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas, où vous voilà!
Dieu me garde, Monsieur, d'être de ces fous-là!
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au Roi,
Et que tout cacheté je conserve sur moi.
Non de ces sots projets, de ces chiméres vaines,
Dont les Surintendans ont les oreilles pleines:
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un, qui tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au Roi quatre cent de bon compte
Avec facilité, sans risque, ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon;
Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faisable.
Oui, pourvû que par vous je puisse être poussé....

ERASTE.

Soit; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point sçavoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,
Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.
[*Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Eraste.*]
Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur,
Est que. .

ERASTE.

D'un peu plus loin, & pour cause, Monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mer le Roi tous les ans tire.
Or l'avis, dont encor nul ne s'est avisé,
Est qu'il faut de la France, & c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les côtes,
Ce seroit pour monter à des sommes très-hautes,
Et si. . .

ERASTE.

L'avis est bon, & plaira fort au Roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premiéres paroles.

ERASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur. . .

ERASTE.

[*Il donne deux louis à Ormin.*] [*seul.*]
Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pûsse me voir quitte!
Voyez quel contre-tems prend ici leur visite.
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCE-

***

SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

MArquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ERASTE.

Quoi ?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moi ?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler ?
Je sçais de bonne part qu'on t'a fait appeller ;
Et, comme ton ami, quoiqu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé ; mais croi que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas ; mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE *à part.*

Ah ! j'enrage.

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi ?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,
Si d'aucun démêlé...

FILINTE.

Tu penses qu'on te croye ?

ERASTE.

Hé, mon Dieu ! Je te dis, & ne déguise point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas duppe, & crédule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie
En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas,
En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puisque tu veux que j'aye une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zéle;
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service:
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu. Vuidez sans moi tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.
[*seul.*]
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée!
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

***** ****** ********* **********************

SCENE V.

DAMIS, L'EPINE, ERASTE, LA RIVIERE & ses compagnons.

DAMIS *à l'Epine.*

Quoi! malgré moi le traître espére l'obtenir?
Ah! mon juste courroux le sçaura prévenir.

ERASTE *à part.*

J'entrevois-là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi! Toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise?

DA-

DAMIS *à l'Epine.*

Oui, j'ai sçû que ma niéce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins.

LA RIVIERE *à ses compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître?
Approchons doucement, sans nous faire connoître.

DAMIS *à l'Epine.*

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t-en faire venir ceux que je viens de dire
Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Eraste, on soit prêt à venger
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flâme criminelle.

LA RIVIERE *attaquant Damis avec ses compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

[*à Damis.*]

Je suis à vous, Monsieur.

[*Il met l'épée à la main contre la Riviere & ses compagnons qu'il met en fuite.*]

DAMIS.

O Ciel! Par quel secours,
D'un trépas assûré, vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ERASTE *revenant.*

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! Puis je à mon oreille ajouter quelque foi?
Eſt-ce la main d'Eraſte. . . .

ERASTE.

Oui, oui, Monſieur, c'eſt moi.
Trop heureux, que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi! Celui dont j'avois réſolu le trépas,
Eſt celui qui pour moi vient d'employer ſon bras?
Ah! c'en eſt trop; mon coeur eſt contraint de ſe rendre,
Et, quoi que votre amour ce ſoir ait pû prétendre,
Ce trait ſi ſurprenant de généroſité,
Doit étouffer en moi toute animoſité.
Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice,
Ma haine trop long-tems vous a fait injuſtice;
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce ſoir à l'objet de vos voeux.

****

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE *ſortant de chez elle avec un flambeau.*

MOnſieur, quelle avanture a d'un trouble effroyable. . .

DAMIS.

Ma niéce, elle n'a rien que de très-agréable,
Puiſqu'après tant de voeux que j'ai blâmés en vous,
C'eſt elle qui vous donne Eraſte pour époux.
Son bras a repouſſé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui, que votre main m'acquitte.

OR-

ORPHISE.

Si c'eſt pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y conſens, devant tout aux jours qu'il a ſauvés.

ERASTE.

Mon cœur eſt ſi ſurpris d'une telle merveille,
Qu'en ce raviſſement je doute ſi je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux ſort, dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.

[*On frappe à la porte de Damis.*]

ERASTE.

Qui frappe-là ſi fort?

****

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ORPHISE, ERASTE, L'EPINE.

L'EPINE.

Monſieur, ce ſont des maſques,
Qui portent des crins crins, & des tambours de baſques.

[*Les maſques entrent qui occupent toute la place.*]

ERASTE.

Quoi! Toujours des fâcheux? Holà, Suiſſes, ici,
Qu'on me faſſe ſortir ces gredins que voici.

FIN.



****

BALLET DU TROISIEME ACTE.

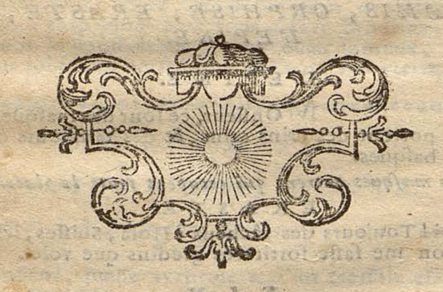
PREMIERE ENTRE'E.

DEs Suisses avec des halebardes chassent tous les masques fâcheux, & se retirent ensuite pour laisser danser.

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre bergers & une bergere ferment le divertissement.

FIN.



L'ECOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

A
MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre, & je me trouve si peu fait au stile d'Epitre Dédicatoire, que je ne sçais par où sortir de celle-ci. Un autre Auteur qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, *sur ce Titre de* L'ECOLE DES FEMMES, *& l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moi,* MADAME, *je vous avouë mon foible. Je ne sçais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; & quelques belles lumiéres que mes confréres les Auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que* VOTRE ALTESSE ROYALE *pourroit avoir à démêler avec la Comédie que je lui présente. On n'est pas en peine sans doute, comme il faut faire pour vous louer. La matiére,* MADAME, *ne saute que trop aux yeux, &, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, & qualités sur qualités. Vous en avez* MADAME, *du côté du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, & de l'esprit, & du corps qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voyent. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose*

parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous. Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez, cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulierement ces derniéres pour qui je suis, & dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, *je ne sçais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes, & ce sont choses, à mon avis, & d'une trop vaste étenduë, & d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une Epître, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré,* MADAME, *je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier simplement ma Comédie, & de vous assûrer avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé Serviteur
MOLIERE.

PRE-

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. Je sçais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, & rende raison de mon Ouvrage ; & sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres : mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet, est déjà dans une dissertation que j'ai faite en Dialogue, & dont je ne sçais encore ce que je ferai. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comédie, me vint après les deux ou trois premiéres représentations de ma piéce. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir ; & d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même, & je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée ; d'une maniére, à la vérité, beaucoup plus galante, & plus spirituelle que je ne puis faire ; mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi ; & j'eus peur, que si je produisois cet Ouvrage sur notre Théatre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sçais ce qui en sera, & cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car pour moi je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma Comédie, & je souhaite que toutes celles que je pourrai faire, soient traitées par eux comme celle-ci, pourvû que le reste soit de même.

ACTEURS.

ARNOLPHE, *ou* LA SOUCHE.
AGNE'S, fille d'Enrique.
HORACE, amant d'Agnés, fils d'Oronte.
CHRISALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frere de Chriſalde, & pere d'Agnés.
ORONTE, pere d'Horace, & ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.
ALAIN, payſan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, payſanne, ſervante d'Arnolphe.

La Scéne eſt à Paris, dans une place d'un fauxbourg.



L'ECOLE DES FEMMES.

J. Punt delin. et fecit 1739.



L'ECOLE DES FEMMES, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRISALDE.

Nous sommes ici seuls, & l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein, pour vous me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme, est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vray, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient par-tout l'infaillible appanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups d'hazard, dont on n'est point garant,

Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on
en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie:
Car enfin vous sçavez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vûs garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par-tout où
vous étes,
De faire cent éclats des intrigues secrettes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi,
Où l'on ait des maris si patiens qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espéces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes piéces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas
moins infame,
Voit faire tous les jours des présens à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de
guéres;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gands & son manteau.
L'une de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidéle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas;
L'autre pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense,
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin ce sont par-tout des sujets de Satyre,
Et comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots...

CHRISALDE.

Oui; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.

J'en-

J'entends parler le monde, & des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent :
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vû triompher de ces bruits;
J'y suis assez modeste, & bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire:
Car enfin il faut craindre un revers de satyre,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout méne,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main:
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compere, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance,
De tout tems votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contr'eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gâre qu'aux carrefours on ne vous timpanise.
Et...

ARHOLPHE.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sçais les tours rusés, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter sçavent user les femmes,
Et comme on est duppé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRI-

CHRISALDE.

Hé, que prétendez-vous? Qu'une sotte en un mot..

ARNOLPHE.

Epouser une sotte, est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage,
Et je sçais ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle & que ruelle?
Qui de prose & de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis, & beaux esprits,
Tandis que sous le nom du mari de Madame,
Je serois comme un saint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
Et femme qui compose en sçaît plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne en clartés peu sublime,
Même ne sçache pas ce que c'est qu'une rime;
Et s'il faut qu'avec elle on jouë au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot qu'elle soit d'une ignorance extrême,
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHISALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sotte,
Qu'une femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit & la beauté....

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais sçavoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,

Pen-

Penſez-vous le bien prendre, & que, ſur votre idée,
La ſûreté d'un front puiſſe être bien fondée?
Une femme d'eſprit peut trahir ſon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle oſe le vouloir;
Et la ſtupide au ſien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & ſans penſer le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce diſcours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond;
Preſſez-moi de me joindre à femme autre que ſotte,
Prêchez, patrocinez juſqu'à la Pentecôte,
Vous ſerez ébahi, quand vous ſerez au bout,
Que vous ne m'aurez rien perſuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a ſa méthode.
En femme, comme en tout, je veux ſuivre ma mode.
Je me vois riche aſſez pour pouvoir, que je croi,
Choiſir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la ſoumiſe & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien, ni naiſſance.
Un air doux & poſé, parmi d'autres enfans,
M'inſpira de l'amour pour elle dès quatre ans:
Sa mere ſe trouvant de pauvreté preſſée,
De la lui demander il me vint en penſée,
Et la bonne payſanne apprenant mon déſir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaiſir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever ſelon ma politique,
C'eſt-à-dire, ordonnant quels ſoins on employeroit
Pour la rendre idiotte autant qu'il ſe pourroit.
Dieu merci, le ſuccès a ſuivi mon attente;
Et grande, je l'ai vûë à tel point innocente,
Que j'ai beni le Ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon ſouhait.
Je l'ai donc retirée; & comme ma demeure

A cent ſortes de gens eſt ouverte à toute heure,
Je l'ai miſe à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maiſon, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter ſa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout auſſi ſimples qu'elle.
Vous me direz, pourquoi cette narration?
C'eſt pour vous rendre inſtruit de ma précaution.
Le réſultat de tout, eſt qu'en ami fidéle,
Ce ſoir je vous invite à ſouper avec elle;
Je veux que vous puiſſiez un peu l'examiner,
Et voir ſi de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y conſens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez dans cette conférence,
Juger de ſa perſonne & de ſon innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut....

ARNOLPHE.

La vérité paſſe encor mon récit.
Dans ſes ſimplicités à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, (pourroit-on ſe le perſuader?)
Elle étoit fort en peine, & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, ſe faiſoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeller de ce nom?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne ſonge à Monſieur de la Souche.
Qui diable vous a fait auſſi vous aviſer
A quarante-deux ans de vous débaptiſer,
Et, d'un vieux tronc pourri de votre métairie,
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maiſon par ce nom ſe connoît,

La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vray nom de ses peres,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chiméres?
De la plûpart des gens c'est la demangeaison;
Et sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sçais un Paysan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte,
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte;
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la plûpart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre....

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRISALDE *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les maniéres.

ARNOLPHE *seul.*

Il est un peu blessé sur certaines matiéres.
Chose étrange de voir, comme avec passion,
Un chacun est chaussé de son opinion!

[*Il frappe à sa porte.*]

Holà.

****

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN & GEORGETTE dans la maison.

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE. *à part.*

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joye à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette.

GEORGETTTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là bas.

GEORGETTE.

Vas-y toi.

ALAIN.

Vas-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie
Pour me laisser dehors ! Holà ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain.

ALAIN.

Quoi !

GEOR-

GEORGETTE.

C'eſt Monſieu.

Ouvre vîte.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je ſouffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne ſorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah!

GEORGETTE.

Par quelle raiſon y venir, quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoi plûtôt que moi? Le plaiſant ſtratagême!

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye ici l'ame bien patiente!

ALAIN *en entrant*.

Au moins c'eſt moi, Monſieur.

GEORGETTE *en entrant.*

Je suis votre servante;
C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voilà,
Je te. . .

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peste!

ALAIN,

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là.

ALAIN.

C'est-elle aussi, Monsieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, & laissons la fadaise.
Hé bien, Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous. . . .
[*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*]
Monsieur, nous nous por. . .
[*Arnolphe l'ôte encore.*]
Dieu merci.
Nous nous. . .

ARNOLPHE *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisiéme fois, & le jettant par terre.*]

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnés.

****

SCENE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc?...

GEORGETTE.

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

****

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main, c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnés, je suis de retour du voyage.
En étes-vous bien aise?

AGNES.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous étes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNES.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

AGNES.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit, & vos coëffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah ! Voilà qui va bien. Allez, montez là-haut,
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt ;
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

****

SCENE V.

ARNOLPHE *seul.*

HEroïnes du tems, Mesdames les sçavantes,
Pousseuses de tendresse & de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête & pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui;
Et pourvû que l'honneur soit....

****

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je? Est-ce?... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même.
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! Joye extrême!
Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vrayment..

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh! Comme les enfans croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vû pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte votre pere,
Mon bon & cher ami que j'estime & révére,
Que fait-il à présent? Est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il sçait que je prends part;
Nous ne nous sommes vûs depuis quatre ans ensemble
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,
Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais depuis par une autre il m'apprend sa venuë,
Et la raison encor ne m'en est pas connuë.
Sçavez-vous qui peut être un de vos citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon pere m'en parle, & qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entierement connu;

Et m'écrit qu'en chemin enſemble ils ſe vont mettre,
Pour un fait important que ne dit pas ſa lettre.
[*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*]

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joye à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.
[*Après avoir lû la lettre.*]
Il faut pour les amis des lettres moins civiles,
Et tous ces complimens ſont choſes inutiles.
Sans qu'il prît le ſouci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement diſpoſer de mon bien.

HORACE.

Je ſuis homme à ſaiſir les gens par leurs paroles,
Et j'ai préſentement beſoin de cent piſtoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'eſt m'obliger que d'en uſer ainſi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez auſſi la bourſe.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laiſſons ce ſtile.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuſe en citoyens, ſuperbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertiſſemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ſes plaiſirs qu'il ſe fait à ſa guiſe;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptiſe,
Ils ont en ce pays de quoi ſe contenter,
Car les femmes y ſont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune & la blonde,
Et les maris auſſi les plus benins du monde;
C'eſt un plaiſir de Prince, &, des tours que je voi,
Je me donne ſouvent la Comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous eſt-il point encore arrivé de fortune?

Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous étes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine avanture;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE *à part.*

Bon. Voici de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais de grace qu'au moins ces choses soient secrettes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise,
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès,
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE *en riant.*

Hé? C'est?

HORACE *lui montrant le logis d'Agnés.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde;
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne sçais quoi de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vû
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvû;
C'est Agnés qu'on l'appelle.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! Je créve.

HORACE.

Pour l'homme,
C'eſt, je crois, de la Zouſſe, ou Source qu'on le nomme.
Je ne me ſuis pas fort arrêté ſur le nom;
Riche, à ce qu'on m'a dit; mais des plus ſenſés, non;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoiſſez-vous point?

ARNOLPHE *à part.*

La fâcheuſe pilule!

HORACE.

Hé! Vous ne dites mot?

ARNOLPHE.

Hé oui... Je le connoi.

HORACE.

C'eſt un fou, n'eſt-ce pas?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous? Quoi?
Hé, c'eſt-à-dire, oui. Jaloux à faire rire?
Sot? Je vois qu'il en eſt ce que l'on m'a pû dire.
Enfin l'aimable Agnés a ſçû m'aſſujettir,
C'eſt un joli bijou, pour ne vous point mentir;
Et ce ſeroit peché, qu'une beauté ſi rare
Eût laiſſée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchiſe,
N'eſt que pour mettre à bout cette juſte entrepriſe.
Vous ſçavez mieux que moi, quels que ſoient nos efforts,
Que l'argent eſt la clé de tous les grands reſſorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.

Vous

Vous me semblez chagrin. Seroit-ce qu'en effet
Vous désaprouveriez le dessein que j'ai fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois ..

HORACE.

Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Ah ! Faut-il. . .

HORACE *revenant.*

Derechef, veuillez être discret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Que je sens dans mon ame...

HORACE *revenant.*

Et surtout à mon pere,
Qui s'en feroit peut-être un sujet de colére.

ARNOLPHE *croyant qu'Horace revient encore.* [*seul.*]

Oh... Oh ! Que j'ai souffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence, & quelle hâte extrême,
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
Mais ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et sçavoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons de le rejoindre, il n'est pas loin, je pense;
Tirons-en de ce fait l'entiére confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

Il m'eſt, lorſque j'y penſe, avantageux, ſans doute
D'avoir perdu mes pas, & pû manquer ſa route:
Car enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pû ſe renfermer tout entier à ſes yeux,
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il ſçût ce qu'il ignore.
Mais je ne ſuis pas homme à gober le morceau,
Et laiſſer un champ libre aux yeux d'un damoiſeau;
J'en veux rompre le cours, &, ſans tarder, apprendre
Juſqu'où l'intelligence entr' eux a pû s'étendre:
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en eſt;
Elle n'a pû faillir ſans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin, eſt ſur mon compte.
Eloignement fatal! Voyage malheureux!
[*Il frappe à ſa porte.*]

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah! Monſieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez-çà tous deux.
Paſſez-là, paſſez-là. Venez-là, venez, dis-je.

GEORGETTE,

Ah! vous me faites peur, & tout mon ſang ſe fige.

ARNOLPHE.

C'eſt donc ainſi qu'abſent, vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé! ne me mangez pas, Monſieur, je vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'aſſûre.

ARNOLPHE *à part.*

Ouf. Je ne puis parler, tant je ſuis prévenu;

Je suffoque, & voudrois me pouvoir mettre nud.
[*à Alain & Georgette.*]
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
[*à Alain qui veut s'enfuir.*]
Qu'un homme soit venu... Tu veux prendre la fuite?
[*à Georgette.*]
Il faut que sur le champ... Si tu bouges... Je veux
[*à Alain.*]
Que vous me disiez... Hé! Oui, je veux que tous deux..
[*Alain & Georgette se levent, & veulent encore s'enfuir.*]
Quiconque remuera, par la mort, je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme?
Hé? Parlez Dépêchez, vîte, promtement, tôt,
Sans rêver, veut-on dire?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah!

GEORGETTE *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE *à part.*

Je suis en eau: prenons un peu d'haleine:
Il faut que je m'évente, & que je me proméne.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vû petit,
Qu'il croîtroit pour cela? Ciel! Que mon cœur pâtit!
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment;
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
[*à Alain & à Georgette.*]
Levez-vous, & rentrant faites qu'Agnés descende.
[*à part.*]
Arrêtez. Sa surprise en deviendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.
[*à Alain & à Georgette.*]
Que l'on m'attende ici.

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché, je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est cela, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'est-il? Et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie... Entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiéte...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Di-moi, n'est-il pas vray, quand tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colére, & voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.

La femme eſt en effet le potage de l'homme,
Et quand un homme voit d'autres hommes par fois,
Qui veulent dans ſa ſoupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre auſſi-tôt une colére extrême.

GEORGETTE.

Oui : mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même?
Et que nous en voyons qui paroiſſent joyeux,
Lorſque leurs femmes ſont avec les beaux Monſieux?

ALAIN.

C'eſt que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour ſoi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berluë,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux ſont bons, c'eſt lui.

GEORGETTE.

Voi comme il eſt chagrin.

ALAIN.

C'eſt qu'il a de l'ennui.

****

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à part.*

UN certain Grec diſoit à l'Empereur Auguſte,
Comme une inſtruction utile, autant que juſte,
Que, lorſqu'une avanture en colére nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet;
Afin que dans ce tems la bile ſe tempére,
Et qu'on ne faſſe rien que l'on ne doive faire.
J'ai ſuivi ſa leçon ſur le ſujet d'Agnés,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les ſoupçons de mon eſprit malade
Puiſſent ſur le diſcours la mettre adroitement,
Et, lui ſondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

VEnez, Agnés.

[*à Alain & Georgette.*]

Rentrez.

SCENE VI.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE.

LA promenade eſt belle.

AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour !

AGNES.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNES.

Le petit chat eſt mort.

ARNOLPHE.

C'eſt dommage ; mais quoi?
Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoi.
Lorſque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluye ?

AGNES.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il ?

AGNES.

Jamais je ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?

AGNES.

Six chemiſes, je penſe, & ſix coëffes auſſi.

ARNOLPHE *après avoir un peu rêvé.*
Le monde, chere Agnés, eſt une étrange choſe.
Voyez la médiſance, & comme chacun cauſe.
Quelques voiſins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etoit en mon abſence à la maiſon venu,
Que vous aviez ſouffert ſa vûë & ſes harangues;
Mais je n'ai point pris foi ſur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit fauſſement...

AGNES.
Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.
Quoi! C'eſt la vérité qu'un homme...

AGNES.
Choſe ſûre.
Il n'a preſque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *bas à part.*
Cet aveu qu'elle fait avec ſincérité
Me marque pour le moins ſon ingénuité.
[*haut.*]
Mais il me ſemble, Agnés, ſi ma mémoire eſt bonne,
Que j'avois défendu que vous viſſiez perſonne.

AGNES.
Oui; mais quand je l'ai vû, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait ſans doute autant que moi.

ARNOLPHE.
Peut-être: mais enfin, contez-moi cette hiſtoire.

AGNES.
Elle eſt fort étonnante & difficile à croire.
J'étois ſur le balcon à travailler au frais,
Lorſque je vis paſſer ſous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vûë,
D'une humble révérence auſſi-tôt me ſaluë,
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence auſſi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence:
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troiſiéme auſſi-tôt repartant,

D'une troisiéme aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle:
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois:
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venuë,
Toujours comme cela je me serois tenuë,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNES.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte:
Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits long-tems vous maintenir!
Il ne vous a pas faite une belle personne,
Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
Et vous devez sçavoir que vous avez blessé
Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! suppôt de Satan, exécrable damnée!

AGNES.

Moi, j'ai blessé quelqu'un? dis-je, toute étonnée.
Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon,
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
Hélas! Qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
Sur lui, sans y penser, fis-je cheoir quelque chose?
Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
Hé, mon Dieu! ma surprise est, dis-je, sans seconde;
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
Oui, dit-elle, vos yeux pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne sçavez pas.
En un mot, il languit le pauvre misérable;
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours.

Mon Dieu! J'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le ſecourir, qu'eſt-ce qu'il me demande?
Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir;
Vos yeux peuvent eux ſeuls empêcher ſa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
Hélas! Volontiers, dis-je, &, puiſqu'il eſt ainſi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! ſorciére maudite, empoiſonneuſe d'ames,
Puiſſe l'enfer payer tes charitables trames!

AGNES.

Voilà comme il me vit, & reçût guériſon.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raiſon?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conſcience
De le laiſſer mourir faute d'une aſſiſtance?
Moi, qui compâtis tant aux gens qu'on fait ſouffrir,
Et ne puis, ſans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *bas à part.*

Tout cela n'eſt parti que d'une ame innocente;
Et j'en dois accuſer mon abſence imprudente,
Qui ſans guide a laiſſé cette bonté de mœurs
Expoſée aux aguets des ruſés ſéducteurs.
Je crains que le pendard, dans ſes vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait pouſſé les affaires.

AGNES.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me ſemble, un petit:
Eſt-ce que c'eſt mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vûë apprenez-moi les ſuites,
Et comme le jeune homme a paſſé ſes viſites.

AGNES.

Hélas! Si vous ſçaviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit ſon mal ſi-tôt que je le vi,
Le préſent qu'il m'a fait d'une belle caſſette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain & Georgette,
Vous l'aimeriez ſans doute, & diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui; mais que faiſoit-il étant ſeul avec vous?

AGNES.

Il diſoit qu'il m'aimoit d'une amour ſans ſeconde,
Et me diſoit des mots les plus gentils du monde,
Des choſes que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, & là dedans remûë
Certain je ne ſçai quoi, dont je ſuis toute émûë.

ARNOLPHE *bas à part.*

O fâcheux examen d'un myſtére fatal,
Où l'examinateur ſouffre ſeul tout le mal!
[*haut*].
Outre tous ces diſcours, toutes ces gentilleſſes,
Ne vous faiſoit-il point auſſi quelques careſſes?

AGNES.

Oh! tant. Il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiſer il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnés, quelqu'autre choſe?
[*La voyant interdite.*]
Ouf.

AGNES.

Hé, il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNES.

Pris...

ARNOLPHE.

Hé?

AGNES.

Le...

ARNOLPHE.

Plaît-il?

AGNES.

Je n'oſe:
Et vous vous fâcherez peut-être contre-moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si fait.

AR-

ARNOLPHE.
Mon Dieu ! Non.

AGNES.
Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.
Ma foi, soit.

AGNES.
Il m'a pris .. Vous serez en colére.

ARNOLPHE.
Non.

AGNES.
Si.

ARNOLPHE.
Non, non, non, non. Diantre, que de mystére!
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNES.
Il...

ARNOLPHE *à part.*
Je souffre en damné.

AGNES.
Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné ;
A vous dire le vray, je n'ai pû m'en défendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*
Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNES.
Comment ? Est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE.
Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le posséde,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre reméde ?

AGNES.
Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que, pour le secourir, j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE *bas à part.*
Grace aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'afronte.
[*haut.*]
Chut. De votre innocence, Agnés, c'est un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait, est fait.

Je ſçais qu'en vous flatant le galant ne déſire
Que de vous abuſer, & puis après s'en rire.

AGNES.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que ſa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des caſſettes,
Et de ces beaux blondins écouter les ſornettes,
Que ſe laiſſer par eux, à force de langueur,
Baiſer ainſi les mains, & chatouiller le cœur,
Eſt un péché mortel des plus gros qu'il ſe faſſe.

AGNES.

Un péché, dites vous? Et la raiſon de grace?

ARNOLPHE.

La raiſon? La raiſon eſt l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le Ciel eſt courroucé.

AGNES.

Courroucé? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'eſt une choſe, hélas! ſi plaiſante & ſi douce.
J'admire quelle joye on goûte à tout cela,
Et je ne ſçavois point encor ces choſes-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt un grand plaiſir que toutes ces tendreſſes,
Ces propos ſi gentils, & ces douces careſſes;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et, qu'en ſe mariant, le crime en ſoit ôté.

AGNES.

N'eſt-ce plus un péché, lorſque l'on ſe marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Mariez-moi donc promtement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le ſouhaitez, je le ſouhaite auſſi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNES.

Eſt-il poſſible?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNES.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNES.

Vous nous voulez, nous deux....

ARNOLPHE.

Rien de plus assûré.

AGNES.

Que, si cela se fait, je vous caresserai.

ARNOLPHE.

Hé, la chose sera de ma part réciproque.

AGNES.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNES.

Nous serons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNES.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNES *riant.*

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNES.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNES.

Hélas! Que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNES.

Avec... Là....

ARNOLPHE.

Là... Là n'eſt pas mon compte.
A choiſir un mari, vous êtes un peu promte,
C'eſt un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt;
Et quant au Monſieur, là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui déſormais vous rompiez tout commerce,
Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement
Et lui jettant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnés? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je ſerai le témoin.

AGNES.

Las! Il eſt ſi bien fait. C'eſt...

ARNOLPHE.

Ah! Que de langage!

AGNES.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNES.

Mais, quoi? Voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'eſt aſſez.
Je ſuis maître, je parle, allez, obéïſſez.

Fin du ſecond Acte.

AC-

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, *GEORGETTE.*

ARNOLPHE.

OUI, tout a bien été, ma joye eſt ſans pareille,
Vous avez là ſuivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin ſéducteur,
Et voilà de quoi ſert un ſage directeur.
Votre innocence, Agnés, avoit été ſurpriſe:
Voyez, ſans y penſer, où vous vous étiez miſe.
Vous enfiliez tout droit, ſans mon inſtruction,
Le grand chemin d'enfer & de perdition.
De tous ces damoiſeaux on ſçait trop les coutumes,
Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes,
Grands cheveux, belles dents, & des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe eſt là-deſſous,
Et ce ſont vrays Satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée:
Mais encore une fois, grace au ſoin apporté,
Vous en étes ſortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vû lui jetter cette pierre
Qui de tous ſes deſſeins a mis l'eſpoir par terre,
Me confirme encor mieux, à ne point différer
Les nôces, où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute choſe, il eſt bon de vous faire
Quelque petit diſcours qui vous ſoit ſalutaire.
[*à Georgette & à Alain.*]
Un ſiége au frais ici. Vous, ſi jamais en rien....

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous ſouviendrons bien.
Cet autre Monſieur-là nous en faiſoit accroire:
Mais....

ALAIN.

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Auſſi-bien eſt-ce un ſot, il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient point de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour ſouper tout ce que je déſire,
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici l'un ou l'autre au retour
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

****

SCENE II.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *aſſis.*

AGnés, pour m'écouter, laiſſez-là votre ouvrage,
Levez un peu la tête, & tournez le viſage:
[*mettant le doigt ſur ſon front.*]
Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et, juſqu'au moindre mot, imprimez-le vous bien.
Je vous épouſe, Agnés, &, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre deſtinée,
Contempler la baſſeſſe où vous avez été,
Et dans le même tems admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoiſe,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoiſe,
Et jouir de la couche & des embraſſemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
Et dont, à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refuſé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez ſans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous inſtruiſe
A mériter l'état où je vous aurai miſe,
A toujours vous connoître, & faire qu'à jamais
Je puiſſe me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnés, n'eſt pas un badinage,
A d'auſtéres devoirs le rang de femme engage,

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Votre fexe n'eft là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe eft la toute-puiffance.
Bien qu'on foit deux moitiés de la fociété,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une eft moitié fuprême, & l'autre fubalterne;
L'une en tout eft foumife à l'autre qui gouverne;
Et, ce que le foldat dans fon devoir inftruit
Montre d'obéïffance au chef qui le conduit,
Le valet à fon maître, un enfant à fon pere,
A fon fupérieur le moindre petit frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéïffance, & de l'humilité,
Et du profond refpect où la femme doit être
Pour fon mari, fon chef, fon Seigneur, & fon maître.
Lorfqu'il jette fur elle un regard férieux,
Son devoir auffi-tôt eft de baiffer les yeux,
Et de n'ofer jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'eft ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas fur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laiffer prendre aux affauts du malin,
C'eft-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faifant moitié de ma perfonne,
C'eft mon honneur, Agnés, que je vous abandonne;
Que cet honneur eft tendre, & fe bleffe de peu,
Que fur un tel fujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il eft aux enfers des chaudiéres bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis-là, ne font pas des chanfons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les fuit, & fuit d'être coquette,
Elle fera toujours comme un lys, blanche & nette;
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle faffe un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.

Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vray partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleste bonté.
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit sçavoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant:
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'Auteur: mais c'est quelque bonne ame;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.
[*Il se léve.*]
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNES *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIE'E.

Avec son exercice journalier.

I. MAXIME.

Celle qu'un lieu honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire:
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNES *poursuit.*

II. MAXIME.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la posséde;
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit être compté,
Que les autres la trouvent laide.

III. MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédiens qui font des teins fleuris;

A l'honneur, tous les jours, ce ſont drogues mortelles,
Et les ſoins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

IV. MAXIME.

Sous ſa coëffe en ſortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ſes yeux elle étouffe les coups;
Car, pour bien plaire à ſon époux,
Elle ne doit plaire à perſonne.

V. MAXIME.

Hors ceux dont au mari la viſite ſe rend,
La bonne régle défend
De recevoir aucune ame;
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monſieur.

VI. MAXIME.

Il faut des préſens des hommes
Qu'elle ſe défende bien;
Car, dans le ſiécle où nous ſommes,
On ne donne rien pour rien.

VII. MAXIME.

Dans ſes meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes:
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIII. MAXIME.

Ces ſociétés déréglées,
Qu'on nomme belles aſſemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les eſprits;
En bonne politique on les doit interdire:
Car c'eſt là que l'on conſpire
Contre les pauvres maris.

IX MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur ſe vouer,
Doit ſe défendre de jouer,
Comme d'une choſe funeſte:
Car le jeu fort décevant
Pouſſe une femme ſouvent
A jouer de tout ſon reſte.

X. MAXIME.

Des promenades du tems,
Ou repas qu'on donne aux champs,

Il ne faut point qu'elle eſſaye.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Eſt toujours celui qui paye.

XI. MAXIME.

ARNOLPHE

Vous acheverez ſeule, &, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choſes comme il faut.
Je me ſuis ſouvenu d'une petite affaire:
Je n'ai qu'un mot à dire, & ne tarderai guére.
Rentrez, & conſervez ce livre chérement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

****

SCENE III.

ARNOLPHE *seul.*

JE ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainſi que je voudrai, je tournerai cette ame,
Comme un morceau de cire entre mes mains elle eſt,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en eſt peu fallu que, durant mon abſence,
On ne m'ait attrapé par ſon trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a, péche de ce côté,
De ces ſortes d'erreurs le reméde eſt facile;
Toute perſonne ſimple aux leçons eſt docile,
Et, ſi du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une femme habile eſt bien une autre bête.
Notre ſort ne dépend que de ſa ſeule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enſeignemens ne font là que blanchir:
Son bel eſprit lui ſert à railler nos maximes,
A ſe faire ſouvent des vertus de ſes crimes,
Et trouver, pour venir à ſes coupables fins,
Des détours à dupper l'adreſſe des plus fins.
Pour ſe parer du coup en vain on ſe fatigue,
Une femme d'eſprit eſt un diable en intrigue,
Et dès que ſon caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut paſſer le pas.

Beau-

Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien
que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par ſon trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut;
Dans la poſſeſſion d'une bonne fortune,
Le ſecret eſt toujours ce qui les importune,
Et la vanité ſotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils ſe pendroient plûtôt que de ne cauſer pas.
Oh! que les femmes ſont du diable bien tentées,
Lorſqu'elles vont choiſir ces têtes éventées!
Et que... Mais le voici. Cachons nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin eſt le ſien.

****

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

JE reviens de chez vous, & le deſtin me montre
Qu'il n'a pas réſolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment.

ARNOLPHE.

Hé, mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,
Et, ſi l'on m'en croyoit, elles ſeroient bannies.
C'eſt un maudit uſage, & la plûpart des gens
Y perdent ſottement les deux tiers de leur tems.
[*Il ſe couvre.*]
Mettons donc, ſans façon. Hé bien, vos amourettes?
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en étes?
J'étois tantôt diſtrait par quelque viſion;
Mais depuis là-deſſus j'ai fait réflexion:
De vos premiers progrès j'admire la vîteſſe,
Et dans l'événement mon ame s'intéreſſe.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'eſt découvert mon cœur,
Il eſt à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh, oh ! Comment cela ?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur !

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret ;
Il a ſçû de nous deux le commerce ſecret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il ſi-tôt appris cette avanture ?

HORACE.

Je ne ſçais : mais enfin c'eſt une choſe ſûre.
Je penſois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite viſite à ſes jeunes attraits,
Lorſque, changeant pour moi de ton & de viſage,
Et ſervante & valet m'ont bouché le paſſage ;
Et d'un, *Retirez-vous, vous nous importunez*,
M'ont aſſez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La choſe eſt un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'eſt, *Vous n'entrerez point, Monſieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnés m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chaſſant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que ſa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grès ?

HO-

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! Ce ne sont pas des prunes que cela:
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vray, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous racrocher vous trouverez moyen?

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, & la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Assûrément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espére.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit-là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, & qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître,

Ce qu'on ne fut jamais il nous enſeigne à l'être,
Et ſouvent de nos mœurs l'abſolu changement
Devient par ſes leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obſtacles,
Et ſes effets ſoudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'inſtant il fait un libéral;
Un vaillant d'un poltron; un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus peſante,
Et donne de l'eſprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnés;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès,
Retirez-vous, mon ame aux viſites renonce,
Je ſçais tous vos diſcours, & voilà ma réponſe,
Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre eſt tombée à mes pieds:
Et j'admire de voir cette lettre ajuſtée
Avec le ſens des mots, & la pierre jettée.
D'une telle action n'étes-vous pas ſurpris?
L'amour ſçait-il pas l'art d'aiguiſer les eſprits?
Et peut-on me nier que ſes flâmes puiſſantes
Ne faſſent dans un cœur des choſes étonnantes?
Que dites-vous du tour, & de ce mot d'écrit?
Hé? N'admirez-vous point cette adreſſe d'eſprit?
Trouvez-vous pas plaiſant de voir quel perſonnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaiſant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

[*Arnolphe rit d'un air forcé.*]

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui ſe retranche, & de grès fait parade,
Comme ſi j'y voulois monter par eſcalade,
Qui, pour me repouſſer, dans ſon bizarre effroi
Anime du dedans tous ſes gens contre moi,
Et qu'abuſe à ſes yeux, par ſa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême.
Pour moi, je vous l'avouë, encor que ſon retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaiſant autant qu'on ſçauroit dire;

Je

Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire,
Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a sçû l'y mettre;
Mais en termes touchans, & tous pleins de bonté,
De tendresse innocente, & d'ingénuité:
De la maniére enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la premiére blessure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, & je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerois que vous sçussiez; mais je ne sçais comment faire pour vous les dire, & je me défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on m'a toujours tenuë dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que je ne devrois. En vérité, je ne sçais ce que vous m'avez fait; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, & que je serois bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, & je voudrois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, & que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser: mais je vous assûre que je n'ai pû encore me figurer cela de vous, & je suis si touchée de vos paroles, que je ne sçaurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est: car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trompiez, & je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE *à part.*

Hon, chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? Rien. C'eſt que je touſſe.

HORACE.

Avez-vous jamais vû d'expreſſion plus douce?
Malgré les ſoins maudits d'un injuſte pouvoir,
Un plus beau naturel ſe peut-il faire voir?
Et n'eſt-ce pas ſans doute un crime puniſſable,
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable?
D'avoir, dans l'ignorance & la ſtupidité,
Voulu de cet eſprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et ſi, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'eſpére, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment? Si vîte?

ARNOLPHE.

Il m'eſt dans la penſée
Venu tout maintenant une affaire preſſée.

HORACE.

Mais ne ſçauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maiſon pourroit avoir accès?
J'en uſe ſans ſcrupule, & ce n'eſt pas merveille,
Qu'on ſe puiſſe, entre amis, ſervir à la pareille.
Je n'ai plus là dedans que gens pour m'obſerver;
Et ſervante & valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y ſois pû prendre,
Adouci leur rudeſſe à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main
D'un génie, à vray dire, au-deſſus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord ſervi de bonne ſorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme eſt morte.

Ne

Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE.

Non vrayment, &, sans moi, vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

****

SCENE V.

ARNOLPHE *seul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! Pour une innocente, un esprit si présent?
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression, il s'est ancré chez elle,
Et c'est mon désespoir, & ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sçais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même:
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! Puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coëffé?
Elle n'a ni parens, ni support, ni richesse,
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse,
Et cependant je l'aime après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! Je créve, j'enrage,
Et je soufflerois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu: mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel! Faites que mon front soit exemt de disgrace;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

J'Ai peine, je l'avouë, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vûë!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émûë,
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillans transports dont s'enflammoit mon cœur,
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressans,
Et je sens là dedans qu'il faudra que je créve,
Si de mon triste sort la disgrace s'achéve.
Quoi? J'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse & de précaution?
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance?
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissans,
Et crû la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou, dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever jusques sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi?
Non parbleu, non parbleu, petit sot mon ami:
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCE-

****

SCENE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah! Le voilà. Bon jour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE *se croyant seul, & sans voir ni entendre le Notaire.*]

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçû,
Quittancer le contrat, que vous n'ayez reçû.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le douaire se régle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Je l'aime; & cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille avanture?

LE NOTAIRE.

L'ordre eſt que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'eſt rien,
Et l'on va plus avant lorſque l'on le veut bien.

ARNOLPHE *se croyant ſeul.*

Si...

[*Il apperçoit le Notaire.*]

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde enſemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui ſemble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé ?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorſqu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou ſans retour, qui va de ladite à ſes hoirs,
Ou coutumier, ſelon les différens vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle
Qu'on fait ou pure ou ſimple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hauſſer le dos ? Eſt-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne ſçait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? Perſonne, je préſume.
Sçais-je pas qu'étant joints, on eſt par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles & conquêts,
A moins que par un Acte on n'y renonce exprès ?
Sçais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt choſe ſûre,
Vous ſçavez tout cela : mais qui vous en a dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire paſſer pour ſot,
En me hauſſant l'épaule, & faiſant la grimace.

ARNOLPHE.

La peſte ſoit de l'homme, & ſa chienne de face !
Adieu. C'eſt le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé: mais la chose est remise;
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE *seul.*

Je pense qu'il en tient, & je crois penser bien.

****

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE *allant au-devant d'Alain & de Georgette.*

M'Etes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître:
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

****

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Monsieur....

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous étes mes fidéles,
Mes bons, mes vrays amis, & j'en sçais des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelqu'autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-ce être,

Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître?
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit,
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais, à ses beaux discours, gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! Vrayment...

GEORGETTE.

Nons sçavons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement, Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous étes un sot.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Bon. Georgette ma mignonne,
Tu me parois si douce, & si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous étes un nigaud.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*]

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête, & tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous étes un fripon.

ARNOLPHE.

[*à Georgette.*]

Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEOR-

GEORGETTE.

Vous étes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

[*à Alain.*] Fort bien.

Je ne ſuis pas un homme à vouloir rien pour rien.
Je ſçais, quand on me ſert, en garder la mémoire.
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

[*Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.*]

Ce n'eſt de mes bienfaits qu'un ſimple échantillon.
Toute la courtoiſie enfin dont je vous preſſe,
C'eſt que je puiſſe voir votre belle maîtreſſe.

GEORGETTE *le pouſſant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le pouſſant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le pouſſant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà, c'eſt aſſez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Eſt-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous ſommes pas ſouvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'inſtant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puiſque je le déſire.
Je vous laiſſe l'argent. Allez. Je vous rejoins,
Ayez bien l'œil à tout, & ſecondez mes ſoins.

SCENE V.

ARNOLPHE *ſeul.*

JE veux pour eſpion qui ſoit d'exacte vûë,
Prendre le ſavetier du coin de notre ruë.
Dans la maiſon toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, & ſur-tout en bannir
Vendeuſes de rubans, perruquiéres, coëffeuſes,
Faiſeuſes de mouchoirs, gantiéres, revendeuſes,
Tous ces gens qui ſous main travaillent chaque jour
A faire réuſſir les myſtéres d'amour.
Enfin j'ai vû le monde, & j'en ſçais les fineſſes.
Il faudra que mon homme ait de grandes adreſſes,
Si meſſage ou poulet de ſa part peut entrer.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'eſt heureuſe à vous y rencontrer.
Je viens de l'échaper bien belle, je vous jure.
Au ſortir d'avec vous, ſans prévoir l'avanture,
Seule dans ſon balcon j'ai vû paroître Agnés
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait ſigne, elle a ſçû faire en ſorte,
Deſcendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
Mais à peine tous deux dans ſa chambre étions-nous,
Qu'elle a ſur les degrés entendu ſon jaloux,
Et tout ce qu'elle a pû dans un tel acceſſoire,
C'eſt de me renfermer dans une grande armoire.
Il eſt entré d'abord; je ne le voyois pas,

Mais

Mais je l'oyois marcher, ſans rien dire, à grands
pas,
Pouſſant de tems en tems des ſoupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups ſur les
tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jettant bruſquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même caſſé, d'une main mutinée,
Des vaſes dont la belle ornoit ſa cheminée,
Et ſans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
Du trait qu'elle a joué, quelque jour ſoit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la maniére,
Sur ce qui n'en peut mais, déchargé ſa colére,
Mon jaloux inquiet, ſans dire ſon ennui,
Eſt ſorti de la chambre, & moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du perſonnage,
Riſquer à nous tenir enſemble davantage,
C'étoit trop hazarder : mais je dois, cette nuit,
Dans ſa chambre un peu tard m'introduire ſans
bruit.
En touſſant par trois fois je me ferai connoître,
Et je dois au ſignal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, & ſecondé d'Agnés,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon ſeul ami, je veux bien vous
l'apprendre.
L'allégreſſe du cœur s'augmente à la répandre,
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en eſt pas content, ſi quelqu'un ne le ſçait.
Vous prendrez part, je penſe, à l'heur de mes
affaires.
Adieu. Je vais ſonger aux choſes néceſſaires.

****

SCENE VII.

ARNOLPHE *ſeul.*

QUoi! L'aſtre qui s'obſtine à me déſeſpérer,
Ne me donnera pas le tems de reſpirer ?
Coup ſur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes ſoins vigilans confondre la prudence,
Et je ſerai la duppe, en ma maturité,

D'u-

D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé ?
En ſage philoſophe, on m'a vû vingt années
Contempler des maris les triſtes deſtinées,
Et m'inſtruire avec ſoin de tous les accidens
Qui font dans le malheur tomber les plus prudens :
Des diſgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts :
Pour ce noble deſſein, j'ai crû mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
Et, comme ſi du ſort il étoit arrêté
Que nul homme ici bas n'en ſeroit exemté,
Après l'expérience, & toutes les lumiéres
Que j'ai pû m'acquerir ſur de telles matiéres,
Après vingt ans & plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
Pour me trouver après dans la même diſgrace ?
Ah! Bourreau de deſtin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on pourſuit, je ſuis encor nanti ;
Si ſon cœur m'eſt volé par ce blondin funeſte,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reſte,
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne ſe paſſera pas ſi doucement qu'on croit.
Ce m'eſt quelque plaiſir, parmi tant de triſteſſe,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dreſſe,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Faſſe ſon confident de ſon propre rival.

****

SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

HE bien? Souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce ſoir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade ?

AR-

ARNOLPHE.

De grace, excuſez-moi, j'ai quelqu'autre embarras.

CHRISALDE.

Votre hymen réſolu ne ſe fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'eſt trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh! Si bruſquement! Quels chagrins ſont les vôtres?
Seroit-il point, compere, à votre paſſion,
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois preſque à voir votre viſage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas reſſembler à de certaines gens,
Qui ſouffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'eſt un étrange fait qu'avec tant de lumiéres,
Vous vous effarouchiez toujours ſur ces matiéres,
Qu'en cela vous mettiez le ſouverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant & lâche,
N'eſt rien à votre avis auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puiſſe avoir vêcu,
On eſt homme d'honneur, quand on n'eſt point cocu.
A le bien prendre au fonds, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à ſe reprocher
L'injuſtice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on ſoit digne à ſon choix de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monſtre plein d'effroi,
De l'affront que nous fait ſon manquement de foi?
Mettez-vous dans l'eſprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant-homme une plus douce image,

Que, des coups du hazard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifferent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose;
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge, & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procedé sans doute est tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête & qui gronde,
Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis, il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sçait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage,
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le sçavoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrairie
Doit un remerciement à votre seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la joye à s'y voir enrôler.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme:
Mais,

Mais, comme c'eſt le ſort qui nous donne une
femme,
Je dis que l'on doit faire ainſi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adreſſe, &, d'une ame réduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'eſt-à-dire dormir & manger toujours bien,
Et ſe perſuader que tout cela n'eſt rien.

CHRISALDE.

Vous penſez vous moquer: mais, à ne vous
rien feindre,
Dans le monde je vois cent choſes plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Penſez-vous qu'à choiſir de deux choſes preſ-
crites,
Je n'aimaſſe pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaiſe humeur fait un procès ſur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diableſſes,
Se retranchant toujours ſur leurs ſages proueſſes,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et, veulent ſur le pied de nous être fidéles,
Que nous ſoyions tenus de tout endurer d'elles?
Encore un coup, compere, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'eſt que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le ſouhaiter pour de certaines cauſes,
Et qu'il a ſes plaiſirs comme les autres choſes.

ARNOLPHE.

Si vous étes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'eſt pas la mienne d'en tâter;
Et plûtôt que ſubir une telle avanture....

CHRISALDE

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'être parjure.
Si le ſort l'a réglé, vos ſoins ſont ſuperflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-deſſus.

ARNOLPHE.

Moi? Je ſerois cocu?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens & de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune;
Mais cette raillerie en un mot m'importune,
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous étes en courroux.
Nous en sçaurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, & je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

[*Il court heurter à sa porte.*]

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide;
Je suis édifié de votre affection,
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous étes assûrés de votre récompense.
L'homme que vous sçavez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai sçû, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnés entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon,
(Car dans le tems qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,)
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,

Mais

Mais d'un air dont ſon dos garde le ſouvenir,
Et qui lui puiſſe apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune maniére,
Ni faire aucun ſemblant que je ſerai derriere.
Auriez-vous bien l'eſprit de ſervir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, Monſieur, tout eſt à nous,
Vous verrez, quand je bats, ſi j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoiqu'aux yeux elle ſemble moins forte,
N'en quitte pas ſa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, & ſur tout gardez de babiller.
[*ſeul.*]
Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et, ſi tous les maris qui ſont en cette ville
De leurs femmes ainſi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne ſeroit pas ſi grand.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRAÎTRES, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monſieur, obéïſſance.

ARNOLPHE.

De cette excuſe en vain vous voulez vous armer.
L'ordre étoit de le battre, & non de l'aſſommer.
Et c'étoit ſur le dos, & non pas ſur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît cheoir la tempête.
Ciel! Dans quel accident me jette ici le ſort!
Et que puis-je réſoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maiſon, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pû vous preſcrire.
[*ſeul.*]
Le jour s'en va paroître, & je vais conſulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! Que deviendrai-je? Et que dira le pere,
Lorſqu'inopinément il ſçaura cette affaire?

SCENE II.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE *à part.*

IL faut que j'aille un peu reconnoître qui c'eſt.

ARNOLPHE.

[*ſe croyant ſeul.*] [*heurté par Horace qu'il ne reconnoît pas*]
Eût-on jamais prévû... Qui va-là? s'il vous plaît.

HORACE.

C'eſt vous, Seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...

HO-

HORACE.

C'est Horace.
Je m'en allois chez vous, vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin?

ARNOLPHE *bas à part.*

Quelle confusion!
Est-ce un enchantement? Est-ce une illusion?

HORACE.

J'étois, à dire vray, dans une grande peine;
Et je bénis du Ciel la bonté souveraine,
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sçais point par où l'on a pû soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit sçû donner;
Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vû quelques gens paroître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied, & tomber jusqu'en bas;
Et ma chûte, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'avanture.
Ces gens-là, dont étoit, je pense mon jaloux,
Ont imputé ma chûte à l'effort de leurs coups,
Et, comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait, sans remuer, demeurer sur la place,
Ils ont crû tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi-tôt alarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond silence,
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et, sans lumiére aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vray trépassé sçû tenir la figure;
Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi,
Et, comme je songeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnés émûë,
Avec empressement est devers moi venuë:
Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus

Jusques à son oreille étoient d'abord venus,
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée:
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je enfin? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impatience;
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée,
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée;
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sçauroit séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un pere,
Mais nous prendrons le tems d'appaiser sa colére.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il faut se contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidéle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle,
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux;
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,
Vous sçavez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entiére confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je, & je me ſens ravir
De cette occaſion que j'ai de vous ſervir.
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoye,
Et n'ai jamais rien fait avec ſi grande joye.

HORACE.

Que je ſuis redevable à toutes vos bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés:
Mais vous étes du monde, & dans votre ſageſſe
Vous ſçavez excuſer le feu de la jeuneſſe.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? Car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être,
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets cauſeront. Pour jouer au plus ſûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obſcur,
Mon allée eſt commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce ſont précautions qu'il eſt fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi ſans éclat je retourne ſoudain.

ARNOLPHE *ſeul.*

Ah fortune! Ce trait d'avanture propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.
[*Il s'enveloppe le nez dans ſon manteau.*]

****

SCENE III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE *à Agnés.*

NE ſoyez point en peine où je vais vous mener;
C'eſt un logement ſûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce ſeroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laiſſez-vous conduire.
[*Arnolphe lui prend la main ſans qu'elle le connoiſſe.*]

AGNES *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE.

Chére Agnés, il le faut.

AGNES.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien-tôt.

HORACE.

J'en ſuis aſſez preſſé par ma flâme amoureuſe.

AGNES.

Quand je ne vous vois point, je ne ſuis point joyeuſe.

HORACE.

Hors de votre préſence, on me voit triſte auſſi.

AGNES.

Hélas! S'il étoit vray, vous reſteriez ici.

HORACE.

Quoi! Vous pourriez douter de mon amour extrême?

AGNES.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

[*Arnolphe la tire.*]

Ah! L'on me tire trop.

HORACE.

C'eſt qu'il eſt dangereux,
Chére Agnés, qu'en ce lieu nous ſoyions vûs tous deux;
Et ce parfait ami, de qui la main vous preſſe,
Suit le zéle prudent qui pour nous l'intéreſſe.

AGNES.

Mais ſuivre un inconnu que....

HORACE.

N'appréhendez rien.
Entre de telles mains vous ne ſerez que bien.

AGNES.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...

[*à Arnolphe qui la tire encore.*]

Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chaſſe.

AGNES.

AGNES.
Quand vous verrai-je donc?

HORACE.
Bien-tôt aſſûrément.

AGNES.
Que je vais m'ennuyer juſques à ce moment!

HORACE *en s'en allant.*
Grace au Ciel, mon bonheur n'eſt plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en aſſûrance.

****

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *caché dans ſon manteau, & déguiſant ſa voix.*
VEnez, ce n'eſt pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs eſt par moi préparé,
Je prétends en lieu ſûr mettre votre perſonne.
[*ſe faiſant connoître.*]
Me connoiſſez-vous?

AGNES.
Hai!

ARNOLPHE.
Mon viſage, friponne,
Dans cette occaſion rend vos ſens effrayés,
Et c'eſt à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ſes projets l'amour qui vous poſſéde.
[*Agnés regarde ſi elle ne verra point Horace.*]
N'appellez point des yeux le galant à votre aide,
Il eſt trop éloigné pour vous donner ſecours.
Ah, ah, ſi jeune encor, vous jouez de ces tours?
Votre ſimplicité, qui ſemble ſans pareille,
Demande ſi l'on fait les enfans par l'oreille,
Et vous ſçavez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour ſuivre un galant vous évader ſans bruit?
Tu-Dieu! Comme avec lui votre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait miſe à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des eſprits,

Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ?
Ah ! coquine, en venir à cette perfidie !
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
Petit serpent que j'ai rechauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flate.

AGNES.

Pourquoi me criez-vous ?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet.

AGNES.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infame ?

AGNES.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
J'ai suivi vos leçons, & vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNES.

Oui. Mais à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux & pénible,
Et vos discours en font une image terrible ;
Mais, las ! Il le fait, lui, si rempli de plaisirs
Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est que vous l'aimez traîtresse.

AGNES.

Oui. Je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même ?

AGNES.

Et pourquoi, s'il est vray, ne le dirois-je pas ?

AR-

ARNOLPHE.
Le deviez-vous aimer, impertinente ?

AGNES.
Hélas !
Est-ce que j'en puis mais ? Lui ſeul en eſt la cauſe,
Et je n'y ſongeois pas, lorſque ſe fit la choſe.

ARNOLPHE.
Mais il falloit chaſſer cet amoureux déſir.

AGNES.
Le moyen de chaſſer ce qui fait du plaiſir ?

ARNOLPHE.
Et ne ſçaviez-vous pas que c'étoit me déplaire ?

AGNES.
Moi ? Point du tout. Quel mal cela vous peut-
il faire ?

ARNOLPHE.
Il eſt vray, j'ai ſujet d'en être réjoui.
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGNES.
Vous ?

ARNOLPHE.
Oui.

AGNES.
Hélas ! Non.

ARNOLPHE.
Comment, non ?

AGNES.
Voulez-vous que je mente ?

ARNOLPHE.
Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente ?

AGNES.
Mon Dieu, ce n'eſt pas moi que vous devez
blâmer ;
Que ne vous étes-vous, comme lui, fait aimer ?
Je ne vous en ai pas empêché, que je penſe.

ARNOLPHE.
Je m'y ſuis efforcé de toute ma puiſſance,
Mais les ſoins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNES.
Vrayment, il en ſçait donc là-deſſus plus que vous,

Car, à se faire aimer, il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE *à part.*

Voyez comme raisonne & répond la vilaine !
Peste ! Une précieuse en diroit-elle plus ?
Ah ! Je l'ai mal connuë, ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sçait plus que le plus habile homme.
[*à Agnés.*].
Puisqu'en raisonnement votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-tems
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?

AGNES.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE *bas à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
[*haut.*]
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNES.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNES.

Vous avez là dedans bien opéré vrayment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment.
Croit-on que je me flate, & qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête ?
Moi-même j'en ai honte, &, dans l'âge où je suis,
Je ne veux point passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoiqu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNES.

Sans doute.
C'est de lui que je sçais ce que je peux sçavoir,
Et, beaucoup plus qu'à vous, je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sçais qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma

Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNES.

Hélas! Vous le pouvez, si cela vous peut plaire.

ARNOLPHE *à part.*

Ce mot, & ce regard désarme ma colére,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, & que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance, & qu'indiscretion,
Leur esprit est méchant, & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible, & de plus imbécille,
Rien de plus infidéle, &, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
[*à Agnés.*]
Hé bien, faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse,
Considére par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche, aime moi.

AGNES.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous complaire;
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, si tu veux.
Ecoute seulement ce soupir amoureux;
Voi ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jetté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave & leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste.
Sans cesse, nuit & jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai;
Tout comme tu voudras, tu te pourras conduire:
Je ne m'explique point, & cela, c'est tout dire.
[*bas à part.*]

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ?
[*haut.*]
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tuë? Oui, di si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flâme.

AGNES.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame ;
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! C'est trop me braver, trop pousser mon courroux,
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout,
Mais un cul de Couvent me vengera de tout.

****

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN.

ALAIN.

JE ne sçais ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnés & le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
[*à part.*]
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
[*à Alain.*]
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et, sur tout, gardez-vous de la quitter des yeux.
[*seul.*]
Peut-être que son ame, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

AH! Je viens vous trouver accablé de douleur.
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injuſtice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici, mon pere a pris le frais;
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près,
Et la cauſe en un mot d'une telle venuë
Qui, comme je diſois, ne m'étoit pas connuë,
C'eſt qu'il m'a marié, ſans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-tems plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cauſe tout le malheur dont je reſſens les coups;
Il vient avec mon pere achever ma ruine,
Et c'eſt ſa fille unique à qui l'on me deſtine.
J'ai dès leurs premiers mots penſé m'évanouir,
Et d'abord, ſans vouloir plus long-tems les ouïr,
Mon pere ayant parlé de vous rendre viſite,
L'eſprit plein de frayeur, je l'ai devancé vîte.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir,
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le diſſuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conſeillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce ſervice à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'eſt en vous que j'eſpére.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable pere.
Dites-lui que mon âge... Ah! Je le vois venir.
Ecoutez les raiſons que je vous puis fournir.

****

SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

[*Horace & Arnolphe ſe retirent dans un coin du Théatre, & parlent bas enſemble*].

ENRIQUE *à Chriſalde.*

AUſſitôt qu'à mes yeux je vous ai vû paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois ſçû vous connoître.
J'ai reconnu les traits de cette aimable ſœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait poſſeſſeur,
Et je ſerois heureux, ſi la parque cruelle
M'eût laiſſé ramener cette épouſe fidéle,
Pour jouir avec moi des ſenſibles douceurs
De revoir tous les ſiens après nos longs malheurs.
Mais puiſque du deſtin la fatale puiſſance
Nous prive pour jamais de ſa chére préſence,
Tâchons de nous réſoudre, & de nous contenter
Du ſeul fruit amoureux qui m'en eſt pû reſter.
Il vous touche de près, & ſans votre ſuffrage
J'aurois tort de vouloir diſpoſer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte eſt glorieux de ſoi,
Mais il faut que ce choix vous plaiſe comme à moi.

CHRISALDE.

C'eſt de mon jugement avoir mauvaiſe eſtime,
Que douter ſi j'approuve un choix ſi légitime.

ARNOLPHE *à part à Horace.*

Oui, je veux vous ſervir de la bonne façon.

HORACE *à part à Arnolphe.*

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE *à Horace.*

N'ayez aucun ſ pçon.

[*Arnolphe quitte Horace pour aller embraſſer Oronte.*]

ORON-

ORONTE *à Arnolphe.*

Ah! Que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse!

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,
Je sçais ce qui vous méne.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,
Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste,
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se différe,
Et de faire valoir l'autorité de pere.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contr'eux à leur être indulgens.

HORACE *à part.*

Ah! Traître!

CHRISALDE.

Si son cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance.
Mon frere, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi? Se laissera-t-il gouverner par son fils?
Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la mollesse
De ne sçavoir pas faire obéïr la jeunesse?
Il seroit beau vrayment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.
Non, non, c'est mon intime, & sa gloire est la mienne;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir ici de fermes sentimens,
Et force de son fils tous les attachemens.

ORON-

ORONTE.

C'eſt parler comme il faut, & dans cette alliance,
C'eſt moi qui vous réponds de ſon obéïſſance.

CHISALDE *à Arnolphe.*

Je ſuis ſurpris, pour moi, du grand empreſſement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inſpire...

ARNOLPHE.

Je ſçais ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, ſeigneur Arnolphe, il eſt...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit,
C'eſt Monſieur de la Souche, on vous l'a déja dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE *à part.*

Qu'entends-je?

ARNOLPHE *ſe tournant vers Horace.*

Oui. C'eſt-là le myſtére,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE *à part.*

En quel trouble...

****

SCENE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monſieur, ſi vous n'étes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnés;
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut être
Qu'elle ſe pourroit bien jetter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-là moi venir, auſſi bien de ce pas
[*à Horace.*]
Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas;
Un bonheur continu rendroit l'homme ſuperbe,
Et chacun a ſon tour, comme dit le proverbe.

HORACE *à part.*

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis!
Et s'eſt-on jamais vû dans l'abyme où je ſuis!

ARNOLPHE *à Oronte.*

Preſſez vîte le jour de la cérémonie,
J'y prends part, & déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'eſt bien là mon deſſein.

****

SCENE IX.

AGNES, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRISALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE *à Agnés.*

Venez, belle, venez,
Qu'on ne ſçauroit tenir, & qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompenſe,
Vous pouvez faire une humble & douce réverence.
[*à Horace.*]
Adieu. L'événement trompe un peu vos ſouhaits,
Mais tous les amoureux ne ſont pas ſatisfaits.

AGNES.

Me laiſſez-vous, Horace, emmener de la ſorte?

HORACE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, tant ma douleur eſt forte.

ARNOLPHE.

Allons, cauſeuſe, allons.

AGNES.

AGNES.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystére-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où, donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais, pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit?
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique.
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRISALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi?

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et, dans ce tems, le sort lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille périls divers,
Dans ces lieux séparés de nous, par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pû lui ravir l'imposture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRISALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et lui, plein de transport, & d'allégresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystére éclairci.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je devine à peu près quel est votre supplice:
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vray moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout transporté & ne pouvant parler.*]

Ouf.

****

SCENE DERNIERE.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, AGNES, HORACE.

ORONTE.

D'Où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HO-

HORACE.

Ah! mon pere,
Vous sçaurez pleinement ce surprenant mystére.
Le hazard en ces lieux avoit executé
Ce que votre sagesse avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vûë,
Et mon ame depuis n'a cessé d'être émûë.
Ah! ma fille, je céde à des transports si doux.

CHRISALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous;
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent guéres.
Allons dans la maison débrouiller ces mystéres,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN.



LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

A LA REINE MERE.

MADAME,

Je sçais bien que VOTRE MAJESTE' *n'a que faire de toutes mes dédicaces, & que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers* ELLE, *sont des hommages, à dire vray, dont* ELLE *nous dispenseroit très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier* la Critique de l'Ecole des Femmes; *& je n'ai pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à* VOTRE MAJESTE' *sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princesse du monde, & nous promet en* ELLE *de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis dans cette allégresse générale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir* VOTRE MAJESTE'. ELLE, MADAME, *qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissemens; qui, de ses hautes pensées, & de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, & ne dédaigne pas de rire de cette même bouche, dont* ELLE *prie si bien Dieu. Je flate, dis-je, mon esprit, de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, & quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joye que puisse recevoir,*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïssant
& très-obligé sérviteur
MOLIERE.

ACTEURS.

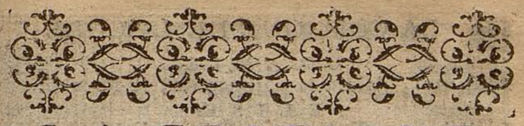
URANIE.
ELISE.
CLIMENE.
LE MARQUIS.
DORANTE, *ou* LE CHEVALIER.
LYSIDAS, Poëte.
GALOPIN, laquais.

La Scène est à Paris dans la maison d'Uranie.



LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

J. Punt delin. et fecit 1739.



LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES,

COMEDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

URANIE, ELISE.

URANIE.

QUOI! coufine, perfonne ne t'eft venu rendre vifite?

ELISE.

Perfonne du monde.

URANIE.

Vrayment, voilà qui m'étonne, que nous ayions été feules l'une & l'autre tout aujourd'hui.

ELISE.

Cela m'étonne auffi; car ce n'eft guéres notre coutume, & votre maifon, Dieu merci, eft le refuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

URANIE.

L'après-dinée, à dire vray, m'a femblé fort longue.

ELISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'eft que les beaux efprits, coufine, aiment la folitude.

ELISE.

Ah! Très-humble fervante au bel efprit, vous fçavez que n'eft pas là que je vife.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avouë.

ELISE.

Je l'aime aussi: mais je l'aime choisie, & la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE.

La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ELISE.

Et la complaisance est trop générale de souffrir indifferemment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, & me divertis des extravagans.

ELISE.

Ma foi, les extravagans ne vont guéres loin sans vous ennuyer, & la plûpart de ces gens-là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre Marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, & que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles?

URANIE.

Ce langage est à la mode, & l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les bouës des halles & de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, & qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire: Madame, vous étes dans la place royale, & tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonnueil est un village à trois

lieuës

lieuës d'ici ! Cela n'eſt-il pas bien galant & bien ſpirituel, & ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

URANIE.

On ne dit pas cela auſſi, comme une choſe ſpirituelle, & la plûpart de ceux qui affectent ce langage, ſçavent bien eux-mêmes qu'il eſt ridicule.

ELISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des ſottiſes, & d'être mauvais plaiſans de deſſein formé. Je les en tiens moins excuſables, & ſi j'en étois juge, je ſçais bien à quoi je condamnerois tous ces Meſſieurs les turlupins.

URANIE.

Laiſſons cette matiére qui t'échauffe un peu trop, & diſons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le ſouper que nous devons faire enſemble.

ELISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, & que....

****

SCENE II.

URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN.

VOilà Climéne, Madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé, mon Dieu ! Quelle viſite !

ELISE.

Vous vous plaignez d'être ſeule; auſſi le Ciel vous en punit.

URANIE.

Vîte, qu'on aille dire que je n'y ſuis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui eſt le ſot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

D'antre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, & la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la ruë.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ELISE.

Il est vray que la Dame est un peu embarrassante de son naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion, &, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithéte est un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, & quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ELISE.

Il est vray. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose: car enfin elle l'est depuis les pieds jusques à la tête, & la plus grande façonniére du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, & que les mouvemens de ses hanches, de ses épaules, & de sa tête, n'aillent

lent que par resſorts. Elle affecte toujours un ton de voix languiſſant & niais, fait la moüe pour montrer une petite bouche, & roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me ſouviens toujours du ſoir qu'elle eut envie de voir Damon ſur la réputation qu'on lui donne, & les choſes que le public a vûës de lui. Vous connoiſſez l'homme, & ſa naturelle pareſſe à ſoutenir la converſation. Elle l'avoit invité à ſouper comme bel eſprit, & jamais il ne parut ſi ſot, parmi une demi douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme une perſonne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils penſoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui ſortoit de ſa bouche devoit être extraordinaire, qu'il devoit faire des impromptu ſur tout ce qu'on diſoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par ſon ſilence, & la Dame fut auſſi mal ſaitsfaite de lui, que je le fus d'elle.

URANIE.

Tai-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le Marquis, dont nous avons parlé. Le bel aſſemblage que ce ſeroit d'une précieuſe & d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? La voici.

****

SCENE III.

CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

URANIE.

Vrayment, c'eſt bien tard que....

CLIMENE.

Hé, de grace, ma chére, faites-moi vîte donner un siége.

URANIE *à Galopin.*

Un fauteuil promtement.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace?

CLIMENE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal? Et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ai apporté du Palais Royal.

URANIE.

Comment?

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de l'Ecole des femmes. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, & je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent, sans qu'on y songe!

URANIE.

Je ne ſçais pas de quel tempérament nous ſommes ma couſine & moi ; mais nous fûmes avant-hier à la même piéce, & nous en revinmes toutes deux ſaines & gaillardes.

CLIMENE.

Quoi ! Vous l'avez vûë ?

URANIE.

Oui ; & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas été juſques aux convulſions, ma chére ?

URANIE.

Je ne ſuis pas ſi délicate, Dieu merci, & je trouve pour moi que cette Comédie ſeroit plûtôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu ! Que dites-vous là ? Cette propoſition peut-elle être avancée par une perſonne, qui ait du revenu en ſens commun ? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en viſiére à la raiſon, &, dans le vray de la choſe, eſt-il un eſprit ſi affamé de plaiſanterie, qu'il puiſſe tâter des fadaiſes dont cette comédie eſt aſſaiſonnée ? Pour moi, je vous avouë que je n'ai pas trouvé le moindre grain de ſel dans tout cela. *Les enfans par l'oreille* m'ont paru d'un goût déteſtable : *La tarte à la crême* m'a affadi le cœur ; & j'ai penſé vomir *au potage.*

ELISE.

Mon Dieu ! Que tout cela eſt dit élégamment ! J'aurois crû que cette piéce étoit bonne, mais Madame a une éloquence ſi perſuaſive, elle tourne les choſes d'une maniére ſi agréable, qu'il faut être de ſon ſentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaiſance ; &, pour dire ma penſée, je tiens cette comé-

die une des plus plaiſantes que l'auteur ait produites.

CLIMENE.

Ah! Vous me faites pitié de parler ainſi; & je ne ſçaurois vous ſouffrir cette obſcurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une piéce, qui tient ſans ceſſe la pudeur en alarme, & ſalit à tout moment l'imagination.

ELISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous étes, Madame, une rude joueuſe en critique, & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie!

CLIMENE.

Croyez-moi, ma chére, corrigez de bonne foi votre jugement, &, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plû.

URANIE.

Moi, je ne ſçais pas ce que vous y avez trouvé qui bleſſe la pudeur.

CLIMENE.

Hélas! Tout; & je mets en fait qu'une honnête femme ne la ſçauroit voir ſans confuſion, tant j'y ai découvert d'ordures & de ſaletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayiez des lumiéres que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vû.

CLIMENE.

C'eſt que vous ne voulez pas en avoir vû, aſſûrément: car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y ſont à viſage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, & les yeux les plus hardis ſont effrayés de leur nudité.

ELISE.

Ah!

CLIMENE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Hélas! Eſt-il néceſſaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande ſeulement un endroit, qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la ſcene de cette Agnés, lorſqu'elle dit ce qu'on lui a pris?

URANIE.

Et que trouvez-vous là de ſale?

CLIMENE.

Ah!

URANIE.

De grace.

CLIMENE.

Fi.

URANIE.

Mais encore?

CLIMENE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMENE.

Tant-pis pour vous.

URANIE.

Tant-mieux plûtôt, ce me ſemble. Je regarde les choſes du côté qu'on me les montre, & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honnêteté d'une femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'eſt pas dans les grimaces. Il ſiéd mal de vouloir être plus ſage, que celles qui ſont ſages. L'affectation en cette matiére eſt pire qu'en toute autre; & je ne vois rien de ſi ridicule, que cette délicateſſe d'hon-

 neur

neur qui prend tout en mauvaiſe part, donne un ſens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offenſe de l'ombre des choſes. Croyez-moi. Celles qui ſont tant de façons, n'en ſont pas eſtimées plus femmes de bien. Au contraire, leur ſévérité myſtérieuſe, & leurs grimaces affectées irritent la cenſure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On eſt ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; &, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette Comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectérent durant toute la piéce, leurs détournemens de tête, & leurs cachemens de viſage, firent dire de tous côtés cent ſottiſes de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites ſans cela; & quelqu'un même des laquais cria tout haut, qu'elles étoient plus chaſtes des oreilles, que de tout le reſte du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut être aveugle dans cette piéce, & ne pas faire ſemblant d'y voir les choſes.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y eſt pas.

CLIMENE.

Ah! Je ſoutiens encore un coup, que les ſaletés y crévent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoi? La pudeur n'eſt pas viſiblement bleſſée par ce que dit Agnés dans l'endroit dont nous parlons.

URANIE.

Non vrayment. Elle ne dit pas un mot, qui de ſoi ne ſoit fort honnête; &, ſi vous voulez entendre deſſous quelqu'autre choſe, c'eſt vous qui faites l'ordure, & non pas elle, puiſqu'elle parle ſeulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMENE.

Ah! Ruban, tant qu'il vous plaira; mais ce, *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce, *le*, d'étranges pensées. Ce, *le*, scandalise furieusement: &, quoique vous puissiez dire, vous ne sçauriez defendre l'insolence de ce, *le*.

ELISE.

Il est vray, ma cousine, je suis pour Madame contre ce, *le*. Ce, *le*, est insolent au dernier point, & vous avez tort de défendre ce, *le*.

CLIMENE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMENE.

Obscénité, Madame.

ELISE.

Ah! Mon Dieu! Obscénité. Je ne sçais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMENE.

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Hé, mon Dieu! C'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah! Que vous étes méchante, de me vouloir rendre suspecte à Madame! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je si malheureuse, Madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ses paroles, & je vous crois plus sincére qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! Que vous avez bien raison, Madame, & que vous me rendrez justice, quand vous croi-

rez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentimens, & suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche.

C L I M E N E.

Hélas! Je parle sans affectation.

E L I S E.

On le voit bien, Madame, & que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, & votre ajustement ont je ne sçais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles; & je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe, & de vous contrefaire en tout.

C L I M E N E.

Vous vous moquez de moi, Madame.

E L I S E.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit se moquer de vous?

C L I M E N E.

Je ne suis pas un bon modéle, Madame.

E L I S E.

Oh! Que si, Madame.

C L I M E N E.

Vous me flatez, Madame.

E L I S E.

Point du tout, Madame.

C L I M E N E.

Epargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

E L I S E.

Je vous épargne aussi, Madame, & je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

C L I M E N E.

Ah, mon Dieu! Brisons-là, de grace. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable.

[*A Uranie.*]

Enfin, nous voilà deux contre vous, & l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles....

SCE-

****

SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN *à la porte de la chambre.*

ARrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois: mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! Que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans sa chambre.

GALOPIN.

Il est vray, la voilà: mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y étes pas, Madame, & il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour, de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, Monsieur,

de ne pas croire ce qu'il dit. C'eſt un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vû, Madame ; &, ſans votre reſpect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ELISE.

Ma couſine vous eſt fort obligée de cette déférence.

URANIE *à Galopin.*

Un ſiége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE.

Approche-le.

[*Galopin pouſſe le ſiége rudement & ſort.*]

****

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE.

LE MARQUIS.

VOtre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma perſonne.

ELISE.

Il auroit tort, ſans doute.

LE MARQUIS.

C'eſt peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaiſe mine : [*Il rit.*] hai, hai, hai, hai.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, Meſdames, lorſque je vous ai interrompuës ?

URANIE.

Sur la comédie de l'Ecole des Femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en ſortir.

CLIMENE.

Hé bien, Monſieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah ! Que j'en ſuis ravie !

LE MARQUIS.

C'eſt la plus méchante choſe du monde. Comment, diable ! A peine ai-je pû trouver place. J'ai penſé être étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant marché ſur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en ſont ajuſtés, de grace.

ELISE.

Il eſt vray que cela crie vengeance contre l'Ecole des Femmes, & que vous la condamnez avec juſtice.

LE MARQUIS.

Il ne s'eſt jamais fait, je penſe, une ſi méchante comédie.

URANIE.

Ah ! Voici Dorante que nous attendions.

****

SCENE VI.

DORANTE, CLIMENE, URANIE, ELISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

NE bougez, de grace, & n'interrompez point votre diſcours. Vous étes là ſur une matiére, qui, depuis quatre jours, fait preſque l'entretien de toutes les maiſons de Paris, & jamais on n'a rien vû de ſi plaiſant, que la diverſité des jugemens qui ſe font là-deſſus. Car enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choſes que j'ai vû d'autres eſtimer le plus.

URANIE.

Voilà Monſieur le Marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il eſt vray. Je la trouve déteſtable, morbleu, déteſtable, du dernier déteſtable; ce qu'on appelle déteſtable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement déteſtable.

LE MARQUIS.

Quoi, Chevalier, eſt-ce que tu prétends ſoutenir cette piéce?

DORANTE.

Oui, je prétends la ſoutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis déteſtable.

DORANTE.

La caution n'eſt pas bourgeoiſe. Mais, Marquis, par quelle raiſon, de grace, cette comédie eſt-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle eſt déteſtable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle eſt déteſtable, parce qu'elle eſt déteſtable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire, voilà ſon procès fait. Mais encore inſtrui-nous, & nous di les défauts qui y ſont.

LE MARQUIS.

Que ſçais-je moi? Je ne me ſuis pas ſeulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je ſçais bien que je n'ai jamais rien vû de ſi méchant, Dieu me ſauve; & Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité eſt belle, & te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre choſe pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DO-

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces meſſieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du ſens commun, & qui ſeroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure choſe du monde? Je vis l'autre jour ſur le théatre un de nos amis qui ſe rendit ridicule par là. Il écouta toute la piéce avec un ſérieux le plus ſombre du monde, &, tout ce qui égayoit les autres, ridoit ſon front. A tous les éclats de riſée, il hauſſoit les épaules, & regardoit le parterre en pitié; & quelquefois auſſi le regardant avec dépit, il lui diſoit tout haut, *Ri donc, parterre, ri donc.* Ce fut une ſeconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'aſſemblée & chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Appren, Marquis, je te prie, & les autres auſſi, que le bon ſens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi louis d'or, & de la piéce de quinze ſols, ne fait rien du tout au bon goût; que debout ou aſſis l'on peut donner un mauvais jugement; & qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois aſſez à l'approbation du parterre, par la raiſon qu'entre ceux qui le compoſent, il y en a pluſieurs qui ſont capables de juger d'une piéce ſelon les régles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui eſt de ſe laiſſer prendre aux choſes, & de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaiſance affectée, ni délicateſſe ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenſeur du parterre? Parbleu, je m'en réjouis, & je ne manquerai pas de l'avertir, que tu es de ſes amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai,

DORANTE.

Ri tant que tu voudras. Je ſuis pour le bon ſens, & ne ſçaurois ſouffrir les ébullitions de cerveau de nos Marquis de Maſcarille. J'enrage de voir de

de ces gens qui se traduisent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours & parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie se recrieront aux méchans endroits, & ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même & louent tout à contre sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les estropier, & de les mettre hors de place. Hé, morbleu, Messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, & songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous étes d'habiles gens.

DE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prends là....

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui deshonorent les gens de cour par leurs maniéres extravagantes, & font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; & je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Di-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui, sans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demande-lui ce qu'il lui semble de l'Ecole des Femmes. Tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé, mon Dieu! Il y en a beaucoup que le

trop d'esprit gâte, qui voyent mal les choses à force de lumiére, & même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il est vray. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumiéres, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; & je suis sûre que si l'Auteur lui eût montré sa Comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la Marquise Araminte, qui la publie par tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pû jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractére qu'elle a pris, & qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent, & prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse & de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, & l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vû. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, & qu'il n'y a point presque de mots, dont la sévérité de cette Dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queuë, pour les syllabes deshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta Comédie, en faisant la satyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette Dame se scandalise à tort....

ELISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elles, qui seroient dans les mêmes sentimens.

DORANTE.

Je sçais bien que ce n'est pas vous, au moins, & que, lorsque vous avez vû cette représentation......

ELISE. [*Montrant Climene.*]

Il est vray; mais j'ai changé d'avis, & Madame sçait appuyer le sien, par des raisons si convaincantes qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE *à Climene.*

Ah! Madame, je vous demande pardon, &, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison: car enfin cette piéce, à le bien prendre, est tout-à-fait indéfendable, & je ne conçois pas....

URANIE.

Ah! Voici l'Auteur Monsieur Lysidas. Il vient tout à propos, pour cette matiére. Monsieur Lysidas, prenez un siége vous-même, & vous mettez-là.

****

SCENE VII.

LYSIDAS, CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

MAdame, je viens un peu tard: mais il m'a fallu lire ma piéce chez Madame la Marquise,

quise, dont je vous avois parlé, & les louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ELISE.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un Auteur.

URANIE.

Asséyez-vous donc, Monsieur Lysidas, nous lirons votre piéce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient-là doivent venir à sa premiére représentation, & m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais, encore une fois, asséyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matiére que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons de grace notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenuës.

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin j'avois besoin de vous, lorsque vous étes venu, & tout le monde étoit ici contre moi.

ELISE *à Uranie.*

[*montrant Dorante.*]

Il s'est mis d'abord de votre côté: mais main-
[*montrant Climene.*]
tenant qu'il sçait que Madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMENE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cou-

cour auprès de Madame votre coufine, & je permets à fon efprit d'être du parti de fon cœur.

DORANTE.

Avec cette permiffion, Madame, je prendrai la hardieffe de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant fçachons un peu les fentimens de Monfieur Lyfidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame?

URANIE.

Sur le fujet de l'Ecole des Femmes.

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en femble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-deffus; & vous fçavez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonfpection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que penfez-vous de cette comédie.

LYSIDAS.

Moi, Monfieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Affûrément?

LYSIDAS.

Affûrément. Pourquoi non? N'eft-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous étes un méchant diable, Monfieur Lyfidas; vous ne dites pas ce que vous penfez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu ! Je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, Monsieur ?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette piéce n'est que par honnêteté, & que, dans le fond du cœur, vous étes de l'avis de beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vray qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, & te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les sçavans de notre côté.

DORANTE.

Il est vray. Le jugement de Monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais Monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; & puisque j'ai bien l'audace de me

[*Montrant Climene.*]

défendre contre les sentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ELISE.

Quoi ! Vous voyez contre vous, Madame, Monsieur le Marquis, & Monsieur Lysidas, & vous osez résister encore ? Fi, que cela est de mauvaise grace.

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette piéce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bien-tôt dit, Marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, & je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres Comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! Je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis. Puisque les autres Comédiens en disent du mal, il faut les en croire assûrément. Ce sont tous gens éclairés, & qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sçais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette piéce, non plus que les satyres desobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, & de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satyres tombent directement sur les mœurs, & ne frappent les personnes que par réfléxion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une censure générale, & profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les Théatres, doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics

blics où il ne faut jamais témoigner qu'on se voye ; & c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, & je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ELISE.

Assûrément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connuë, & ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE *à Climene.*

Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, & mes paroles, comme les satyres de la Comédie, demeurent dans la thése générale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sçais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la piéce ; & pour moi, je vous avouë que je suis dans une colére épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux.*

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler ?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne sçavez-vous pas que les injures des amans n'offensent jamais, qu'il est des amours emportés aussi-bien que des doucereux, & qu'en de pareilles occasions les paro-

les les plus étranges, & quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent ?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne sçaurois digérer cela, non plus que le *potage* & *la tarte à la crême*, dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! Ma foi, oui, *tarte à la crême!* Voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crême.* Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crême.* Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crême? Tarte à la crême*, morbleu, *tarte à la crême!*

DORANTE.

Hé bien, que veux-tu dire? *Tarte à la crême!*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crême*, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême! Madame.

URA-

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crême!*

URANIE.

Ah! Je le quitte.

ELISE.

Monſieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniére. Mais je voudrois bien que Monſieur Lyſidas voulût les achever, & leur donner quelques petits coups de ſa façon.

LYSIDAS.

Ce n'eſt pas ma coutume de rien blâmer, & je ſuis aſſez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, ſans choquer l'amitié que Monſieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces ſortes de comédies ne ſont pas proprement des comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des piéces ſérieuſes. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, & l'on voit une ſolitude effroyable aux grands ouvrages, lorſque des ſottiſes ont tout Paris. Je vous avouë que le cœur m'en ſaigne quelquefois, & cela eſt honteux pour la France.

CLIMENE.

Il eſt vray que le goût des gens eſt étrangement gâté la-deſſus, & que le ſiécle s'encanaille furieuſement.

ELISE.

Celui-là eſt joli encore, s'encanaille. Eſt-ce vous qui l'avez inventé, Madame?

CLIMENE.

Hé!

ELISE.

Je m'en ſuis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monſieur Lyſidas, que tout l'eſprit & toute la beauté ſont dans les poëmes ſérieux, & que les piéces comiques ſont des niaiſeries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'eſt pas mon ſentiment, pour moi. La tragédie, ſans doute, eſt quelque choſe de beau quand elle eſt bien touchée; mais la Comédie a ſes charmes, & je tiens que l'une n'eſt pas moins difficile que l'autre.

DORANTE.

Aſſûrément, Madame; & quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la Comédie, peut-être que vous ne vous abuſeriez pas. Car enfin, je trouve qu'il eſt bien plus aiſé de ſe guinder ſur de grands ſentimens, de braver en vers la fortune, accuſer les deſtins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer, comme il faut, dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement ſur le théatre les défauts de tout le monde. Lorſque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce ſont des portraits à plaiſir, où l'on ne cherche point de reſſemblance; & vous n'avez qu'à ſuivre les traits d'une imagination qui ſe donne l'eſſor, & qui ſouvent laiſſe le vray pour attraper le merveilleux. Mais lorſque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits reſſemblent; & vous n'avez rien fait, ſi vous n'y faites reconnoître les gens de votre ſiécle. En un mot, dans les piéces ſérieuſes, il ſuffit, pour n'être point blâmé, de dire des choſes qui ſoient de bon ſens, & bien écrites; mais ce n'eſt pas aſſez dans les autres, il y faut plaiſanter; & c'eſt une étran-

étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMENE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, & cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vû.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as pas trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guéres mieux, & toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela...

LYSIDAS.

Ah! Monsieur, la cour?

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; & c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siécle, & le peu de lumiére des courtisans. Sçachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres, qu'on peut être habile avec un point de Venise & des plumes, aussi-bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir;

 qu'il

qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes, &, sans mettre en ligne de compte tous les gens sçavans qui y sont, que, du simple bon sens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une maniére d'esprit, qui, sans comparaison, juge plus finement des choses, que tout le sçavoir enrouillé des pédans.

URANIE.

Il est vray que pour peu qu'on y demeure, il vous passe-là tous les jours, assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître; & sur tout, pour ce qui est de la bonne ou mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; & si l'on jouë quelques Marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, & que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théatre, que leurs grimaces sçavantes, & leurs rafinemens ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leurs friandises de louanges, leurs ménagemens de pensées, leur trafic de réputation, & leurs ligues offensives & défensives, aussi-bien que leurs guerres d'esprit, & leurs combats de prose & de vers.

LYSIDAS.

Moliere est bien-heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de sçavoir si la piéce est bonne, & je m'offre d'y montrer par tout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres messieurs

les

les poëtes, que vous condamniez toujours les piéces où tout le monde court, & ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais de grace, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point apperçûë.

LYSIDAS.

Ceux qui possédent Aristote & Horace, voyent d'abord, Madame, que cette Comédie péche contre toutes les régles de l'art.

URANIE.

Je vous avouë que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, & que je ne sçais point les régles de l'art.

DORANTE.

Vous étes de plaisantes gens avec vos régles dont vous embarrassez les ignorans, & nous étourdissez tous les jours. Il semble à vous ouir parler, que ces régles de l'art soient les plus grands mystéres du monde, & cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; & le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait fort aisément tous les jours, sans le secours d'Horace & d'Aristote. Je voudrois bien sçavoir si la grande régle de toutes les régles n'est pas de plaire, & si une piéce de théatre qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin? Veut-on que tout un public s'a-

s'abuſe ſur ces ſortes de choſes, & que chacun n'y ſoit pas juge du plaiſir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une choſe de ces meſſieurs-là, c'eſt que ceux qui parlent le plus des régles, & qui les ſçavent mieux que les autres, font des comédies que perſonne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'eſt ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs diſputes embarraſſantes. Car enfin, ſi les piéces qui ſont ſelon les régles ne plaiſent pas, & que celles qui plaiſent ne ſoient pas ſelon les régles, il faudroit de néceſſité que les régles euſſent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent aſſujettir le goût du public, & ne conſultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait ſur nous. Laiſſons-nous aller de bonne foi aux choſes qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raiſonnement pour nous empêcher d'avoir du plaiſir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une Comédie, je regarde ſeulement ſi les choſes me touchent; &, lorſque je m'y ſuis bien divertie, je ne vais point demander ſi j'ai eu tort, & ſi les régles d'Ariſtote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'eſt juſtement comme un homme qui auroit trouvé une ſauſſe excellente, & qui voudroit examiner ſi elle eſt bonne, ſur les préceptes du Cuiſinier François.

URANIE.

Il eſt vray; & j'admire les rafinemens de certaines gens, ſur des choſes que nous devons ſentir nous-mêmes.

DO-

DORANTE.

Vous avez raiſon, Madame, de les trouver étranges tous ces rafinemens myſtérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire ; nos propres ſens ſeront eſclaves en toutes choſes ; &, juſqu'au manger & au boire, nous n'oſerons plus trouver rien de bon, ſans le congé de meſſieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monſieur, toute votre raiſon, c'eſt que l'Ecole des Femmes a plu ; & vous ne vous ſouciez point qu'elle ne ſoit pas dans les régles, pourvû....

DORANTE.

Tout beau, Monſieur Lyſidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art eſt de plaire, & que cette Comédie ayant plû à ceux pour qui elle eſt faite, je trouve que c'eſt aſſez pour elle, & qu'elle doit peu ſe ſoucier du reſte. Mais avec cela je ſoutiens qu'elle ne péche contre aucune des régles dont vous parlez. Je les ai lûës, Dieu merci, autant qu'un autre, & je ferois voir aiſément, que peut-être n'avons-nous point de piéce au théatre plus réguliére que celle-là.

ELISE.

Courage, Monſieur Lyſidas, nous ſommes perdus, ſi vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi, Monſieur, la protaſe, l'épitaſe, & la péripétie....

DORANTE.

Ah! Monſieur Lyſidas, vous nous aſſommez avec vos grands mots. Ne paroiſſez point ſi ſçavant, de grace. Humaniſez votre diſcours, & par-

parlez pour être entendu. Penſez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raiſons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût auſſi beau de dire l'expoſition du ſujet, que la protaſe; le nœud, que l'épitaſe; & le dénouëment, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce ſont termes de l'art dont il eſt permis de ſe ſervir. Mais puiſque ces mots bleſſent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, & je vous prie de répondre poſitivement à trois ou quatre choſes que je vais dire. Peut-on ſouffrir une piéce qui péche contre le nom propre des piéces de théatre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui ſignifie, agir, pour montrer que la nature de ce poëme conſiſte dans l'action; &, dans cette comédie-ci, il ne ſe paſſe point d'actions, & tout conſiſte en des récits que viennent faire, ou Agnés, ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voilà qui eſt ſpirituellement remarqué, & c'eſt prendre le fin des choſes.

LYSIDAS.

Eſt-il rien de ſi peu ſpirituel, ou, pour mieux dire, rien de ſi bas, que quelques mots où tout le monde rit, & ſur tout celui *des enfans par l'oreille*?

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah!

LYSIDAS.

La ſcéne du valet & de la ſervante au-dedans de

de la maiſon, n'eſt-elle pas d'une longueur ennuyeuſe, & tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela eſt vray.

CLIMENE.

Aſſûrément.

ELISE.

Il a raiſon.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement ſon argent à Horace? Puiſque c'eſt le perſonnage ridicule de la piéce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque eſt encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuſe.

LYSIDAS.

Le ſermon & les maximes ne ſont-elles pas des choſes ridicules, & qui choquent même le reſpect que l'on doit à nos myſtéres?

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit.

CLIMENE.

Voilà parler comme il faut.

ELISE.

Il ne ſe peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monſieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'eſprit, & qui paroît ſi ſérieux en tant d'endroits, ne deſcend-il point dans quelque choſe de trop comique, & de trop outré au cinquiéme Acte, lorſqu'il explique à

Agnés la violence de ſon amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces ſoupirs ridicules, & ces larmes niaiſes qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille !

CLIMENE.

Miracle !

ELISE.

Vivat, Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Je laiſſe cent mille autres choſes de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajuſté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il....

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laiſſe-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui. Si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premiérement, il n'est pas vray de dire que toute la piéce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scéne; & les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, & prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de l'Ecole des Femmes consiste dans cette confidence perpétuelle; & ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, & qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, & par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible réponse.

ELISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des *enfans par l'oreille*, ils ne sont plaisans que par réfléxion à Arnolphe, & l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot; mais seulement pour une chose qui ca-

caractérise l'homme, & peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnés, comme la chose la plus belle du monde, & qui lui donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, & honnête homme en d'autres. Et, pour la scéne d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; & de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-tems à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par tout puni, par les choses dont il a crû faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appellez un ser-

ſermon, il eſt certain que de vrays dévots qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; & ſans doute que ces paroles d'*enfer* & de *chaudiéres bouillantes* ſont aſſez juſtifiées par l'extravagance d'Arnolphe, & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au tranſport amoureux du cinquiéme Acte, qu'on accuſe d'être trop outré & trop comique, je voudrois bien ſçavoir ſi ce n'eſt pas faire la ſatyre des amans, & ſi les honnêtes gens même & les plus ſérieux, en de pareilles occaſions, ne font pas des choſes...

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, ſi nous nous regardions nous-mêmes, quand nous ſommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas ſeulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute-moi ſi tu veux. Eſt-ce que dans la violence de la paſſion....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la. [*Il chante.*]

DORANTE.

Quoi?....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne ſçais pas ſi...

LE

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me ſemble que....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il ſe paſſe des choſes aſſez plaiſantes dans notre diſpute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, & que cela ne ſeroit pas trop mal à la queuë de l'Ecole des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te ſeroit pas avantageux.

DORANTE.

Il eſt vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moi, je ſouhaiterois que cela ſe fît, pourvû qu'on traitât l'affaire comme elle s'eſt paſſée.

ELISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon perſonnage.

LYSIDAS.

Je ne refuſerois pas le mien, que je penſe.

URANIE.

Puiſque chacun en ſeroit content, Chevalier, faites un mémoire de tout, & le donnez à Moliere que vous connoiſſez, pour le mettre en comédie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, ſans doute, & ce ne ſeroient pas des vers à ſa louange.

URANIE.

Point, point, je connois ſon humeur; il ne ſe ſoucie pas qu'on fronde ſes piéces, pourvû qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne ſçauroit y avoir ni mariage, ni reconnoiſſance, & je ne ſçais point par où l'on pourroit faire finir la diſpute.

URANIE.

Il faudroit rêver à quelque incident pour cela.

****

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

Madame, on a ſervi ſur table.

DORANTE.

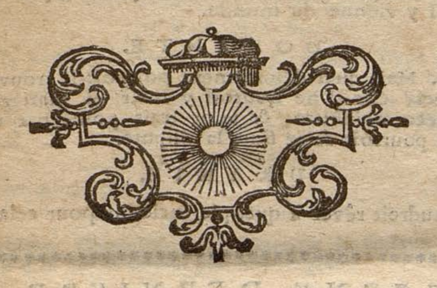
Ah! Voilà juſtement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On diſputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, ſans que perſonne ſe rende; un petit laquais viendra dire qu'on a ſervi, on ſe lévera, & chacun ira ſouper.

URA-

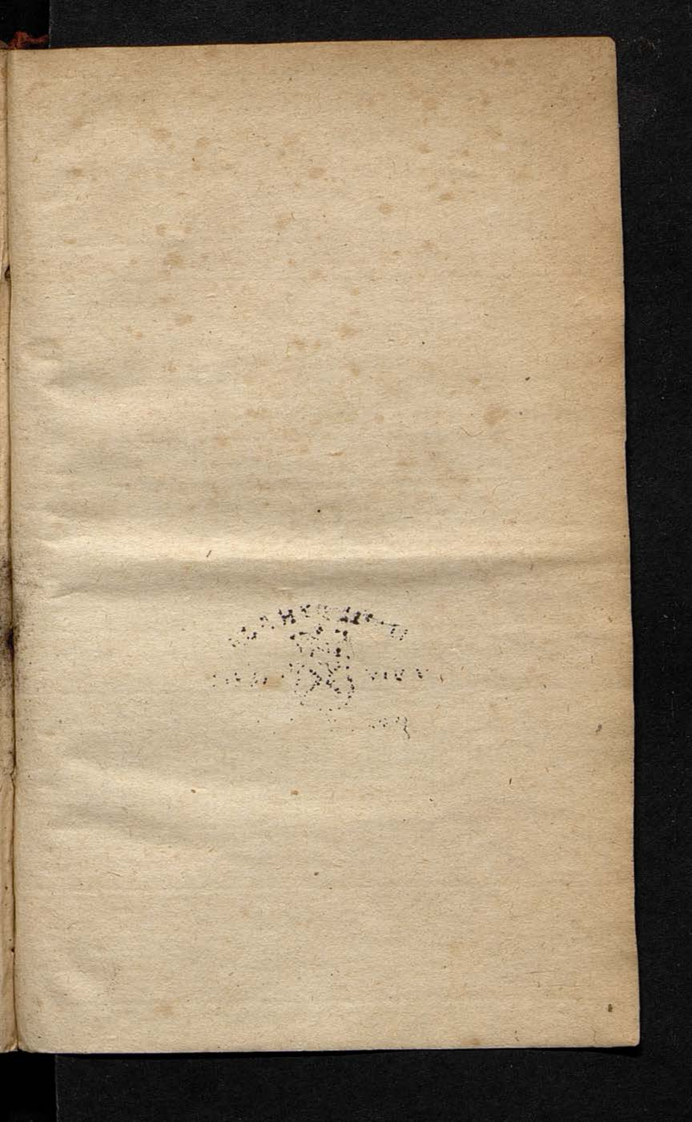
URANIE.

La Comédie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer là.

Fin du Tome Premier.








Biblioteka Jagiellońska
stdr0026538



